LIRE magazine littéraire

GRAND ENTRETIEN
Mélissa Da Costa
« J'en ai assez de cette littérature édulcorée ! »

DOSSIER SPÉCIAL

EMILY, CHARLOTTE & ANNE
BRONTË
Trois sœurs puissantes

ENQUÊTE
Que devient Cormac McCarthy ?

EXTRAITS
Bret Easton Ellis
Michael Mann
Elena Ferrante

N° 516/Mars 2023/www.lire.fr
L 19817 - 516 S - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO: 7,90 € - DOM: 8,50 € - BEL/LUX: 8,50 € - CH: 11,10 FS - CAN: 13,99 $CA - D: 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT: 8,90 € - MAR: 89 DH - TOM: 1080 XPF - TUN: 9,9 TND - NUMÉRO 516 - MARS 2023 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

"UN SOMPTUEUX ET FLAMBOYANT BIOPIC SUR EMILY BRONTË" LE FIGARO

Official Selection
tiff
Toronto International Film Festival 2022

DINARD FESTIVAL du FILM BRITANNIQUE
HITCHCOCK D'OR 2022
PRIX PUBLIC 2022
MEILLEURE INTERPRETATION 2022

EMMA MACKEY

Emily

UN FILM DE FRANCES O'CONNOR

AU CINÉMA LE 15 MARS

madame FIGARO · VOCABLE · LIRE magazine littéraire · CINE+

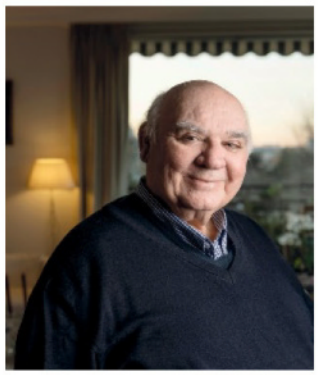
Adaptation - FIDELITO

N° 516 - MARS 2023

LiRE magazine littéraire

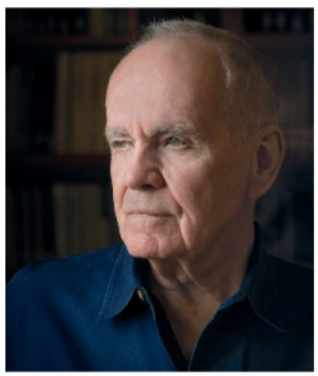
SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
MÉLISSA DA COSTA



38
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
MICHEL PASTOUREAU

42
LE DOSSIER
LES BRONTË, TROIS SŒURS PUISSANTES



58
L'ENQUÊTE
SUR LES TRACES DE CORMAC McCARTHY

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Mélissa Da Costa

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Michel Pastoureau

42 **LE DOSSIER**
Les Brontë, trois sœurs puissantes

54 **LE PORTRAIT**
Solange Bied-Charreton

58 **L'ENQUÊTE**
Sur les traces de Cormac McCarthy

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Bret Easton Ellis
70 • Littérature française
76 • Littérature étrangère
86 • Polars/Fantastique/Romance
88 • Jeunesse/Bande dessinée
90 • Classiques/Études littéraires/Poésie
96 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
68 • *Les Éclats* de Bret Easton Ellis
82 • *Heat 2* de Michael Mann et Meg Gardiner
92 • *Entre les marges* d'Elena Ferrante

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Sébastien Marnier

LA CHRONIQUE DE
33 **Sophie Péters** Bibliothérapie
41 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
64 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
103 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres
110 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR
TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE
ILLUSTRATION : BABETH LAFON
PHOTO : JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Ce numéro comporte un encart Dékuple diffusé aux abonnés France.

JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE – ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE – NATIONAL PORTRAIT GALLERY/WIKIPEDIA – BEOWULF SHEEHAN/L'OLIVIER

LIRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Cécile Ladjali, Pascal Ory, Sophie Péters, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Marylin Maeso, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Sophie Péters, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovere, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine littéraire*
235, avenue Le-Jour-Se-Lève,
92100 Boulogne-Billancourt
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

On résume souvent un auteur à son nom, et c'est par lui qu'il passe généralement à la postérité. Mais toute règle a ses exceptions. Il en va ainsi du patronyme « Brontë », qui suppose systématiquement une précision. Ou, plus exactement, un prénom. En l'espèce celui d'Emily, Charlotte ou Anne. Ces trois sœurs, ayant vécu dans la lande anglaise du XIXe siècle où traînaient bien des spectres, ont su imposer leur univers, jusqu'à devenir des références pour des générations de lecteurs marqués par des chefs-d'œuvre comme *Les Hauts de Hurlevent* d'Emily ou *Jane Eyre* de Charlotte. Sans oublier l'œuvre de la méconnue Anne *(Agnes Grey, La Recluse de Wildfell Hall).* À l'occasion de la sortie en salles du remarquable biopic *Emily*, *Lire Magazine littéraire* a voulu revenir sur ce cas unique de l'histoire littéraire, et sur ces écrivaines qui ont affirmé leur personnalité (malgré l'influence ô combien marquante d'un père vicaire, qui leur a transmis le goût des lettres !) à une époque pas toujours propice à l'épanouissement intellectuel ou sociétal des femmes. C'est pourtant, aujourd'hui, tout un pan de la littérature anglo-saxonne qui descend directement des écrits de ces sœurs décidément pas comme les autres.
On retrouve également un trio féminin au cœur des *Femmes du bout du monde*, nouveau roman de Mélissa Da Costa, dans une terre quelque peu hostile (en l'occurrence, le sud de la Nouvelle-Zélande). Souvent regardée de haut par la critique littéraire, l'autrice, âgée de 32 ans, a pourtant touché le public français, jusqu'à voir son ouvrage *Tout le bleu du ciel* figurer en huitième position dans le récent classement de l'émission télévisée *Le Livre favori des Français.* Un entretien avec celle qui connaît une popularité croissante – et à laquelle on doit aussi *Les Douleurs fantômes* – s'imposait. Dès lors, quoi de plus normal que de la retrouver au menu de cette édition, en compagnie des très gothiques sœurs Brontë ? ■

Raphaël Haroche

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Un prénom à quatre consonnes et trois voyelles, mais gare aux confusions. Pendant des années, on a apprécié sa voix avec des chansons comme *Caravane*, *Ne partons pas fâchés* ou *Schengen*. Des titres qui montraient d'évidentes qualités de plume. C'est ainsi que Raphaël a ajouté son nom de famille, Haroche, et a publié deux recueils de nouvelles très remarqués (*Retourner à la mer* a d'ailleurs reçu le prix Goncourt de cette catégorie, en 2017) et, en ce début d'année, un roman : *Avalanche*. Il viendra l'évoquer dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés lors d'une rencontre animée par Baptiste Liger le lundi 13 mars à 18 h 30, discussion qui sera suivie d'une séance de dédicaces. Et si jamais ce rendez-vous affiche complet, ne soyez pas fâchés…
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine littéraire* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine littéraire est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/lire.magazine.litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - MARCEL HARTMANN/GALLIMARD

LONGS MÉTRAGES ANNECY 2022 MENTION DU JURY

Grand Prix
Prix du Scénario 2019

2022 PRIX DE LA MEILLEURE MUSIQUE ORIGINALE LES ARCS FILM FESTIVAL

GEBEKA FILMS PRÉSENTE
UNE PRODUCTION CINÉMA DEFACTO ET MIYU PRODUCTIONS

SAULES AVEUGLES FEMME ENDORMIE

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR
PIERRE FÖLDES

D'APRÈS DES NOUVELLES DE
HARUKI MURAKAMI

arte

AVEC LE SOUTIEN DE

LE 22 MARS AU CINÉMA

SENS CRITIQUE

PREMIERE

MÉLISSA DA COSTA

« Il n'y a pas de filtre entre les lecteurs et moi »

C'est l'une des plus belles histoires éditoriales de ces dernières années. Ainsi, lorsqu'elle mettait en ligne son premier roman, afin d'avoir des retours et d'être lue par quelques proches, Mélissa Da Costa n'imaginait pas, raisonnablement, qu'elle serait rapidement publiée par un véritable éditeur. Et encore moins que *Tout le bleu du ciel* s'imposerait, au fil des années, comme un immense succès de librairies, poussé par un bouche-à-oreille qui continue de s'amplifier avec les années. Un très large lectorat, très varié, s'est en effet emparé de l'odyssée en camping-car d'Émile, jeune homme atteint d'Alzheimer précoce, et de la mystérieuse Joanne avec son chapeau noir. L'engouement pour cette jeune romancière de 32 ans s'est d'ailleurs confirmé avec ses autres ouvrages – *Les Lendemains, Je revenais des autres, Les Douleurs fantômes, La Doublure* –, l'amenant à atteindre la troisième place du classement des auteurs les plus lus en France en 2022, établi par l'institut GfK et nos confrères du *Figaro,* avec 845 000 de ses livres écoulés sur l'année. Il y a indéniablement un phénomène Mélissa Da Costa, même si tout un pan de la critique et du milieu littéraire l'ignore, la regarde de haut. Cela n'empêchera pas, loin de là, son nouveau roman de conquérir le cœur de ses lecteurs, en les faisant voyager.

Les Femmes du bout du monde nous mène en Nouvelle-Zélande, dans l'extrémité de l'île du Sud. Flore a quitté le Paris bourgeois pour rejoindre cette région au climat un peu rugueux – nous sommes à 5 000 kilomètres du pôle Sud ! –, afin de travailler dans un camping des Catlins. Pourquoi Flore a-t-elle abandonné une vie a priori (trop ?) bien rangée ? Celle-ci n'avait-elle pas ses zones d'ombre et de tumultes ? La voilà donc en compagnie d'Autumn, vraie taiseuse avec ses *« cheveux coupés court, au niveau des oreilles, rabattus sur l'arrière »,* et de sa fille Milly, seules depuis la mort de leur mari et père. L'amour, sous une forme ou une autre, est-il d'ailleurs possible dans une région froide, rythmée par les bourrasques ?

> LA FORCE DU ROMAN TIENT À LA RICHESSE DE SES HÉROÏNES ET À LEUR ANCRAGE DANS DES LIEUX HOSTILES

Au-delà de la découverte de ce lieu méconnu – notamment de la culture maorie et de la faune (dauphins, otaries…) –, la force des *Femmes du bout du monde* tient à la richesse de ses héroïnes et à leur ancrage conflictuel dans ces lieux hostiles. Il est difficile de ne pas s'attacher à ces personnages, et de ne pas suivre leur cheminement pour reprendre leur vie en main – la patte narrative et psychologique de Mélissa Da Costa étant passée par là. Petite visite, dans sa maison des Yvelines, chez celle qui a vécu un an au pays des All Blacks. ■ •••

★★★☆☆
LES FEMMES DU BOUT DU MONDE
MÉLISSA DA COSTA
384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er MARS.

Depuis 2019 et la parution de *Tout le bleu du ciel,* vous avez publié six romans dont le nouveau, *Les Femmes du bout du monde*. Ce rythme effréné est toujours couronné de succès. Aviez-vous, dans vos très jeunes années, déjà l'idée d'écrire des livres ?
Mélissa Da Costa. Mon premier rapport à l'écriture remonte à l'âge de 6-7 ans, avec ma cousine qui illustrait mes petits textes. Puis, à l'école primaire, je me disais naïvement que ce devait être génial d'être écrivain. Mais il ne s'agissait que d'un rêve. Plus tard, j'ai tenu un journal intime, comme beaucoup d'adolescentes. Surtout, j'ai beaucoup écrit avec des amis, qui partageaient cette même passion. À deux, trois ou quatre personnes, on se faisait passer des cahiers dans lesquels on imaginait la suite des écrits des uns et des autres. J'ai toujours eu ce rapport d'échanges, de jeux, autour de l'écriture.

À part l'écriture, quels étaient vos centres d'intérêt à l'adolescence ?
M.D.C. Au collège, j'étais passionnée de psychologie, et je me destinais à devenir psychologue. Aussi, avec ma bande d'amis, on tournait des films minables dans la campagne autour de chez moi. On se déguisait, on se maquillait, on avait des personnages, des rôles… Avec toujours ce côté créatif.

Vous avez pris cependant une voie bien différente pour vos études supérieures…
M.D.C. J'ai passé mon bac en 2008, au moment de la crise des *subprimes,* donc dans une ambiance un peu particulière. Comme j'étais bonne élève, mes profs et ma famille m'ont dit qu'il valait mieux que je tente une classe prépa. Je me suis laissé convaincre et j'ai intégré une classe prépa HEC, que j'ai abandonnée, bifurquant vers l'éco-gestion où j'ai pu me recentrer sur la communication et exprimer ma créativité.

L'écriture était-elle toujours présente ?
M.D.C. Pendant des années, j'ai griffonné des débuts de romans, tous abandonnés. Je n'arrivais pas à aller au bout. Mes études finies, j'ai connu une petite période de chômage et j'ai effectué un service civique dans le milieu de l'environnement. Ayant l'esprit plus libre et du temps, je me suis dit qu'il fallait que je vienne à bout d'un texte. C'est ainsi que j'ai terminé *Je revenais des autres* – qui sera pourtant publié bien plus tard… Rassurée, j'ai enchaîné avec la suite, qui deviendra *Les Douleurs fantômes*, qui ne sortira qu'en 2022 chez Albin Michel !

Avez-vous dans un premier temps envoyé ces manuscrits à des maisons d'édition ?
M.D.C. C'était déjà me faire violence que de faire lire ces romans à mes proches, alors à un éditeur, imaginez… Je les ai juste déposés sur la plateforme Amazon KDP – je ne savais même pas l'utiliser correctement *[rires]*. À vrai dire, je partais avec une idée reçue sur le monde de l'édition : sans contact ou réseau, il me semblait impossible d'être éditée.

Cette première expérience vous a-t-elle encouragée ?
M.D.C. Oui, clairement. J'ai écrit dans la foulée ce qui allait devenir *Tout le bleu du ciel*, que je faisais lire notamment à mon conjoint, qui me disait : *« Ce livre a un truc en plus, il mériterait d'être connu. »* J'ai alors entendu parler d'autres plateformes, sans lien marchand. Dans une forme d'échange entre lecteurs et auteurs. Là, les choses se sont accélérées, puisque j'ai déposé la première version le 20 janvier 2018 sur monbestseller.com, et le 2 avril je signais déjà un contrat avec une maison d'édition. Entre-temps, il y a eu les premières lectures, les premiers commentaires, les premières notes sur cinq étoiles, des pastilles « coup de cœur », des interviews et un concours avec un jury composé de plusieurs éditeurs. Aussi, le directeur du site a recommandé mon texte à Carnets Nord, au vu de sa ligne éditoriale mettant en avant le voyage. Et les choses se sont enchaînées.

Les Catlins, en Nouvelle-Zélande, sert de cadre aux *Femmes du bout du monde.*

***Tout le bleu du ciel* a ainsi connu un joli succès immédiatement en 2019, mais il a pris une proportion encore plus considérable avec la réédition en poche, un an plus tard. Et qui ne s'est pas tari avec les années…**
M.D.C. J'étais déjà très satisfaite du démarrage. Le problème, c'est que l'éditeur a fait faillite en cours d'année – le grand format a vécu six mois et puis, bon, il ne faut pas oublier que c'était le premier roman d'une

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1990

Naissance de Mélissa Da Costa, fille d'un travailleur dans le bâtiment et d'une assistante maternelle. Après une enfance dans la campagne de la région mâconnaise, elle suit des études d'économie à Lyon et devient chargée de communication. Elle se passionne par ailleurs pour la naturopathie et la sophrologie, tout en gardant un goût pour l'écriture.

2019

Après avoir été publié sur Amazon puis sur monbestseller.com sous le titre « Recherche compagnon(ne) de voyage pour ultime escapade », son premier roman, *Tout le bleu du ciel,* trouve un éditeur traditionnel, Carnets Nord. Succès immédiat, et qui deviendra exponentiel avec la réédition au Livre de Poche et la parution des *Lendemains*, un an plus tard.

2022

Ce n'est pas un, mais deux romans que Mélissa Da Costa publie la même année – à savoir *Les Douleurs fantômes* et *La Doublure*. La notoriété croissante de la romancière de *Je revenais des autres* se confirme avec une huitième place au classement de l'émission télévisée *Le Livre favori des Français* pour *Tout le bleu du ciel.*

HRISTIAN MEHLFÜHRER/WIKIPEDIA

inconnue… En effet, le poche a fait exploser les scores, avec plusieurs prix au passage et, bien sûr, un bouche-à-oreille incroyable.

Comment analysez-vous celui-ci ? *Tout le bleu du ciel* a tout de même été classé en huitième position dans le cadre de l'émission télévisée *Le Livre préféré des Français* !
M.D.C. Il y a eu et il y a toujours un engouement, une vraie implication des gens sur cet ouvrage. C'est un livre qui s'offre énormément. Les lecteurs s'en sont emparés, et se révèlent extrêmement actifs dans sa transmission. Lorsqu'on est devant son ordinateur, on peut écrire avec plein d'espoir, mais jamais on ne s'imagine pouvoir changer la vie des gens !

Justement, quel a été le point de départ de *Tout le bleu du ciel* ?
M.D.C. Je l'ai commencé à 17 ans. Il faisait partie des nombreux livres que j'avais abandonnés – juste une cinquante de pages sur une clé USB qui a traversé le temps, un hasard. C'est un film, un peu oublié, qui m'a donné l'idée de ce roman : *Le Petit Prince a dit,* de Christine Pascal. L'histoire d'une petite fille qui apprend qu'elle est condamnée par une maladie, et qui part pour un ultime voyage avec ses parents… J'ai eu alors envie de raconter l'histoire d'un jeune homme, lui aussi condamné par une maladie, qui choisirait la liberté, la nature, les grands espaces, plutôt que l'hôpital, les soins… Je me revois, à 17 ans, en train de faire mon shooting dans la cambrousse, et d'écrire le scénario *[rires].* Dix ans plus tard, je me suis souvenue de ce début que j'avais d'ailleurs repris à 20 ans, en Erasmus en Espagne. Lorsque je suis retombée sur ces pages, c'était la catastrophe : c'était puéril, mal écrit, et j'ai tout repris de zéro.

Outre ce film comme source du roman, y avait-il aussi des livres ? Quels auteurs lisiez-vous alors ?
M.D.C. À l'époque, j'étais très Katherine Pancol. J'avais adoré *L'Élégance du hérisson* de Muriel Barbery, et j'appréciais aussi les livres de David Foenkinos ou de Grégoire Delacourt… Tous ces ouvrages ont en commun de parler de la vie avec un certain sens de la psychologie. Les classiques, je les avais lus à l'école quand c'était obligatoire, et puis c'est tout, j'avoue. Je me suis tournée naturellement vers les auteurs contemporains. Ah, il y a eu aussi tous les *Harry Potter* !

Si les livres nous transportent ailleurs, il y a aussi les voyages. Avez-vous beaucoup voyagé ?
M.D.C. Beaucoup, je ne sais pas… Mais, oui, j'ai voyagé. En Europe, essentiellement. Et un an en Nouvelle-Zélande. J'ai profité de tous ces mois pour découvrir les îles Samoa, la Thaïlande, l'Indonésie avec un saut à Sydney…

> « J'en ai assez de cette littérature édulcorée où la maternité est une chose merveilleuse »

Pourquoi la Nouvelle-Zélande ? Pour le rugby ?
M.D.C. Pas du tout *[rires]* ! Je suis partie avec mon conjoint, pour une coupure dans nos vies professionnelles et privées. Nous voulions de la nature, de grands paysages et être un peu nomades, de façon un peu marginale. Et puis il y avait aussi, tout simplement, une histoire de visa : la Nouvelle-Zélande permettait d'obtenir un visa vacances-travail, donc on pouvait à la fois travailler et voyager. La culture maorie nous fascinait également. Dès lors, la Nouvelle-Zélande nous a semblé le pays tout indiqué quand on veut passer un an sur les routes, dans un véhicule, ou en toile de tente, à travers des grands espaces absolument magnifiques et variés. C'est un pays très sûr aussi, avec des habitants particulièrement accueillants.

La Nouvelle-Zélande sert donc aujourd'hui de décor aux *Femmes du bout du monde*. Est-ce le territoire qui vous a inspiré l'histoire ? Ou s'agit-il des personnages ?
M.D.C. Deux lieux me sont particulièrement restés en tête : les Catlins et la fameuse baie de Curio. Là, j'avais vraiment l'impression d'être au bout du monde ! Ceci dit, au commencement d'une histoire, j'ai toujours à la fois un lieu, une intrigue et des personnages. C'est comme ça que se produit l'étincelle. Je savais que si j'écrivais sur la Nouvelle-Zélande j'aurais des personnages un peu rustres, isolés, solitaires. Il me fallait une intrigue qui colle à leur vie au milieu de nulle part, en autarcie. Et puis j'avais aussi en tête l'histoire de Flore, son acharnement pour tomber enceinte qui finit par la briser, et qui lui donne l'envie de s'exiler. Aussi, je voulais avant tout des femmes dans ce décor un peu sauvage, parce que quand on pense nature violente, travail physique, isolement, on pense généralement à des hommes.

Intéressons-nous un instant à Flore, l'héroïne, qui est tout sauf un personnage lisse. Cette Française BCBG aurait tout pour être heureuse, mais c'est sans compter de nombreuses difficultés, notamment dans son couple…
M.D.C. Pour moi, elle n'est pas une héroïne, mais une antihéroïne ! Les livres qui me marquent le plus sont toujours ceux avec des personnages de ce type. Je me souviens notamment de *Tout ce que nous allons savoir* de Donal Ryan, avec cette femme très incorrecte, vulgaire et en même temps absolument magnifique. Mes « héroïnes » doivent être belles et moches à la fois. C'est ce qui fait que les personnages sont vrais et nous touchent. Paul gravite dans un milieu social privilégié, avec des codes très stricts et précis, et Flore ne s'y retrouve pas. Elle qui avait un caractère un peu insoumis, s'est laissé étouffer sous l'emprise de sa belle-mère. Il y a aussi la question de l'adultère…

Flore est très différente des deux autres personnages principaux du livre, Autumn et Milly. Comment avez-vous imaginé leur complémentarité ?
M.D.C. Autumn et Milly, je les ai découvertes au fur et à mesure. En même temps que le lecteur, d'une certaine façon. Je les ai vraiment créées de toutes pièces, à partir de mon imagination. Au départ, je les ai pensées sans trop de relief : une fille et •••

sa mère taiseuses, distantes, étrangement semblables. Au début, on a l'impression qu'elles sont identiques. J'ai même souhaité qu'on puisse les confondre ! Ce sont des femmes qui vivent au bout du monde, qui travaillent dur, qui ne s'apitoient pas, qui ne parlent pas. Petit à petit, j'ai appris à les connaître, à comprendre leur fonctionnement. Milly n'a pas la force de s'opposer à sa mère. Voyez sa coquetterie, son côté très féminin qu'elle cache à Autumn. La mère est beaucoup plus dure, elle s'est fermée à beaucoup de choses après la mort de son mari. Elle n'aime pas les gens, n'a plus de rêves et sait qu'elle va terminer sa vie à travailler sur ce bout de terre. Milly est encore dans la fleur de l'âge, pleine de rêveries qu'elle n'ose même pas s'avouer à elle-même, elle est aussi beaucoup plus dans l'amour des gens. Elle cherche un ailleurs, et ça, on le découvre au fil de la lecture. En particulier grâce à Flore.

On ne dira rien de l'évolution de leur relation – et de certains non-dits –, qui fait prendre un tournant à l'intrigue des *Femmes du bout du monde*. Toujours est-il qu'entre l'histoire d'Autumn et sa fille et le parcours de Flore – sans oublier sa belle-mère ! –, vous ne montrez pas la maternité sous les meilleurs auspices. Pourquoi ?
M.D.C. Pour tout vous dire, j'en ai assez de la littérature un peu édulcorée, très facile, où la maternité est une chose merveilleuse. Nous serions presque nées en tant que femmes uniquement pour devenir mères, et on ne se réaliserait qu'en devenant mères. À travers le parcours de Flore, j'ai voulu montrer que ça peut au contraire nous détruire. On se rend compte qu'elle n'en avait peut-être même pas envie du tout, mais qu'elle ne s'est jamais posé la question, parce qu'elle est une femme, parce qu'elle est mariée, parce qu'elle est en couple, et automatiquement elle devrait en avoir envie. Et puis, au travers du personnage de la mère de Paul, on comprend que la maternité peut être étouffante, toxique, car elle écrase son fils, le garde uniquement pour elle ! Finalement, Autumn est presque la meilleure mère des *Femmes du bout du monde* même si elle n'arrive pas à montrer sa tendresse, se réfugiant dans une forme d'autorité. Mais on sent que ce n'est pas du tout inné. Au fil du roman, elle apprend à être une autre mère, qui laisse sa fille partir et s'épanouir. Pour qu'elle devienne celle qu'elle doit devenir.

Il ne faudrait pas oublier les animaux, très importants…
M.D.C. Bien sûr ! C'est la première fois que j'ai autant d'animaux dans un roman, en tout cas qu'ils ont autant de place. Nous sommes sur leur territoire, et c'est nous qui devons nous adapter. Je me souviens de deux jours passés dans un camping, qui m'ont fait comprendre que nous étions de petites choses et que nous n'avions pas plus le droit d'empiéter sur le territoire que les otaries ou les phoques, qui se promènent ou s'allongent dans les allées. Pour l'anecdote, lorsqu'on allait aux sanitaires, il fallait faire attention et les contourner ! Je me souviens aussi des dauphins, dans leur espace naturel, et des fameux manchots aux yeux jaunes. Les côtoyer nous apprend l'humilité !

Très souvent, vos livres reposent sur des personnages qui cherchent une nouvelle voie, vous valant d'être rangée au rayon dit *« feel good »*. Cette étiquette vous convient-elle ou vous gêne-t-elle ?
M.D.C. Tout dépend de ce qu'on entend par *« feel good »* ! Si vous parlez des livres qui vont nous donner une folle envie de vivre quand on les a refermés, nous donner foi en nous-mêmes, ça me va, puisque c'est un peu le message de certains de mes romans. Mais si vous sous-entendez des histoires un peu simplettes où l'on fait abstraction des dures réalités de la vie, je suis moins d'accord. Regardez de près : il y a beaucoup de dureté dans mes romans, beaucoup de violences insidieuses, psychologiques plus que physiques. Au quotidien, je constate qu'ils font écho à des drames personnels que vivent des gens, et donnent des clés pour s'en sortir – alors, *« feel good »,* pourquoi pas. Mais je ne pense relever ni du développement personnel ni de la comédie.

Nous avons posé la question à Pierre Lemaitre le mois dernier : la personne qui partage votre vie a-t-elle une influence sur l'écriture de vos romans ?
M.D.C. Quand on partage la vie de quelqu'un, on en partage tous les aspects. Donc, oui, il me lit ! Voyez : il m'a fait de tels retours sur *Tout le bleu du ciel* que je me suis autorisée à le mettre sur une plateforme. En plus, il m'offre un regard masculin, et j'en ai besoin, même s'il y a bien sûr davantage de lectrices. Pendant longtemps, il lisait toutes les 80 pages, et j'aimais avoir son ressenti. Attention, c'était vraiment sur l'aspect émotionnel, et non sur la narration, juste pour tâter la température. Pour le regard un peu pro, je demande à mon éditrice à qui j'envoie le manuscrit en dernier. Aujourd'hui, je me rends compte que plus j'écris, moins j'ai besoin de son avis, donc je m'émancipe un peu *[rires].*

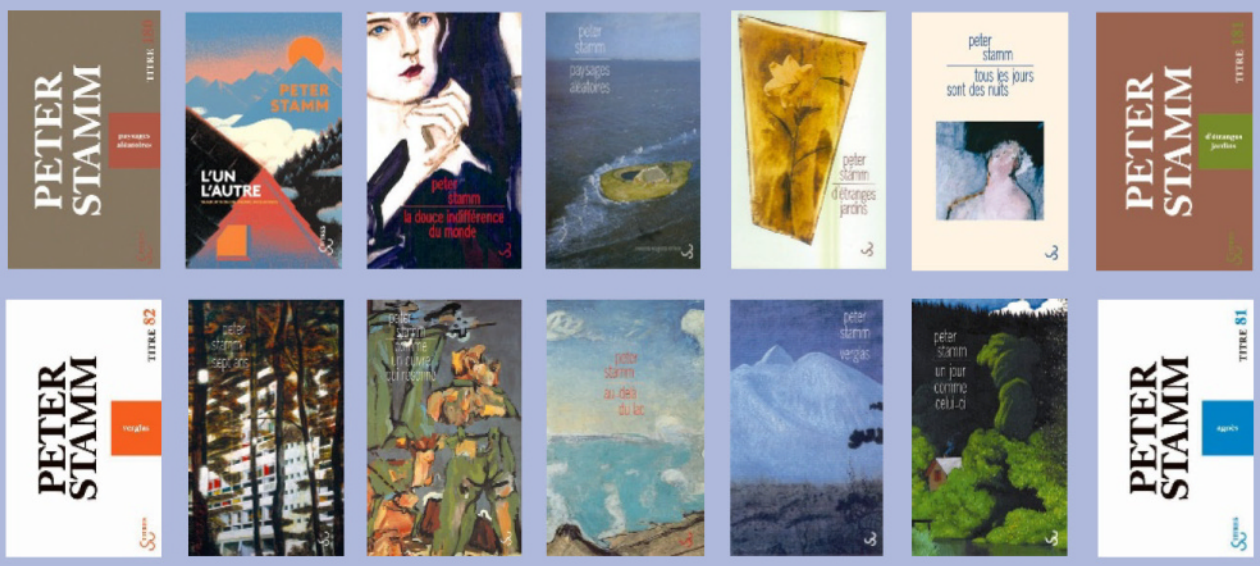
Enfin, vous êtes très active dans l'accompagnement de vos publications, aussi bien lors des signatures en librairies que dans les salons. Que vous apportent ces événements en public ?
M.D.C. Cela permet de comprendre pourquoi on écrit. On se rend compte qu'on apporte quelque chose aux lecteurs, qu'on peut changer leur vie, leur vision des choses, et on peut même les aider à surmonter certaines épreuves. Quand ils viennent nous parler, il y a quelque chose d'extrêmement fort lorsqu'on aborde des thématiques de résilience, de maladie, de deuil, etc. Les gens vous confient volontiers des choses très intimes et, naturellement, on entre immédiatement dans une relation très forte tout de suite. On va à l'essentiel, il n'y a pas de barrière, pas de filtres. Tous ces instants privilégiés donnent un sens au métier d'écrivain. Il faut toutefois arriver à se couper de ces moments pour ne pas tomber dans une mécanique uniquement destinée à répondre exclusivement aux attentes de son lectorat. C'est la meilleure façon de décevoir, je crois. J'ai besoin de tous ces retours, mais je ne dois pas m'enfermer dans ceux-ci. Pour mieux embarquer tous mes lecteurs ailleurs. ■

Propos recueillis par Baptiste Liger
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine littéraire*

Le nouveau roman de
PETER STAMM
chez Christian Bourgois éditeur

© Gaby Gerster

**« Les archives ne renvoient pas au monde,
elles sont une copie du monde, un monde en soi. »**



Les ouvrages de Peter Stamm chez Christian Bourgois éditeur

Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire

EN CADEAU
LES FEMMES DU BOUT DU MONDE

Le nouveau roman de
MELISSA DA COSTA

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Les femmes du bout du monde*** pour 49€ seulement au lieu de ~~100,90 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

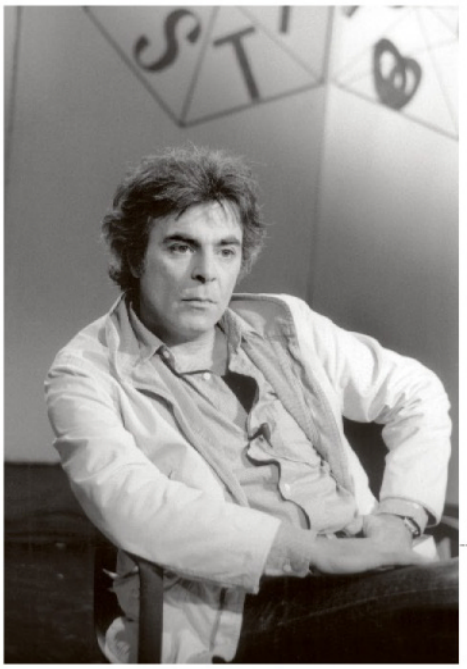
☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

OMLM1516

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/05/23 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire-Magazine Littéraire - 235 avenue Le Jour se Lève - 92100 Boulogne-Billancourt.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS



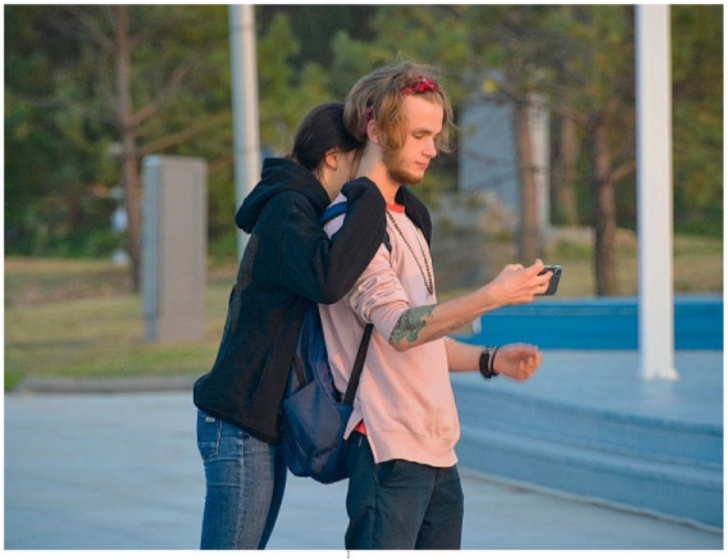
18

JUSQU'AU BOUT DE LA NUIT AVEC **CHLOÉ THOMAS**

14

PAUL PAVLOWITCH
LA GUEULE DE L'AUTRE

L'ACTUALITÉ



24

JEAN DUJARDIN
« J'AIME L'ÉCRITURE DE SYLVAIN TESSON »

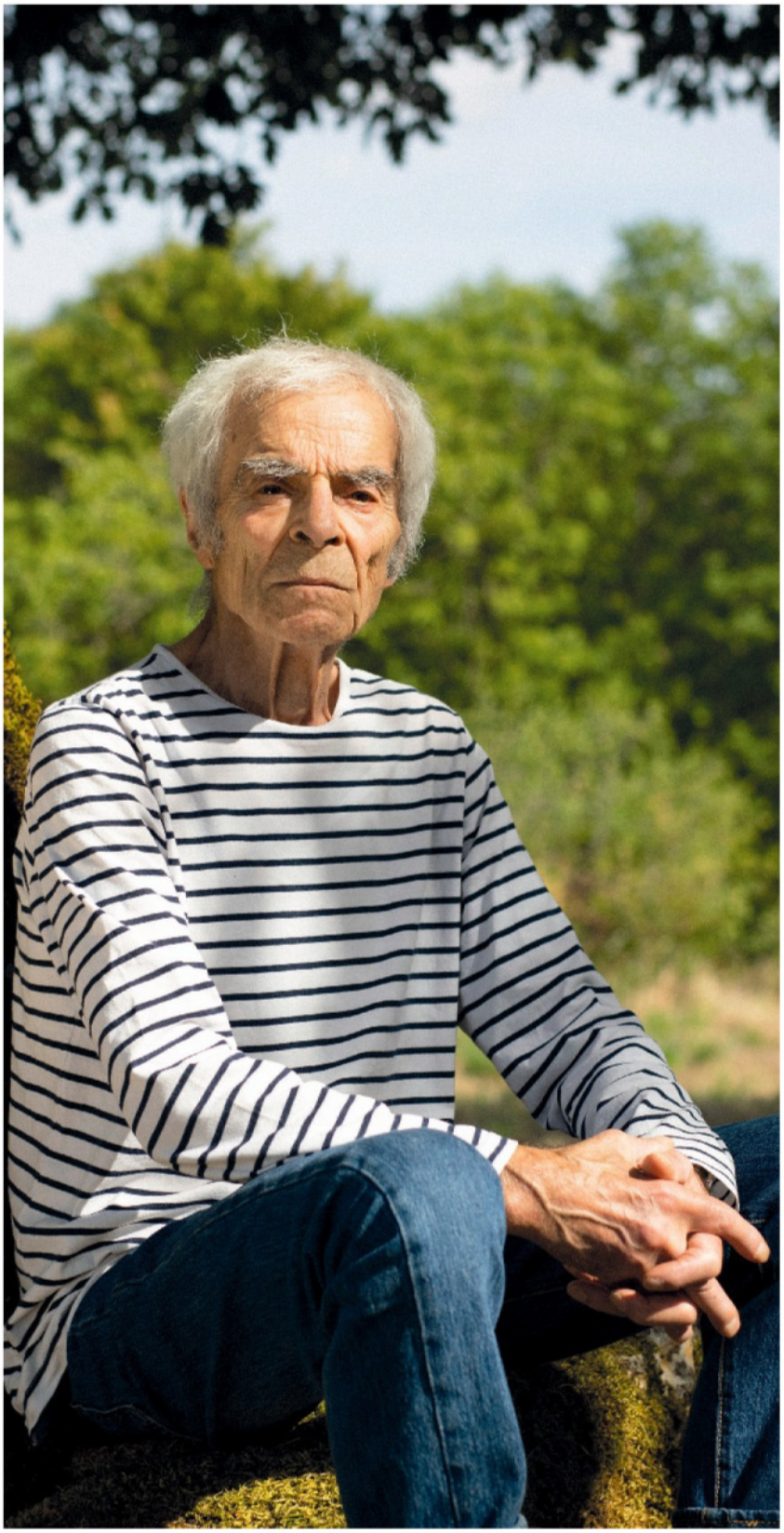
32

LES ADOS
SONT-ILS VRAIMENT « EN COUPLE » ?

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES – DR/RIVAGES – THOMAS GOISQUE/2021-RADAR FILMS-LA PRODUCTION DUJARDIN-TF1 STUDIO-APOLLO FILMS DISTRIBUTION-FRANCE 3 CINEMA-AUVERGNE RHONE – ANDREY AND LESYA /PIXABAY

L'Ajar au cœur

C'est un homme de l'ombre, clé de notre histoire littéraire : Paul Pavlowitch prêta son visage à Émile Ajar, le double que s'était inventé Roman Gary. Dans *Tous immortels*, un livre mélancolique et persifleur, il revient sur cette étrange aventure.



ED ALCOCK/M.Y.O.P./BUCHET CHASTEL

Romain Gary n'a pas toujours été un classique, un écrivain publié dans la Pléiade doublé d'une icône du XX^e siècle. De son vivant, il souffrait du rejet de l'intelligentsia. En 1956, malgré le prix Goncourt, *Les Racines du ciel* ne fait pas l'unanimité : on trouve le livre maladroit, lourd et répétitif. Quand Gary passe à *Lectures pour tous*, l'émission de télévision de Pierre Dumayet, ce dernier le confronte à une rumeur malveillante qui court dans Paris : on dit que Camus a réécrit le manuscrit. Le temps passe, et rien ne s'arrange. Dans les années 1970, Gary est un ringard complet, à qui la gauche reproche ses succès de librairie, son côté flambeur et son gaullisme historique. Il confie sa lassitude au fils de l'une de ses cousines, Paul Pavlowitch, qu'il héberge dans son immeuble, rue du Bac : « *Tu as vu, dès qu'il s'agit de Romain Gary, c'est foutu, les critiques me descendent, ils démolissent mon roman ! C'est comme si je condamnais ce que je viens de créer. Je n'en veux plus. Ce n'est pas vivable.* » Un demi-siècle plus tard, Pavlowitch ne change pas de version quant à l'agacement de son oncle : « *Il en avait assez de ce traitement nonchalant sinon méprisant et toujours négligent que lui réservait la presse à chacun de ses romans.* » Le prestidigitateur des lettres a alors une idée tordue, qu'il va transformer en coup de génie.

« Dès qu'il s'agit de Romain Gary, c'est foutu ! »

En 1974, avec la complicité de Robert Gallimard (que Gary juge « *con mais loyal* »), le Mercure de France publie *Gros-Câlin*, signé Émile Ajar. On invente que l'auteur est exilé au Brésil, pour avoir commis des avortements… La mystification prend. Un an plus tard, rebelote avec *La Vie devant soi*. La directrice du Mercure de France, Simone Gallimard, est dupe mais emballée : elle prévoit un premier tirage de 50 000 exemplaires. Cette fois-ci, il faut sortir du bois. Pavlowitch prête ses traits à Ajar et donne quelques interviews sibyllines. La rumeur est bonne et le roman remporte le prix Goncourt. Victoire ? Pas pour tout monde. Entre le marionnettiste et sa marionnette, les rapports se tendent. Gary délire un peu. Rappelons que Romain Gary était déjà un pseudonyme, l'écrivain étant né sous le nom de Roman Kacew. Il a poussé le jeu du dédoublement plus loin que Philip Roth après lui. Hélas, ces farces ont leurs limites, surtout quand elles s'accompagnent de paranoïa et de dépression. En 1980, Gary se tue d'une balle de revolver dans la bouche. Mais l'histoire n'est pas finie.

OÙ L'ENTOURLOUPE EST DÉVOILÉE

Bien que contractuellement tenu au secret, Pavlowitch vend la mèche dès 1981 via un livre événement, *L'homme que l'on croyait*, qui lui vaut d'être invité à *Apostrophes*, où il dévoile toute l'entourloupe. Preuve que la pilule ne passe toujours pas, il revient dessus dans *Tous immortels*, qui vient de paraître. Que penser de son oncle manipulateur ? Jean Seberg l'avait prévenu : « *Tu as vu comment il m'a traitée dans* Chien blanc *? Méfie-toi, Paul, Romain est un cannibale. Il ne sait pas vivre autrement.* » Le ton de Pavlowitch est souvent sec, qu'il parle de la famille Gallimard ou de Gisèle Halimi, qui veilla un temps aux contrats de Gary/Ajar – Pavlowitch qualifie l'avocate de « *sorte de chèvre sarcastique* ». Gary n'était pas tendre avec lui, le considérant après leur brouille comme « *un petit-neveu à la mode de Bretagne* ». Au sujet de ce « *maître* » envers lequel il nourrit des sentiments ambivalents, Pavlowitch finit par reconnaître cette filiation : « *J'ai longtemps hésité : un papa de rechange ? Non. Disons : une ombre tutélaire, à distance respectable. Du moins ai-je pu partager avec lui ce sentiment de complète incompréhension devant les choses de la vie, ou plutôt les façons ravageuses de la réalité. Ce que j'avais en propre, c'était un temps de retard.* » On préfère mettre en garde les anciens Prix Goncourt qui songeraient à refaire pour rire un canular à la Gary/Ajar : une telle plaisanterie créerait des névroses dans leur entourage. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

TOUS IMMORTELS
PAUL PAVLOWITCH
480 P., BUCHET-CHASTEL, 23,50 €

« Nous ne nous donnons pas les moyens de l'excellence »

Nicolas Bouzou écrit beaucoup, que ce soit sur l'économie, l'amour 3.0 ou le développement personnel. Tout intéresse le chroniqueur de *L'Express*. Dans son dernier ouvrage, ce fan de Bowie dénonce une France de l'*« à-peu-près »*.

L'éducation, l'un des défis majeurs de notre pays.

Vous êtes chroniqueur, essayiste, économiste ? Comment vous définissez-vous ?

Nicolas Bouzou. Je ne sais pas répondre à cette question et cela me va bien ! Chef d'entreprise *[d'un cabinet de conseil]*, je ne me vis pas comme ça. Écrivain ? Ce n'est pas ma principale source de revenus. Enfin, comme je ne suis pas universitaire, me dire économiste va m'attirer les foudres… des universitaires.

Quel est votre rôle ? *« Spectateur engagé »*, pour reprendre les mots de quelqu'un qui vous est cher, Raymond Aron ?

N.B. *« Spectateur engagé »*, c'est extraordinaire ! J'essaie néanmoins d'être un peu plus que spectateur. Quand il publie ce dialogue, Aron a déjà un âge avancé, sa carrière est faite. Moi, je ne sais pas de quoi mes trente prochaines années seront faites. Mais c'est une définition qui me va très bien !

Vous êtes souvent pris à partie, par les Insoumis, notamment, qui vous reprochent une proximité avec Emmanuel Macron… C'est dur d'être un libéral *[sourire]* ?

N.B. Non, pas du tout. La promotion de la vaccination, mon soutien aux sanctions contre la Russie, mon conflit avec Jean-Luc Mélenchon entraînent menaces et insultes. Mais j'y suis insensible et il faut assumer ce qu'on est. Quand on s'engage dans la vie intellectuelle, on ne choisit pas son camp en fonction du confort qu'il procure.

***« La France est un paradis peuplé de gens qui se croient en enfer »*, selon Sylvain Tesson. Êtes-vous d'accord ?**

N.B. Cette phrase dit quelque chose de vrai, mais nous ne sommes pas des enfants gâtés. Il y a, en France, de vrais problèmes d'éducation, de transport, de panne de l'ascenseur social. Mais quand on voyage beaucoup, on se dit qu'il suffirait de pas grand-chose pour que la France soit un paradis. D'où ce livre !

Vous dénoncez une France de l'« à-peu-près » scolaire, sanitaire, en innovation. Un pays qui se voit ou se veut plus beau qu'il n'est…

N.B. La France a toujours exercé une influence importante, un rayonnement déconnecté et de sa taille et de son peuplement. Le génie français ! Nous avons été le pays du meilleur système de santé au monde, du nucléaire… Mais nous ne nous donnons pas, aujourd'hui, les moyens de l'excellence. Le malaise français vient de cette déconnexion.

Que pensez-vous de ce mouvement de « grande démission » ?

N.B. En France, la plupart des gens bossent ! Le taux d'emploi n'a jamais été aussi élevé mais la valeur travail est en recul. Les entreprises ont une responsabilité majeure dans ce refus de travailler : le mauvais management, les réunions inutiles, les petits chefs, etc.

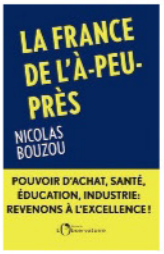
Vous écrivez : *« L'État-providence est parfaitement soutenable, à une condition absolument nécessaire : que chacun travaille, bien et beaucoup. »*

N.B. Oui, si l'on veut retrouver notre prospérité, notre capacité à financer l'excellence de nos services publics, tout ce à quoi l'on aspire ! On manque de profs, de médecins, etc. C'est une question de travail, mais ça demeure un problème d'état d'esprit collectif.

Comment éviter que la France ne tombe dans le populisme ?

N.B. La France, c'est la thèse principale de mon livre, est un moteur à explosion, capable du pire comme du meilleur. C'est pour cela que l'entre-deux dans lequel nous nous trouvons est extrêmement instable et ne va pas durer. Soit c'est l'effondrement, validé et accentué par le vote populiste, soit on se retrousse les manches et nous retrouvons la France du début du XX^e^ siècle, des Trente Glorieuses, celle regardée avec admiration dans le monde. ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



LA FRANCE DE L'À-PEU-PRÈS
NICOLAS BOUZOU
200 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE - ALICJA / PIXABAY

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

La gauche autrement

Pour faire face aux défis que doit affronter notre société, Chantal Mouffe en appelle à la mise en place d'une stratégie populiste jouant sur les affects. Seule capable de mobiliser et de fédérer le peuple.

Pasionaria de Podemos et de La France insoumise, la philosophe belge, 79 ans, est de ces post-marxistes qui en appellent à un changement des modes d'action et des discours de gauche. Esquissé dans *Pour un populisme de gauche* (2018), son dessein est de fédérer les citoyens autour d'un projet politique qui signerait la fin du modèle actuel de croissance économique, restaurerait l'égalité entre les individus et sauvegarderait la planète. Tout un programme, que Chantal Mouffe développe dans *La Révolution démocratique verte*. Problème : lesdits citoyens sont encouragés par l'ordre néolibéral à « *se replier dans un nationalisme défensif ou dans l'acceptation passive de formes de gouvernement dictées par des algorithmes* ». Comment les convaincre d'adhérer au projet ? En développant une « *stratégie populiste de gauche* », assure l'autrice. Jouant sur des affects fédérant le peuple autour d'un « *récit commun possédant une dimension symbolique et libidinale* », elle s'emploierait à forger « *un mythe dans le sens que lui donne Georges Sorel : une idée dont la puissance d'anticipation de l'avenir permet de redessiner le présent* », écrit la philosophe, citant celui qui inspira autant le bolchevisme de Lénine que le fascisme de Mussolini. À la différence des idéologies d'extrême droite et marxistes-léninistes, le populisme mouffien n'agite toutefois pas le chiffon rouge-brun de la peur, du rejet de l'autre ou de la vengeance sociale. Épris de justice, il encourage au contraire « *la solidarité autour de l'idée de survie de la planète et la préservation des conditions de vie qui la rendent habitable* ». Pourquoi pas ? se dit-on. Avant de s'interroger sur l'efficacité d'un tel discours qui dépend essentiellement de ses « *conditions de production* », comme disent les marxistes. Ce que l'ouvrage, fort théorique, ne fait pas. ■ **Jean-François Paillard**

LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE VERTE
CHANTAL MOUFFE
128 P., ALBIN MICHEL, 15,90 €.
EN LIBRAIRIES 1er MARS.

UN LYCÉE.
UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE.
LORSQUE LE JEU
DÉPASSE LES RÈGLES.

PAUL HURLINK

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE

ALIBI

WWW.ALIBIEDITIONS.COM
@ALIBIEDITIONS

Une place au sommeil

Normalienne, traductrice et autrice d'un roman remarqué, Chloé Thomas alterne ses activités au gré des passions qui l'animent. Elle se fait aujourd'hui philosophe avec un essai explorant ce qui se joue la nuit quand nous ne dormons pas.

Dans la pensée de Platon, la condition première et malheureuse était signifiée par une grotte obscure à abandonner pour vivre dans la lumière du savoir et de l'incrédulité. Nous, modernes, faisons l'inverse. En 1962, le spéléologue Michel Siffre descend deux mois au fond du ventre étroit, froid et humide d'un gouffre de montagne. Sans repères sociaux ni lumière du jour, face à des conditions physiques extrêmes et avec peu de distractions, il rend compte de sa conscience du temps et de son rythme de sommeil. Verdict : tous les jours, un peu plus longtemps éveillé ou endormi, il a décalé ses journées d'une demi-heure en regard des vingt-quatre heures de rotation des astres. C'est dans cette donnée que réside pour Chloé Thomas toute la tragédie de notre être au monde. *« Nous n'avons jamais su dormir : jamais assez, ni assez peu, jamais au bon moment, jamais quand il le faudrait ; nous sommes condamnés à chercher le compromis toujours recommencé entre la rotation du monde et nos cycles internes et incontrôlés »,* conclut-elle dans *Parce que la nuit*.

L'ART DE NAVIGUER ENTRE LES GENRES

Si elle se fait ici, pour la première fois, philosophe, Chloé Thomas se définit d'abord comme traductrice – *« par le temps et l'énergie que j'y consacre, par ma formation et aussi par mon enseignement »,* nous précise-t-elle. Son intérêt pour les langues s'explique en partie là où elle a grandi, *« dans une région frontalière et dans une ville très internationale »,* Strasbourg. Cet ancrage la conduit à traduire de l'allemand, des contes *« méconnus »* des frères Grimm ou un roman à venir de Paul Scheerbart. Mais l'enseignante à l'université d'Angers est avant tout spécialiste de littérature et de poésie anglophones. Elle a traduit Mark Twain, Virginia Woolf… et au premier rang, Gertrude Stein, à laquelle elle a consacré sa thèse ainsi qu'une monographie portant sur son lien au territoire et à l'imaginaire états-uniens *(Gertrude Stein. Une expérience américaine)*. Le premier contact avec ces textes, qu'elle a rendus accessibles au lectorat francophone, s'est fait au détour de son doctorat d'études anglophones, une spécialisation relativement tardive *« après une maîtrise de philosophie et avoir brièvement failli devenir économiste »*.Son parcours, éclectique, se fait au gré d'explorations imprévisibles qui enrichissent de passions une œuvre qui navigue librement entre les genres et ne se cantonne pas à l'écriture universitaire. On y trouve ainsi un roman, *Nos lieux communs*, portant sur les restes dévoyés des rébellions des années 1960, dont le style a été rapproché par la critique à celui de Patrick Modiano.

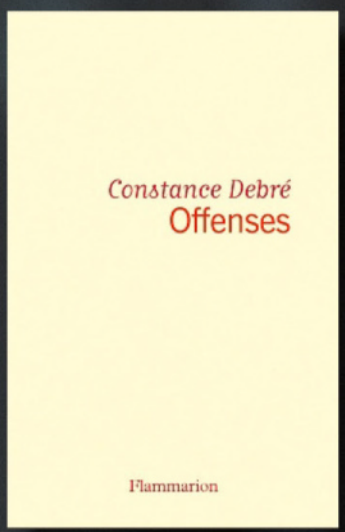
S'inscrivant dans la mouvance symptomatique actuelle d'ouvrages consacrés à l'espace nocturne et ses (im-)possibilités, son dernier ouvrage résonne, lui, fortement comme un livre de notre temps, à la fois parce qu'il raconte cet intérêt contemporain pour les sentiments nés de l'isolement nocturne *(« C'est le bruit du temps qui sourd dans le silence de la nuit sans sommeil »)*, et parce qu'il décrit poétiquement un mouvement opposé à celui qu'appelaient de leurs vœux les philosophes de la Grèce antique : l'envie de se terrer pour ne plus entendre l'annonce rationnelle ou paniquée des désastres à venir. ■

Eugénie Bourlet

PARCE QUE LA NUIT
CHLOÉ THOMAS
120 P., RIVAGES, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 8 MARS.

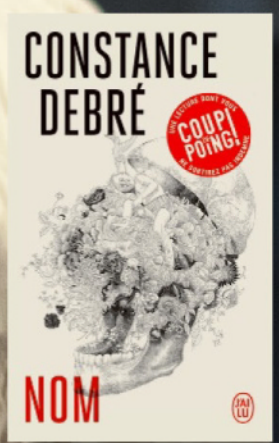
DR/RIVAGES

CONSTANCE DEBRÉ
NOUS BOUSCULE ENCORE



Un texte puissant, très politique et parfaitement contemporain.
TÉLÉRAMA

Un écrivain d'élite que tout le monde devrait lire.
L'EXPRESS



EN POCHE

UN TEXTE D'UNE LIBERTÉ ABSOLUE.
AUGUSTIN TRAPENARD, BOOMERANG, FRANCE INTER

NOM, c'est frontal, musclé, immersif.
LIBÉRATION

J'AI LU
Flammarion

© MONICA NOUWENS 2022

Un éditeur qui ne bulle pas

Après avoir créé les éditions Soleil, l'ancien président du Rugby Club Toulonnais Mourad Boudejellal lance une nouvelle structure spécialisée dans la bande dessinée, Oxymore. Une maison pleine de style.

Fondateur en 1989 des éditions Soleil, championnes de la catégorie des bandes dessinées populaires, Mourad Boudjellal aime les formules du tac au tac. « *Je ne fais pas de différence entre mes rêves et mes ambitions* », affirmait-il dans son autobiographie *Ma mauvaise réputation* (2015). D'après l'éditrice Clotilde Vu qu'il embaucha en 2002, il dit souvent : « *Je préfère partager plus de beaucoup que peu de rien.* » Justement, cet entrepreneur-né parti de presque rien a hissé sa maison toulonnaise parmi les premières du secteur à la fin des années 1990. Métamorphosé dirigeant sportif fort en gueule, il achète le Rugby Club Toulonnais (RCT) puis révolutionne à partir de 2006 le milieu de l'Ovalie, décrochant plusieurs titres de champion de France et d'Europe. Délogé du RCT, il devient actionnaire majoritaire du Hyères Football Club. L'an dernier, il crée Mourad Éditions, au sein du groupe Editis. Un seul titre sortit : la fiction politique *Élyzée* contant l'arrivée d'Éric Zemmour à la magistrature suprême. Et il vient d'annoncer, au Festival de la BD d'Angoulême, la naissance des éditions Oxymore (groupe Madrigall). Cinq albums paraîtront fin août, quarante sont programmés pour 2024. Oxymore ? Une figure de style qui renvoie au titre d'un article du *Figaro littéraire* de janvier 2006 à propos de son association avec Antoine Gallimard réputée pour ses BD d'auteurs : « Futuropolis : le mariage réussi de la carpe et du lapin ».

LE GOÛT SÛR DE LA NOSTALGIE

Fils d'immigrés algériens né en 1960 à Ollioules (Var), Mourad Boudjellal a grandi à Toulon dans le « petit Chicago », un quartier mal famé. Son père est conducteur de camions poubelles, sa mère concierge, le ménage a quatre enfants. Mourad se nourrit des fascicules BD de kiosques et de gares, notamment italiens. Après avoir ouvert la librairie Bédule, chinant à 4 heures du matin quand les vendeurs déballent sur les marchés, il crée les éditions du Soleil. Surfant sur le goût de la nostalgie, il republie d'abord d'anciennes BD et connaît un succès éclair en rééditant *Rahan, fils des âges farouches*. « *Il a ensuite porté à son apogée, d'un point de vue commercial, l'heroic fantasy et découvert un vivier d'auteurs aixois parmi lesquels Arleston et Tarquin, qui ont fait les belles heures de Soleil* », se rappelle Clotilde Vu, qui a rejoint Oxymore. Sébastien Gnaedig, directeur éditorial de Futuropolis, garde le souvenir de son énergie, de son culot et d'une formule du dessinateur Yslaire, un féru d'astrologie chinoise : « *Tu sais, Mourad, il est rat, et le rat, il est le premier à aller vers Bouddah.* » C'est normal, ses parents avaient choisi un prénom prémonitoire : Mourad en arabe signifie « Désiré de Dieu ». ■

Olivier Cariguel

Pour solde de tout conte

Quand Erik Orsenna imagine une fable éditoriale sur un « ogre » ressemblant fort à Vincent Bolloré…

Dans le petit monde de la finance, le bal des prétendants au chevet d'Hachette et de Vivendi nourrit l'actualité. Erik Orsenna, le plus enjoué de nos académiciens, a choisi un genre littéraire à clés pour dresser un portrait parodique de l'industriel Vincent Bolloré. Lequel n'est jamais nommé. Prudence et truchement sont mères de sûreté. *Histoire d'un ogre* dépeint, à la manière d'un conte voltairien extrêmement affûté et drolatique, les conquêtes de l'un de ces géants qui font ventre de tout. Et son ogre de papier souffre d'une maladie : le toujours plus. Erik Orsenna connaît ses gammes en économie. De la petite entreprise familiale bretonne de papier à cigarette aux maisons d'édition plongées dans l'incertitude du lendemain, l'esprit de conquête ne fait pas toujours bon ménage avec l'esprit d'entreprise. ■

O.C.

HISTOIRE D'UN OGRE
ERIK ORSENNA
176 P., GALLIMARD, 18,50 €

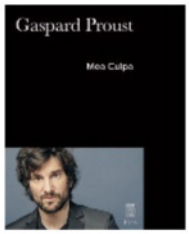
ÉDITIONS OXYMORE - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

À la recherche du cran perdu

Dangereux réactionnaire ou génial fils spirituel de Desproges, le cas Gaspard Proust divise. Un recueil de chroniques et d'extraits de ses spectacles permet de se faire une idée.

Politiquement, les humoristes se classent en deux catégories : sans étiquette (à la Anne Roumanoff), ou de gauche (Charline Vanhœnacker, parmi tant d'autres). Enfin, ça, c'était avant. Une troisième case est apparue : les humoristes de droite, actuellement représentée par un spécimen unique, nommé Gaspard Proust. Il n'est d'ailleurs pas spécialement de droite ; simplement, son fonds de commerce consiste à dézinguer les totems de la gauche et des médias, comme la crise au Proche-Orient, le réchauffement climatique, les ZAD, l'écriture inclusive, le football féminin ou la guerre en Ukraine. Il publie aujourd'hui *Mea culpa,* une anthologie de chroniques pour la presse écrite et la radio, mâtinées d'extraits de spectacles, qui font salle comble. Le genre est difficile : une vanne qui fonctionne très bien dans le feu de l'action peut tomber à plat, une fois sortie du contexte. Dans l'ensemble, au-delà de tout jugement politique, force est néanmoins de constater que les siennes se conservent bien ; certaines sont même carrément encore plus drôles à froid ! Question d'image, de tempo. Et si ses papiers sont un peu écrits à la va-comme-je-te-pousse, ses répliques, elles, sont souvent géniales. Jean-Jacques Bourdin ? « *Une sorte de Patrick Cohen ayant atteint l'âge adulte* ». Raphaël Glucksmann ? « *Le G.I. Joe philosophe* ». Christiane Taubira ? « *Notre Rabelais tropical* ». *Mediapart* ? « *Le* Closer *d'extrême gauche* ». Anne Hidalgo ? « *Notre baronne Haussmann de la fulgurance végétale et du compas en mousse* ». Il tape toujours du même côté, dira-t-on. C'est vrai, mais c'est un côté dont ne s'occupent généralement pas ses confrères : il fallait donc bien que quelqu'un s'y colle, non ? ■

Jean Hurtin



MEA CULPA
GASPARD PROUST
208 P., PLON, 18,90 €

Haro sur Harry

L'autobiographie à succès du Prince Harry ? Un pavé sans intérêt montrant surtout les bienfaits (ou méfaits ?) de l'écriture dite « collaborative ». Un *Suppléant* peut en cacher un autre.

Il en est de la littérature comme de l'alimentation : de certains produits, on ne veut pas connaître les ingrédients, car ils nous horrifieraient. Colorants, résidus chimiques, diptères concassés, tout est passé sous silence par un déni commode, pourvu que les papilles soient au rendez-vous du Toblerone, du Babybel, de la Knacki Herta…

Avec *Le Suppléant*, de ce prince qu'on dit Harry, la recette est identique. Par un formidable travail d'illusion littéraire, les équipées geignardes du rouquin d'Albion et de sa divette californienne deviennent, contre toute attente, mangeables. Le récit, la narration, le rythme, le souffle sont des sciences qui peuvent virer sorcière lorsqu'elles sont maniées avec talent. Ce que le *ghost writer* américain J. R. Moehringer (biographe d'André Agassi et ancien Prix Pulitzer) est parvenu à faire de ce tissu d'ennui et de bêtise est même sidérant. On s'en doute, l'ouvrage ne présente aucun intérêt ; mais le lecteur objectif ne peut qu'être soufflé par la tenue de l'ensemble, qui s'avère un vigoureux exercice de style. Le simple fait que Moehringer puisse étirer sur plusieurs chapitres les engelures péniennes du petit Windsor est miraculeux. Et puis on biche de l'imaginer rédigeant, pas dupe, des pépites tels que « *si mes joues et mes oreilles allaient déjà mieux, ce n'était pas le cas de ma bite* ». Enfin, la puissance ontologique de certaines saillies laisse pantois : « *Meg et moi, on s'était aperçus qu'on avait le même plat préféré : le poulet rôti.* »

Sous cette plume ensorcelée, les deux personnages les plus insignifiants du globe prennent une dimension dont eux-mêmes se pensaient dépourvus. Mieux : nos tourtereaux bling-bling ont plus d'existence dans la fiction que dans leur navrante réalité. *Le Suppléant* ou le triomphe du nègre, comme on disait antan. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

LE SUPPLÉANT (SPARE)
PRINCE HARRY
(AVEC J.R. MOEHRINGER)
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR NATHALIE BRU ET SANTIAGO ARTOZQUI, 544 P., FAYARD, 26,50 €

JEAN-FRANÇOIS ROBERT/@GASPARDPROUST223

Le livre dans la vallée

On connaît Chamonix pour les éditions Paulsen-Guérin. Mais la station de ski compte aussi des librairies. Parmi elles, La Librairie Sauvage*, ouverte depuis… juillet 2022.

Louise et Louis Paturaud, les heureux propriétaires de La Librairie Sauvage.

« *On est hors du monde, tout en ayant des gens du monde entier* », disent-ils en chœur. Bien dans leur antre et dans leur ville, Louise et Louis Paturaud le sont aussi dans leur vie, qu'ils partagent d'ailleurs depuis des années. C'est comme cela qu'est née La Librairie Sauvage, une histoire qui ressemble tant à un roman qu'elle est devenue un endroit qui en propose et en vend.

Les deux amoureux se sont rencontrés durant leurs années universitaires. Lui est devenu professeur, elle s'est tournée vers le domaine syndical. En 2020, juste avant le deuxième confinement en France, ils prennent la direction de l'Amérique du Sud, pour faire du volontariat dans des exploitations agricoles. De retour à la fin du printemps suivant, celui de la réouverture générale dans l'Hexagone, ils mûrissent ce rêve : travailler ensemble à Chamonix, ville où Louise avait déjà des attaches familiales. Dans les semaines suivantes, ils prospectent les rarissimes locaux adaptés et disponibles. C'est-à-dire… deux. Coup de cœur pour le second : « *un ancien bâtiment, assez grand, tout en granit du Mont-Blanc. Avec, dans la salle principale, une fresque des années 1920 représentant les vallées du coin, qui a été préservée depuis par la mairie et par chaque occupant du lieu* ». Il fallait emprunter et garantir pour financer le projet. Ce sera fait grâce au réseau associatif Initiative France, qui accompagne des projets par des prêts sur l'honneur, ainsi que des aides de la Région, de la communauté de communes et du Centre national du livre. En avril 2022, ils signent et entrent chez eux. Ils ont dessiné eux-mêmes le mobilier, avec un architecte.

ERNAUX ET TESSON EN ANGLAIS

Jusqu'alors, Chamonix comptait deux librairies : la librairie Landru (ouverte en 1930) et la Maison de la presse. Ses 12 000 habitants environ (agglomération comprise) en comptent une troisième depuis le 23 juillet, date à laquelle les époux Paturaud (ils se sont mariés ce même été !) ont ouvert La Librairie Sauvage. « *Étant donné la surface qu'on avait, on tenait à être une librairie généraliste, mais aussi à proposer beaucoup de références* », plaident-ils. Venant « *tous les deux des sciences humaines* », les époux revendiquent « *se faire un peu plaisir dans ce rayon, avec des titres de philo ou d'histoire pas forcément attendus ici* ». Les deux propriétaires emploient une libraire pour le rayon jeunesse. Et l'endroit est aussi un lieu d'exposition depuis ce mois de janvier : le sous-sol est réservé à ces événements et aux matériels de beaux-arts.

Nouveaux pourvoyeurs de livres dans la ville, ils sont conscients qu'ici vivent les « *locaux* », mais aussi « *des gens qui y ont des résidences secondaires* », et bien sûr des touristes. Une « *clientèle internationale* » pour laquelle ils ont tenu à disposer d'un rayon avec des ouvrages « *en VO* » anglaise. « *Et pas seulement les dernières parutions*, soulignent-ils, *on a aussi des classiques français en langue anglaise – Baudelaire, Dumas, etc. Nous avons aussi Annie Ernaux ou Sylvain Tesson en anglais.* » Voilà comment, pour eux, habiter la littérature à Chamonix, c'est être hors du monde, avec des gens du monde entier. ■ **Hubert Artus**

* 178, avenue Michel-Croz, 74400 Chamonix-Mont-Blanc. Ouvert du mardi au samedi de 10 h à 12 h 30/14 h à 19 h. Le dimanche de 13 h à 18 h. *lalibrairiesauvage.com*

LA LIBRAIRIE SAUVAGE EN CHIFFRES…

- **23 juillet 2022** Date d'ouverture de la librairie.
- **150 m²** Surface totale (90 m² au rez-de-chaussée, 70 m² au sous-sol, dont 10 m² qui se trouvent sous la réserve du magasin).
- **10 000** Nombre de titres proposés.

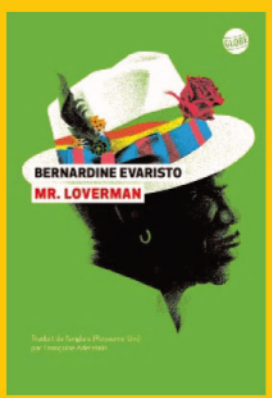
LA LIBRAIRIE SAUVAGE

BERNARDINE EVARISTO

Booker Prize 2019

Une œuvre profonde et engagée qui interroge les genres et les identités

ACTUELLEMENT EN LIBRAIRIE



Jean Dujardin dans le rôle de Sylvain Tesson traversant la France du Mercantour au Cotentin.

« Ça m'a plu de ne pas faire la vedette »

Jean Dujardin interprète Sylvain Tesson, auteur de *Sur les chemins noirs,* dans l'adaptation réussie de ce livre très particulier. Une expérience pour l'acteur lui-même.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans cette histoire singulière, adaptée par Denis Imbert, qui raconte la longue marche solitaire de Sylvain Tesson à travers la France après son accident ?

Jean Dujardin. J'ai lu *Sur les chemins noirs* très rapidement, en une journée. J'aime l'écriture de Tesson, elle me fait du bien, elle m'évade. Mais j'étais très loin d'imaginer que ce livre pouvait être adaptable. En lisant le scénario, j'espérais y trouver… une partie de moi. Pendant le tournage, j'étais un peu dans le bouquin, un peu dans la vie de Tesson, un peu dans la mienne, un peu dans un film. C'était assez méditatif et plutôt plaisant. Adapter un bouquin, c'est toujours casse-gueule. Quand j'ai rencontré le public lors des avant-premières, je lui disais : « *Je ne serai jamais aussi fort que ce que vous avez imaginé en lisant ce livre.* » Chaque lecteur s'approprie Tesson. On a l'impression qu'il n'écrit qu'à nous. On accompagne sa solitude avec la nôtre, et c'est sûrement ce qui a dû me toucher !

C'est un film empathique. Mais on n'est pas obligés de trouver ce personnage sympathique, même s'il n'est pas antipathique. Chacun y prend ce qu'il veut…

J.D. C'est très agréable quand un acteur ne cherche plus à plaire, quand il n'a plus envie de séduire le spectateur. J'aime la formule de Louis Jouvet sur le jeu : « *Ne pas montrer mais laisser voir* ». C'est ce qu'il faut garder à l'esprit quand on commence un tournage. Ça m'a plu de ne pas faire la vedette. Si vous prenez un scénario dans lequel un mec part en sac à dos, il y aura forcément des événements dramatiques, alors que dans la vie, puisque c'est aussi ce que racontent le livre et le film, il ne se passe pas grand-chose… Heureusement qu'il y a des scénaristes !

Est-ce que jouer un personnage réel change votre travail de comédien ?

J.D. Je suppose qu'il y a quelque chose de très inconscient… Pour *Novembre,* quand je rencontre les gens du Raid, je les observe : le port de tête, les silences, l'autorité maîtrisée, les colères froides. Ce sont des choses que je fais miennes. Pour *Sur les chemins noirs,* j'ai évacué tout de suite la ressemblance avec Sylvain Tesson. Il faut transfigurer : ce n'est pas un bouquin, c'est un film. Ce n'est pas tant la blessure physique qui est intéressante dans cette histoire, mais la blessure morale. La peine, elle est là : une chute idiote, le décès d'une mère… Dans le film, la douleur morale rejoint la douleur physique.

Comment s'est déroulé le tournage ?

J.D. Nous sommes vraiment partis du Mercantour, pour aller jusqu'à La Hague avec une petite équipe de dix personnes. Tesson raconte la terre, le substrat, la matière. Je voulais des plans qui fassent passer ces impressions : m'allonger le visage au sol par exemple. Je me souvenais d'avoir lu dans le livre : « *Je me réveillais*

THOMAS GOISQUE/2021-RADAR FILMS-LA PRODUCTION DUJARDIN-TF1 STUDIO-APOLLO FILMS DISTRIBUTION-FRANCE 3 CINÉMA-AUVERGNE RHÔNE

avec cette lumière de l'Est », « ce soleil qui me tiraille le visage »… Il fallait ressentir ces moments et donc être très mobiles. Parfois, je disais à la cadreuse que je voulais prendre tel chemin ou telle direction. L'équipe suivait, s'adaptait, et chacun apportait sa petite pierre à l'édifice du film. On jouait aussi avec le temps : s'il pleuvait, on se protégeait et on tournait en sachant qu'à l'image ça allait être formidable. Et quand l'eau dégoulinait dans les rues du village après un orage, c'était parfait.

Que ressentez-vous quand vous tournez le dernier plan du film, le dernier jour du tournage ?

J.D. Une peine heureuse. Mon personnage arrive au bout de son chemin, j'arrive au bout du tournage. Pendant ces quelques semaines, j'ai traversé des sentiments, j'ai rencontré des gens… À ce moment particulier, je suis content de faire ce métier. Je sens que ce personnage, mais aussi Sylvain Tesson, se veut du bien. C'est un mélange entre lui et moi, c'est très intime. Je pleure, mais ce sont des larmes chaudes. Je ne sais même plus si c'était écrit à la fin du scénario, mais j'avais envie de pleurer. J'avais envie de ces larmes heureuses au moment de regarder la mer. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Sur les chemins noirs,** de Denis Imbert, avec Jean Dujardin, Izïa Higelin, Anny Duperey… En salles le 22 mars.

PATRICK SWIRC/UNIFRANCE – GUY FERRANDIS/LE BUREAU FILMS

3 QUESTIONS À…

JEAN-PAUL SALOMÉ

Avec *La Syndicaliste,* le cinéaste raconte l'histoire vraie d'une femme, membre de la CFDT chez Areva, agressée en 2012 par des inconnus, mais que personne ne croit.

Comment avez-vous découvert cette histoire ?

Jean-Paul Salomé. Un tweet annonçait la sortie du livre de la journaliste de *L'Obs,* Caroline Michel-Aguirre. Je l'ai lu : il y avait un rôle de femme passionnant. Je cherchais depuis longtemps un sujet tiré d'un fait divers pour réaliser un thriller sur notre époque. L'histoire de Maureen Kearney, la syndicaliste, est incroyable, et le livre était déjà construit comme un polar même si c'est une enquête journalistique. Il y avait des événements qu'un scénariste n'oserait jamais inventer. Par exemple, la première scène du tribunal, lorsque Maureen raconte son agression : il n'y a que des magistrates, dont on peut penser qu'elles auraient de l'empathie pour Maureen. Ça n'a pas été le cas. Un scénariste aurait tout de suite imaginé des magistrats masculins. J'avais aussi envie de retravailler avec Isabelle Huppert après *La Daronne.* Elle a lu le livre, et c'était parti !

Comment êtes-vous passé d'une enquête journalistique à un récit romanesque ?

J.-P. S. Le livre était très bien documenté, mais il y avait peu de choses sur les personnages. On pouvait donc tout construire. Dès le départ, ma coscénariste Fadette Drouard et moi-même avons imaginé qu'on ne montrerait pas immédiatement l'agression, pour créer de l'attention et de la tension. Il fallait que le public comprenne ce qu'a vécu Maureen. Et pourquoi tous ces hommes ne l'ont toujours pas regardée comme une victime. J'en ai parlé à Maureen pour qu'elle ne soit pas surprise en voyant le film. J'ai beaucoup parlé avec elle, son mari et sa fille Fiona. J'ai demandé à Maureen de me rapporter les sentiments qui l'agitaient, de me brosser le portrait des différents intervenants, etc., et ainsi comblé les trous de l'enquête. Maureen s'est fait agresser parce que c'est une femme et qu'elle n'est pas du milieu social qu'elle affrontait. On le lui a fait payer très cher.

L'aspect politique est important dans cette histoire puisque c'est devenu une affaire d'État. Pourquoi l'avoir laissé en arrière-plan ?

J.-P. S. La dimension politique est très détaillée dans le livre et on a gardé l'essentiel. Moi, j'ai voulu réaliser un thriller psychologique. L'affaire n'est pas bouclée : on ne sait toujours pas qui sont les coupables. J'ai montré le film aux avocats d'Areva un peu avant la sortie, car je ne voulais pas agiter le cocotier trop tôt. Le livre n'a pas été interdit, mais on sait que le cinéma a un écho plus important. J'imagine que, lors des avant-premières, il y avait des proches du dossier dans la salle, incognito… ■

Propos recueillis par E.L.

→ **La Syndicaliste,** de Jean-Paul Salomé, avec Isabelle Huppert, Yvan Attal, Marina Foïs… En salles le 1er mars.

Grégory Gadebois et Isabelle Huppert.

DVD

LA MALÉDICTION DE RAVEN'S HOLLOW
DE CHRISTOPHER HATTON (CONDOR)
→ **Mais comment expliquer les phénomènes macabres qui se déroulent, en plein milieu du XIXe siècle, dans le petit (et sinistre) village de Raven's Hollow ? C'est ce que vont devoir éclaircir une poignée de soldats, parmi lesquels le jeune… Edgar Allan Poe. Une honnête série B d'horreur gothique, doublée d'une fantaisie littéraire…** B.L.

LE DÉTROIT DE LA FAIM
DE TOMU UCHIDA (CARLOTTA)
→ **Ce magistral polar social japonais, sorti en 1965, nous plonge dans les zones d'ombre de l'immédiate après-guerre. Une pépite du genre, qui n'est autre que l'adaptation d'un roman noir de Tsutomu Minakami (auquel on doit *Le Temple des oies sauvages*).** B.L.

LIVRE

LE STUDIO HAMMER. LABORATOIRE DE L'HORREUR ?
M. BOISSONNEAU, G. MENEGALDO ET A.-M PAQUET-DEYRIS (LE VISAGE VERT)
→ **Le menu du *Studio Hammer. Laboratoire de l'horreur moderne ?* est complet et roboratif, affichant 22 contributions, orchestrées par un trio d'universitaires et consacrées à cette maison de production de cinéma qui, entre 1955 et 1979, réhabilita ces figures littéraires toujours mythiques : Dracula, le docteur Jekyll, Frankenstein… Soit un corpus esthétique et dramatique très cohérent. L'importance de ce studio est trop souvent négligée : située entre la fin du système hollywoodien et l'émergence du cinéma moderne, « La Hammer » met en scène un cinéma primitif nourri de romanesque : victoire des pulsions intimes, reconnaissance des monstres, attirance pour l'étrangeté et les sombres héros. Ce livre lui rend heureusement hommage.** E.L.

Il était une foi

Tiré du roman à succès de Miriam Toews, *Women Talking* est un huis clos passionnant qui met des femmes face à leur destin et à leur croyance.

Il suffit de quelques plans pour que *Women Talking* de Sarah Polley, adapté du roman de la Canadienne Miriam Toews *(Ce qu'elles disent)*, prenne toute sa force et s'impose de lui-même sans avoir déjà vraiment raconté grand-chose. Puis tout se met en place avec la même rigueur, la même force : une dizaine de femmes d'une communauté religieuse, violées et battues par les hommes depuis toujours, se réunissent pour décider si elles doivent partir ou rester ; des filles, épouses ou mères, choisies par les autres femmes. C'est un huis clos intense, passionnant, adapté d'une histoire vraie ayant eu lieu dans une congrégation mennonite en Bolivie, entre 2005 et 2009. Les jeunes veulent partir, les anciennes ont peur d'un autre monde, les autres hésitent, se disputent ; elles remettent toutes leur foi en question, s'interrogent sur leur capacité à s'affranchir d'un ignoble patriarcat. La comédienne et réalisatrice Sarah Polley crée une incroyable tension dramatique dans les échanges de ces femmes qui peu à peu s'ouvrent, se dévoilent et finissent par prendre leur décision. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 8 mars)

Souvenirs brisés

Le premier sentiment serait celui du déjà-vu : dans *N'oublie pas les fleurs*, Yuriko perd peu à peu la mémoire, alors que son fils, Izumi, tente de rassembler ses souvenirs liés à un drame vécu dans l'enfance. Peu de surprises à attendre : histoire intimiste, allers et retours entre passé et présent… Et pourtant, une émotion affleure, venue d'un récit dont le réalisateur sait parfaitement distribuer les enjeux grâce à un tempo ne cherchant jamais à aller plus vite qu'il ne le doit. Sans doute parce que Genki Kawamura adapte et met en scène son propre roman, dont il connaît tous les secrets plan-qués au fil des pages. L'intrigue distille un suspense doux, dont la résolution vient clore un film certes pas forcément surprenant mais vraiment très attachant. ■ **E.L.**

(En salles le 1er mars)

De père en fils

Le théâtre n'en finira jamais d'inspirer le septième art – preuve en est la sortie, ce mois-ci, de *The Whale* avec Brendan Fraser (d'après une pièce de Samuel D. Hunter) et de l'adaptation d'*Une histoire d'amour* par Alexis Michalik. Après le succès (et les oscars) de *The Father*, Florian Zeller continue, lui, son parcours cinématographique en portant lui-même à l'écran *Le Fils*. Adolescent tourmenté, Nicholas souhaite désormais vivre chez son père, Peter. Ce dernier, qui s'est bâti une nouvelle famille, accepte, songeant à l'amélioration de l'état de son aîné. Mais rien n'ira comme prévu. Plus classique et moins théorique, *The Son* n'en est pas moins poignant, grâce à son écriture tenue et à quelques scènes (notamment une confrontation avec Anthony Hopkins et un final déchirant). Sans oublier un Hugh Jackman au sommet de son art. ■

Baptiste Liger

(En salles le 1er mars)

MICHAEL GIBSON/ORION RELEASING LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

Scènes de la vie conjugale

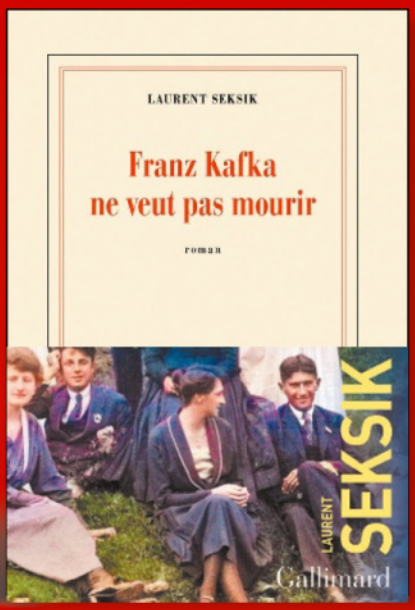
Tirée d'un roman de Taffy Brodesser-Akner, *Anatomie d'un divorce* est une série douce-amère sur l'érosion des sentiments.

Sorti en 2020, *Fleishman a des ennuis*, formidable premier roman de Taffy Brodesser-Akner, racontait les turpitudes d'un quadragénaire new-yorkais abandonné par sa femme. Moins manichéen que sa présentation ne le laisse penser, le roman était surtout l'occasion pour son autrice de décortiquer, non sans ironie, le couple moderne. Et alors qu'on aurait très bien pu imaginer Woody Allen s'emparer de ce sujet en or pour son prochain long-métrage, ce fut finalement la chaîne de télé américaine FX qui décida de s'attaquer à l'adaptation de ce roman ô combien d'actualité. Retitrée *Anatomie d'un divorce* pour sa diffusion française sur Disney +, la série s'extirpe très rapidement de ses oripeaux de comédie douce-amère pour bobos new-yorkais et déroule une singularité qui se retrouve jusque dans sa mise en scène. Loin d'être statique, cette dernière laisse la part aux envolées stylistiques, ainsi cette caméra virevoltante qui nous entraîne dans les méandres d'une ville tentaculaire et filmée à l'envers comme pour faire écho au vertige qui saisit soudain son personnage principal. Autre originalité du projet : chaque épisode – ou presque – est réalisé par un duo de cinéastes homme/femme ayant déjà fait ses preuves dans le passé. C'est ainsi qu'on retrouve à la réalisation le binôme Jonathan Dayton/Valerie Faris, à qui l'on devait déjà les formidables *Little Miss Sunshine* et *Elle s'appelle Ruby* ou encore Shari Springer Berman et Robert Pulcini, auteurs de l'excellent *American Splendor*, depuis passés du grand au petit écran en signant les épisodes de séries aussi emblématiques que *Succession* ou *Shameless*. Impossible, d'ailleurs, de passer à côté de la performance d'un casting quatre étoiles mené par l'extatique Jesse Eisenberg, tour à tour attachant et pathétique en époux à côté de la plaque, et une Claire Danes tout en nuances. Autant d'ingrédients qui font d'*Anatomie d'un divorce* une excellente série à déguster sans modération. ■ **Ilan Ferry**

(Sur Disney + depuis le 22 février)

FX NETWORKS

Gallimard
présente



LAURENT
SEKSIK
Franz Kafka ne veut pas mourir
ROMAN

« Un coup de cœur. Laurent Seksik nous plonge dans la vie et l'œuvre de Kafka à travers les destins de ses proches au moment de sa mort. »
Laurent Delahousse, *France 2*

« Spécialiste de l'exofiction, Laurent Seksik s'inspire de dialogues tirés de la correspondance de Kafka et ses Journaux. D'où l'impression de vérité qui se dégage de ce texte fort, l'un des plus beaux de l'auteur. »
Claire Julliard, *L'Obs*

« L'auteur sait tisser des fils, faire revivre des personnages et raconter la grande Histoire au milieu de récits plus intimes. Un véritable page turner. »
Benjamin Locoge, *Paris Match*

« Une écriture magnifique. »
Martine Dunois, Librairie du Roule dans *Le JDD*

nrf

gallimard.fr | facebook.com/gallimard

De bruit et de fureur

Keanu Reeves comme vous ne l'avez jamais vu : c'est la promesse de *BRZRKR*, première incursion du comédien dans le monde du comics.

Dans cette épopée de science-fiction écrite à quatre mains par Keanu Reeves et Matt Kindt, et illustré par Ron Garney et Bill Crabtree, le héros de la saga *Matrix* prête ses traits à B, être immortel et surpuissant qui traverse les âges depuis quatre vingt mille ans. Recruté comme mercenaire par le gouvernement américain, qui veut percer le secret de sa longévité, l'inoxydable guerrier retrace le fil de son histoire alors que sa mémoire s'est délitée au fil des millénaires. Démarrant comme un ersatz d'*Highlander* dopé aux stéroïdes, *BRZRKR* interpelle par son ultraviolence et ses exactions gore où têtes et tripes explosent joyeusement sous les coups d'un personnage-titre laissant littéralement

exploser sa fureur dès que l'occasion se présente. Tranchant radicalement avec l'image douce et apaisée que le grand public a de Keanu Reeves, le personnage de B ferait passer John Wick pour un maître zen.

Hommage assumé à Frank Miller et plus particulièrement à *Hard Boiled* pour sa violence décomplexée et à *Dark Knight* pour sa vision désenchantée du héros providentiel, cette virée futuriste assume farouchement sa liberté de ton. Et si l'extrême brutalité qui s'en dégage peut sans doute choquer, c'est pour mieux exposer un discours frontalement antimilitariste par l'intermédiaire de son protagoniste vivant sa condition comme un sacerdoce, tandis que les hommes ne cessent de l'utiliser comme une arme vivante. Énorme succès aux États-Unis, le phénomène *BRZRKR* arrive en France, fort de la popularité de son créateur. Keanu Reeves a déjà annoncé deux projets d'adaptations : un film pour Netflix et une série d'animation. Reste à savoir si les deux formats seront totalement compatibles avec la violence éminemment graphique du comics matriciel. ■

Ilan Ferry

BRZRKR (ID.)
KEANU REEVES, MATT KINDT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTAT-UNIS) PAR LUCILLE CALAME, 144 P., DELCOURT 16,95 €. EN LIBRAIRIES LE 15 MARS 2023.

• LES CLASSIQUES DE BOLL *La Guerre des Mondes*

GARNEY, RON/DELCOURT 2023 - BOLL

Pour que tu m'aimes encore

L'animatrice Daniela Lumbroso et le psychologue Joseph Agostini mettent en lumière l'importance des chansons d'amour dans les petits et grands moments de l'existence.

Avant les meetings, Chirac se galvanisait avec Michael Jackson, tandis que Mitterrand se laissait émouvoir par Maurane… Pour Macron, *Brigitte* de Brigitte Fontaine est un incontournable (évidemment). Et depuis 1998, la France tressaille d'un même élan en entendant *We Are the Champions* de Queen. Elles colorent nos souvenirs personnels ou portent une mémoire collective, les chansons font partie de nos vies et nous accompagnent dans les épreuves. Le lecteur ne perdra pas une somme d'informations précieuses s'il passe rapidement sur le début des *Chansons d'amour guérissent le cœur du monde,* dont les sections successives énumèrent sans trop approfondir les bienfaits de la musique sur notre cerveau, *« étude(s) très sérieuse(s) »* et citations à l'appui. Pour aller plus loin, nous vous conseillons plutôt *Le Plaisir de la musique* (Odile Jacob), brillant essai du professeur en neurologie Bernard Lechevalier.

Daniela Lumbroso captive davantage en abordant la place de titres choisis dans la vie de leurs auteurs et interprètes : Julien Clerc, Zaz, Eddy Mitchell… En miroir, Joseph Agostini évoque le rôle fondateur et très émouvant de quelques chansons chez ses patients. Effet cathartique pour surmonter le deuil, chemin privilégié pour accéder à l'inconscient qui hurle un secret de famille trop lourd à porter… Les dernières pages de ce petit guide en forme de déclaration d'amour proposent une série de playlists circonstancielles (premier rendez-vous, coup de foudre ou rupture). On le referme avec le désir soudain de retrouver la fréquence de radio Nostalgie… ■

Aude Giger

LES CHANSONS D'AMOUR GUÉRISSENT LE CŒUR DU MONDE
DANIELA LUMBROSO, JOSEPH AGOSTINI
224 P., ROBERT LAFFONT, 19 €

ASTRID DI CROLLALANZA/ROBERT LAFFONT

LE PODCAST

Oublieuse Postérité

Pierre Gascar, Robert Poulet, André de Richaud : chaque premier et troisième mercredi du mois, le podcast et le vlog Oublieuse Postérité met la lumière sur des auteurs injustement oubliés de notre panthéon littéraire pour les raconter en une trentaine de minutes.

LE COMPTE INSTAGRAM

@lecafédejeanne

L'instagrameuse Jeanne, 21 ans, partage avec ses 20 000 abonnés des sélections de livres ainsi que des revues littéraires et philosophiques. Au menu, surtout de grands classiques comme *Lettres d'une inconnue* de Stefan Zweig ou *Le Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus.

L'APPLICATION

ShareBooks

Sharebooks permet de connecter entre elles toutes les personnes qui souhaitent vendre ou acheter des livres dans un rayon de 25 kilomètres. Ceci afin de donner accès aux étudiants, aux particuliers ou encore aux associations à une offre d'ouvrages de seconde main, à prix réduits. **L.D.**

La littérature à l'épreuve du futur

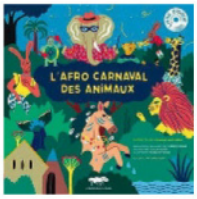
Une exposition et deux ouvrages révèlent le rôle des romanciers dans la construction des sociétés de demain.

Si, dans cette rubrique, la tradition est d'évoquer les innovations technologiques et d'explorer les tendances nouvelles qui peuvent impacter profondément le futur de la littérature et modifier durablement les habitudes des amoureux de la lecture, on n'a pas encore pris le temps, semble-t-il, d'aborder la question à l'envers et de réfléchir à ce que la littérature pouvait faire pour aider à dessiner le futur. À ceux qui prenaient encore les écrivains de science-fiction pour des illuminés se laissant guider par leur imagination, deux livres et une exposition qui font l'actualité cet hiver sont là pour prouver le contraire.

Il y a quelques semaines, Les Équateurs ont ainsi fait paraître le second opus de *Ces guerres qui nous attendent, 2030-2060,* un récit fictionnel imaginé par la Red Team, un collectif d'auteurs et de scénaristes de science-fiction, parmi lesquels Romain Lucazeau, Xavier Dorison ou encore DOA. Ils ont été rassemblés par le ministère des Armées dans le but d'imaginer les problématiques technologiques, économiques, sociétales et environnementales qui pourraient menacer la France dans le futur. Dans le même temps, au Centre Pompidou de Metz, une exposition exceptionnelle intitulée « Les Portes du possible. Art et science-fiction », raconte, à travers des installations, des films et des textes puissants, le pouvoir des artistes et notamment des écrivains dans la fabrication d'un imaginaire capable de bâtir un autre avenir. Le catalogue de l'exposition, en plus de la présentation des œuvres présentées, intègre une dizaine de textes inédits d'auteurs de science-fiction de renom, comme Alain Damasio ou Catherine Dufour, et invite à repenser la place des écrivains dans la fabrication des sociétés de demain. Qui a dit qu'on ne pouvait pas changer le monde un stylo à la main ? ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO

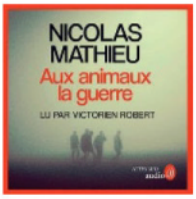


L'AFRO CARNAVAL DES ANIMAUX
DE BLICK BASSY
(LE LABEL DANS LA FORÊT)

■ Adaptation en version africaine du *Carnaval des animaux* de Camille Saint-Saëns, ce conte musical arrangé par le trompettiste Florent Briqué immerge immédiatement dans la forêt-savane de Mintaba. Face à la dynastie arrogante des lions, les animaux y réclament à cor et à cri des élections démocratiques, aux sons de toutes les musiques du continent, de la rhumba à l'afrobeat.

VIVRE VITE
DE BRIGITTE GIRAUD
LU PAR MICKY SEBASTIAN
(ÉCOUTEZ LIRE GALLIMARD)

■ De ce récit construit à rebours, la version audio méticuleusement interprétée par l'actrice Micky Sebastian exalte la mécanique implacable et la dimension d'enquête. Lauréat du dernier prix Goncourt, l'ouvrage aux accents de thriller joue sur un jeu de répétitions lancinantes et d'hypothèses multiples, qu'une lecture à voix haute souligne avec une redoutable efficacité.



AUX ANIMAUX LA GUERRE
DE NICOLAS MATHIEU
LU PAR VICTORIEN ROBERT
(ACTES SUD AUDIO)

■ Référence à la fable de La Fontaine *Les Animaux malades de la peste,* le titre du livre de Nicolas Mathieu pose d'emblée un cadre – une usine qui ferme dans les Vosges – et incarne le lent déclin ouvrier et industriel de cette région. À travers la lecture de Victorien Robert et ses personnages marquants, l'ouvrage choral dépasse la fresque sociale pour le roman noir. **Christophe Rioux**

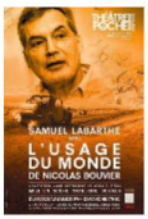
DR

Voyages immobiles

Deux immenses comédiens nous invitent à parcourir le monde et à traverser les époques, sans quitter notre fauteuil.

PAULINE MAILLET/THÉÂTRE DES BOUFFES PARISIENS

Aux Bouffes-Parisiens, avec *Sens dessus dessous*, c'est à un merveilleux périple en littérature que nous convie André Dussollier. Il l'a conçu lui-même à partir de textes qu'il porte en lui depuis toujours, et qui nourrissent son imaginaire si fécond. D'une grande diversité de tons, de registres, et de styles (vers, poésie, sketches ou monologues), ces textes sont signés Hugo, Guitry, Dubillard, Baudelaire, Devos, Fournel, Pinter… Avec, pour tout accessoire, une chaise et un petit secrétaire, le comédien les enchaîne, devant une toile sur laquelle s'inscrivent de beaux effets visuels, sans pause ou presque, dans un désordre apparent, en fait, soigneusement « organisé ». Son alacrité est étonnante ; sa virtuosité, éblouissante, et son phrasé, parfait : André Dussollier est un conteur hors pair. À 77 ans, quelque vingt ans après *Monstres sacrés, sacrés monstres*, il n'a rien perdu, ni de son élégance, ni de sa distinction, ni de sa malice, ni de la précision de sa gestuelle, ni du magnétisme cuivré de sa voix. Il s'amuse. Il nous ensorcelle. On est subjugué.



Au Poche-Montparnasse, le grand Samuel Labarthe nous embarque dans un tout autre genre de voyage. Assis sur un tabouret derrière lequel vont défiler des vidéos, des dessins à la plume et des photos, il incarne Nicolas Bouvier, le célèbre écrivain-voyageur suisse qui entreprit, en 1953, de gagner l'Afghanistan en traversant les Balkans avec son ami, le peintre Thierry Vernet, et qui consigna les péripéties de leur épopée dans un journal de bord intitulé *L'Usage du monde*. Ce sont des extraits de ce journal que nous fait découvrir Samuel Labarthe. Par sa façon si élégante, si simple et si subtile de restituer les mots et les phrases de Bouvier, cet ancien pensionnaire de la Comédie-Française nous emporte. On l'écoute, et soudain naissent des paysages, des couleurs et des émotions… ■ **Dominique Poncet**

→ **Sens dessus dessous** de et par André Dussollier. Théâtre des Bouffes-Parisiens, Paris 2e, jusqu'au 26 mars.
→ **L'Usage du monde** de Nicolas Bouvier, mise en scène de Catherine Schaub. Théâtre de Poche-Montparnasse, Paris 6e, jusqu'au 9 avril.

FLORENCE DUPRÉ LA TOUR

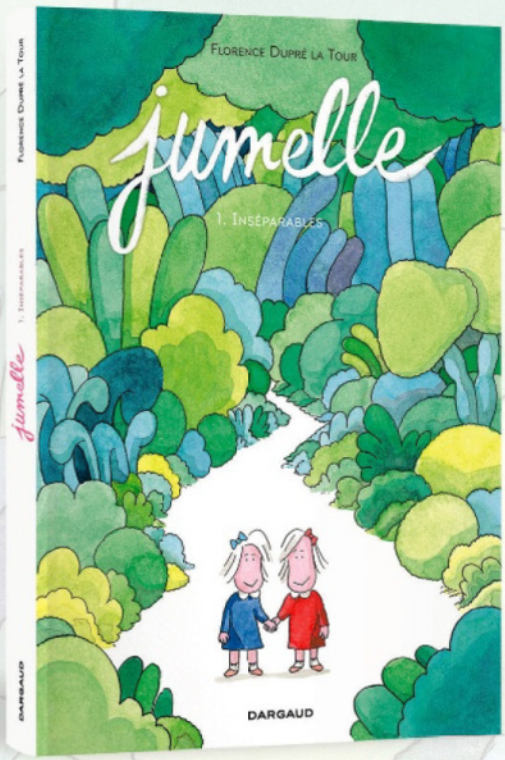
jumelle

Après *Cruelle* et *Pucelle*,
Florence Dupré la Tour achève d'explorer
son enfance avec un troisième opus, *Jumelle*.
Un récit sur son histoire d'amour sororale
toujours racontée avec justesse,
humour, férocité et finesse.

Le style, unique, revêt une profondeur inédite, tout en rondeurs faussement innocentes. Un régal. | Causette

Toute la complexité de la quête d'identité se trouve dans ce témoignage intime truffé de souvenirs. | Le Monde des livres

Florence Dupré la Tour dresse un portrait de sa jeunesse tout en intimité, avec humour. | France Inter



DARGAUD

Tome 1 au rayon bande dessinée
Tome 2/2 en septembre 2023

© Dupré la Tour / Dargaud 2023

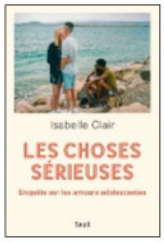
Le couple, un idéal pour les adolescents?

Isabelle Clair analyse les premières amours et ce désir des jeunes d'apparaître, en se mettant en couple, en accord avec les attentes de la société.

À 14 ans, on devient célibataire avec un seul objectif: se mettre en couple. « *Sortir avec quelqu'un.e* [en écriture inclusive dans le texte] *et le rendre visible permet aux filles de passer pour des filles "bien", aux garçons pour de "vrais" garçons (hétérosexuels). Le couple apparaît dès lors comme une parade, au double sens d'une mise en scène de soi valorisante et d'une arme pour contrer le discrédit des stigmates de la pute et du pédé* », raconte Isabelle Clair. Sociologue, elle publie *Les Choses sérieuses. Enquête sur les amours adolescentes*. En 400 pages, cette spécialiste des questions de genre nous livre les tenants et les aboutissants d'une passionnante enquête menée auprès de plusieurs dizaines de filles et de garçons ayant entre 15 et 20 ans sur trois terrains différents. Débutée en 2000 dans des cités d'habitat social, cette enquête s'est poursuivie en milieu rural pour s'achever, récemment, dans la bourgeoisie parisienne.

Revenant comme un refrain dans ses entretiens, les filles seraient d'abord sentimentales, quand les garçons seraient d'abord sexuels. Cette représentation commune (bien au-delà de la jeunesse) reflète une prescription sociale: les filles doivent être sentimentales, les garçons sexuels. « *Les garçons doivent devenir des hommes pas des "pédé", les filles devenir des femmes sans être des "putes"* », écrit Isabelle Clair. « *Penser le couple comme une performance de genre permet ainsi de comprendre en partie pourquoi le couple demeure partout si convoité, malgré les contraintes qu'il impose, dans une société qui promeut certes l'autonomie et le bonheur individuel, mais où le célibat est loin de constituer une condition privilégiée et désirable* », conclut la sociologue. Son enquête nous rappelle la force du collectif et de ses représentations dans l'établissement des normes et nos façons de nous comporter. Force que la psychologie et l'engouement pour le développement personnel nous font malheureusement trop souvent oublier. ■

S.P.



LES CHOSES SÉRIEUSES. ENQUÊTE SUR LES AMOURS ADOLESCENTES
ISABELLE CLAIR
400 P., SEUIL, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 MARS.

Comment « mieux habiter » la Terre?

Dans un essai dense, Achille Mbembe en appelle à reconfigurer les relations entre humains et non-humains pour conjurer la catastrophe planétaire en cours.

La Communauté terrestre, d'Achille Mbembe, a des allures de manifeste. Le philosophe camerounais y dénonce le fantasme occidental de notre toute-puissance face à la nature et le règne d'une raison calculante qui atteint son acmé avec la mise en algorithmes de tout. Et il lui oppose une autre vision des relations entre la Terre et ses divers acteurs, humains et non-humains, faune, flore, sols, mers, etc., mais aussi rites, outils, ancêtres, etc., préfigurée par les métaphysiques précoloniales africaines, notamment animistes.

Selon celles-ci, la Terre n'est pas un objet à la disposition de l'homme-sujet. C'est le lieu du vivant sous toutes ses formes, un « *grand réservoir de vie* », et elle évolue, sans plan déterminé, selon les relations éphémères qui se tissent entre ses éléments, lesquels se répondent les uns aux autres et ne sont, par rapport à elle, que des « *passants* ». Elle ne saurait donc être matière à une appropriation privée ou à un calcul. Et on peut la mettre en valeur, non l'exploiter, au risque de l'épuiser et de provoquer sa mort, qui serait aussi la nôtre.

Cette leçon ancestrale conduit Mbembe à répudier l'universalisme européen, qui plaque sur le vivant une grille abstraite préconçue, et le capitalisme libéral, avec ses segmentations et ses frontières. Et il prône, en retour, l'« *en-commun* » d'un monde vu comme un Grand Tout habité par des multiplicités sans hiérarchie entre elles et concordant à parts égales à son maintien. C'est la « *communauté terrestre* », notre « *dernière utopie* ». Un ouvrage ambitieux, parfois un peu trop lyrique et foisonnant, mais l'un des essais récents les plus novateurs sur le sujet. ■

Patrice Bollon

LA COMMUNAUTÉ TERRESTRE
ACHILLE MBEMBE
208 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €

FATHER150/PIXABAY

BIBLIOTHÉRAPIE

SOPHIE PÉTERS

Vaincre le fléau des agressions sexuelles

En 384 pages, Danièle Tritsch et Jean Mariani, deux neurobiologistes, anciens professeurs d'université, dressent un tableau très complet des violences sexuelles et de leurs impacts sur le fonctionnement du cerveau. Dans *Sexe et violences. Comment le cerveau peut tout changer*, l'enjeu est clairement posé par les deux auteurs : il faut mettre fin au déni et à la méconnaissance de la gravité des conséquences engendrées par ces violences insupportables, qui sont massives et systémiques. Il n'est pas seulement question ici d'un livre de neurobiologistes, mais également d'un essai historique, sociologique et médical, montrant l'incidence colossale d'une culture de la soumission des femmes par les hommes, et exposant les racines de la violence et des agressions. De l'histoire à la sociologie, en passant par la philosophie, l'anthropologie, la psychanalyse et bien sûr les neurosciences, ils convoquent plusieurs spécialités pour tenter de décrypter les comportements humains opérant dans les violences sexuelles. Si celles-ci existent dans toutes les espèces animales, la nôtre est celle qui se montre *« la plus violente envers les individus de sexe féminin, la seule à pratiquer des viols de masse, la seule à torturer ses semblables, la seule à réaliser des mutilations génitales, la seule à violer ses propres enfants »*, rappellent les auteurs. La force de leur propos permet une réflexion sans passion, et ouvre le débat avec des éléments irréfutables en nous révélant l'ampleur du désastre *« millénaire et planétaire »*, et à quel point les conséquences immédiates et à plus long terme sur la santé physique et mentale des victimes sont protéiformes. Les perturbations peuvent parfois persister des années, voire toute une vie : déficits cognitifs, symptômes psychotiques, dépression, phobies, anesthésie émotionnelle, troubles de l'humeur, du sommeil, mauvaise gestion des émotions, faible estime de soi, désordres de la personnalité, troubles obsessionnels compulsifs (TOC), perturbations des liens d'attachement au sein d'un couple ou avec ses propres enfants, conduites addictives, comportements autodestructeurs, voire suicidaires, entrée précoce dans la vie sexuelle, troubles de la sexualité et prostitution, etc.

> L'AMPLEUR D'UN DÉSASTRE MILLÉNAIRE ET PLANÉTAIRE

Tout est-il cependant figé dans notre cerveau d'adulte ? Pas du tout, répondent les deux auteurs ! *« À tous les âges, l'environnement dans lequel nous vivons et nos expériences de vie continuent de modifier le fonctionnement cérébral, permettant à l'individu de s'adapter sans cesse aux contraintes extérieures et au contexte social dans lequel il vit. »* Cette plasticité est source d'espoirs pour apaiser les traumatismes des victimes par la voie de la psychothérapie, pour aussi éviter la récidive des agresseurs.

Reste qu'il y a encore beaucoup à faire en matière d'éducation pour prévenir ces violences, à commencer par celle des plus jeunes, déjà gangrenés par la pornographie. *« Pas plus que la démocratie n'est une conquête définitive, les acquis féminins restent l'objet de luttes incessantes »*, rappellent les deux auteurs qui s'interrogent dans leur épilogue : MeToo, parenthèse dans l'histoire de l'humanité ou bien lame de fond aux effets durables, porteuse d'une sexualité plus heureuse pour les deux sexes ? Fort de son cerveau, l'individu possède la capacité de faire reculer cette culture du viol et de l'inceste. À condition de ne rien laisser passer et de la dénoncer sans relâche. La tâche est immense, mais jamais impossible, concluent les deux scientifiques. À chacun d'entre nous de s'en emparer. ■

★★★☆☆

SEXE ET VIOLENCES. COMMENT LE CERVEAU PEUT TOUT CHANGER

JEAN MARIANI, DANIÈLE TRITSCH

384 P., SEUIL, 21 €.

EN LIBRAIRIES LE 10 MARS.

AUDREY SOVIGNET

Virée girondine

Du 31 mars au 2 avril, rendez-vous à Bordeaux pour trois jours de manifestations littéraires à l'occasion de l'Escale du livre.

Pour sa 21e édition, le festival l'Escale du livre investit le quartier Sainte-Croix de Bordeaux, du 31 mars au 2 avril. Au programme, des rencontres, des débats, des animations, et même des quiz ! Un agenda adapté à tous les lecteurs, qui découvriront un village littéraire accueillant 13 librairies indépendantes et près de 60 éditeurs indépendants de Nouvelle-Aquitaine. La diversité éditoriale est au cœur de l'événement,

qui ouvre de nouveaux espaces exclusivement consacrés au manga. La littérature jeunesse et la bande dessinée sont également mises à l'honneur : le festival prévoit de nombreux ateliers avec des illustrateurs et auteurs de jeunesse, pour une programmation vivante, interactive et adaptée à tous les âges.

C'est aussi une belle occasion pour les visiteurs de rencontrer les écrivains invités pour présenter leurs derniers ouvrages en date – citons Brigitte Giraud (Prix Goncourt, rappelons-le, pour *Vivre vite*), Kaouther Adimi ou Guillaume Meurice – et de célébrer cinq anniversaires marquants : ceux des maisons d'édition P.O.L., Sarbacane, La Cerise, L'Arbre vengeur et N'a qu'1 œil ! Près de 18 000 visiteurs sont attendus… À vous d'en faire partie ! ■ **Margaux Morasso**

escaledulivre.com

Brigitte Giraud.

Kaouther Adimi.

Montaigu : dites 33 !

La nouvelle édition du Printemps du livre aura lieu les 24, 25 et 26 mars.

Durant ces trois jours, la 33e édition du Printemps du livre de Montaigu fera une nouvelle fois la part belle à la littérature sous toutes ses formes, avec une programmation riche et variée allant du roman à la BD, en passant par le polar ou les essais. Sous la houlette du président d'honneur de cette édition, Étienne de Montety, journaliste et écrivain, lauréat du grand prix du roman de l'Académie française en 2020 pour *La Grande Épreuve*, près de 200 auteurs parmi lesquels les romancières Virginie Grimaldi et Aurélie Valognes, le rappeur Oxmo Puccino, Bernard Werber, Olivier Adam ou encore les écrivains américains R.J. Ellory et William Boyle viendront à la rencontre des lecteurs pour partager un savoureux week-end littéraire. ■ **Léonard Desbrières**

printempsdulivre.terresdemontaigu.fr

3 QUESTIONS À… GEOFFROY PELLETIER

Le directeur de la Sofia nous présente le grand prix de l'Action littéraire décerné depuis 2019.

La Société française des intérêts des auteurs de l'écrit *[Sofia]* est née en 1999. Quel est son rôle ?

Geoffroy Pelletier. Elle a été créée pour gérer le droit de prêt en bibliothèques. Nous nous occupons également de la copie privée numérique. La Sofia est gérée à parité par les auteurs, illustrateurs ou traducteurs et par les éditeurs. On perçoit les sommes et on les redistribue à nos ayants droit – auteurs et éditeurs. La loi nous impose de dédier un quart de ces perceptions à ce qu'on appelle l'action culturelle. Nous l'utilisons dans le soutien aux manifestations autour du livre.

PASCAL ITO/FLAMMARION – PATRICE NORMAND/LE SEUIL – PHILIPPE BACHELIER

Comment est né le grand prix Sofia de l'Action littéraire ?

G.P. Nous étions devenus un financeur important *[aux côtés du CNL, des Drac, des collectivités locales]* des festivals littéraires et nous avons souhaité, une fois par an, en mettre plusieurs à l'honneur grâce à six prix dotés : le grand prix, attribué plus particulièrement à l'un d'eux, ainsi que cinq autres prix remis à des événements mettant en avant des valeurs qui nous sont chères : la diversité, le travail avec l'ensemble de la chaîne du livre, les questions de société ou d'écologie.

Par qui les prix sont-ils dotés ?

G.P. La dotation est financée exclusivement par l'action culturelle et par la Sofia. Le grand prix est de 5 000 euros, assorti d'une captation vidéo que les festivals peuvent utiliser pour présenter leur manifestation. Les cinq autres prix ont une dotation de 2 000 euros. Notre jury *[dont* Lire Magazine littéraire *fait partie cette année]* effectue un premier travail sur l'ensemble des festivals qui se portent candidats. Par la suite, l'ensemble de nos auteurs et de nos éditeurs adhérents votent à partir de cette sélection. ■ **Propos recueillis par Hubert Artus**

grandprixsofia.org/reglement-general/

Visions d'apocalypse

Du 8 février au 11 septembre se tient à la Bourse de Commerce l'exposition « Avant l'orage ». Sur fond d'urgence climatique.

L'image imprime la rétine à jamais. Une longue chevelure brune et un visage de femme diaphane. On pense immédiatement aux films de fantômes japonais, glacé par cette silhouette qui erre dans un commerce à l'abandon au cœur d'une ville déserte. En réalité, il s'agit d'un chimpanzé qui porte une perruque. L'animal, visiblement désorienté, se situe dans la région sinistrée de Fukushima. Comme en atteste un plan séquence réalisé par un drone, montrant les ravages du tsunami et de la catastrophe nucléaire. On est saisi par l'atmosphère profondément anxiogène qui se dégage de la célèbre vidéo de Pierre Huyghe, *Human Mask* (2014), l'un des temps forts du nouvel accrochage de la Bourse de Commerce, toujours éminemment politique, intitulé « Avant l'orage* ». Les commissaires, Emma Lavigne, directrice générale, et Nicolas-Xavier Ferrand, chargé de recherche, ont ainsi choisi le prisme du réchauffement climatique et de ce que l'humanité fait endurer à la planète, en s'appuyant sur une sélection de piliers de l'art contemporain tels que Felix González-Torres et Cy Twombly.

À travers leurs créations ou installations engagées, le public est propulsé physiquement au centre du débat, à l'instar de son ombre qui se retrouve plaquée sur le documentaire tourné en 2011 à Tchernobyl par Diana Thater, le positionnant par ce geste en tant qu'acteur de la tragédie et le confrontant à ses responsabilités. Tandis que Danh Vo investit la Rotonde avec des arbres foudroyés, soutenus par des béquilles, qui entament une seconde vie. Donnant un peu d'espoir au sein d'un ensemble à la fois crépusculaire et clairvoyant. ■ **Gabrielle Martin**

* À noter la parution du catalogue (206 p., Dilecta, 45 €)
pinaultcollection.com

PINAULT COLLECTION

Entrez libres !

Du 16 au 19 mars 2023, Thionville organise la première édition du festival des idées, baptisé Politéïa.

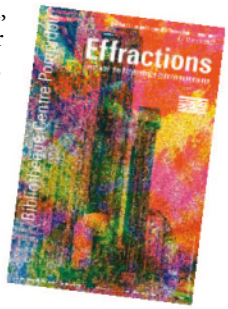
Provoquer le débat autour de sujets de société, valoriser une réflexion collective, c'est tout le dessein de l'événement Politéïa, organisé à Thionville en partenariat avec l'association Des Mots & Débats. Ces quatre journées d'échange et de réflexion, avec pour thématique la liberté, seront ainsi rythmées par des manifestations plus festives (spectacles, lectures, projections…) dans les rues de Thionville. La soirée d'ouverture du 16 mars sera marquée par l'avant-première du film *L'Établi*, d'après Robert Linhart. Suivront trois journées durant lesquelles journalistes, militants politiques, chercheurs et écrivains vous invitent à explorer le thème de la liberté à leurs côtés. ■ **M.M.**

thionville.fr/politeia

Par Effractions

Le festival de littérature contemporaine de la Bpi organise sa 4e édition, du 8 au 12 mars, au Centre Pompidou.

En 2022, Effractions avait réuni 9 500 festivaliers, sur place et en ligne, autour d'écrivains de l'année littéraire tels Antoine Wauters et Nicolas Mathieu. Cette année, la manifestation organisée par la Bibliothèque publique d'information ambitionne d'explorer les liens entre réel et fiction et annonce la présence d'une quarantaine d'autrices et d'auteurs. Parmi lesquels plusieurs sensations de la rentrée littéraire de l'automne 2022 : Brigitte Giraud, Prix Goncourt avec *Vivre vite*, Makenzy Orcel, Cloé Korman, le primo-romancier Anthony Passeron, Mathieu Belezi pour son sublime *Attaquer la terre et le soleil,* ou encore Lola Lafon, pour son récit *Quand tu écouteras cette chanson*, tiré de sa nuit au musée de la Maison Anne-Frank à Amsterdam. Les auteurs plébiscités à la rentrée d'hiver 2023 seront également au programme avec Hélène Frappat, Philippe Vasset et la primo-romancière Seynabou Sonko. Enfin, notons la venue de Marie NDiaye pour un grand entretien sur toute son œuvre. Gratuit depuis sa première édition, Effractions continue de miser sur la pluridisciplinarité et sur une grande variété de formats : « Collusion », une rencontre croisée avec des spécialistes d'autres disciplines ; « Chantier de fouille », sur le travail de documentation d'un roman ; « La revue de presse de l'écrivain », sur son rapport à l'actualité ; et « À voix haute », des lectures par les auteurs ou des comédiens. ■ **Gladys Marivat**

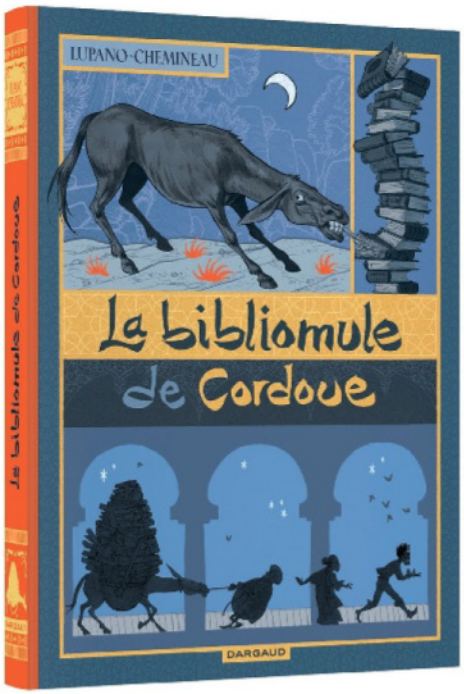


effractions.bpi.fr

LUPANO-CHEMINEAU

La bibliomule de Cordoue

CORDOUE, 976.
La folle aventure d'un eunuque,
d'une copiste, d'un voleur
et d'une mule têtue pour sauver
ce qui peut l'être du savoir universel !



© Lupano - Cheminneau / Dargaud Benelux (Dargaud-Lombard S.A.) 2023

« Une déclaration d'amour au livre. »
TÉLÉRAMA

**« Une BD sur le savoir,
sur ce qu'il veut dire, ce qu'il signifie. »**
FRANCE INTER

**« Un hommage aux livres
et à ceux qui les protègent. »**
LA CROIX

PRIX CHÂTEAU DE CHEVERNY
de la bande dessinée historique 2022

PRIX CANAL BD 2023
- Mention spéciale Pass Culture

Au rayon bande dessinée

DARGAUD

L'AVIS DES LECTEURS

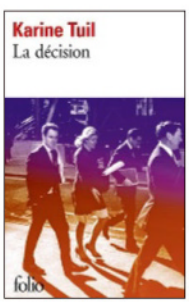
Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE

6 ✶ Les Sources
Marie-Hélène Lafon (Buchet-Chastel)

« Dans trois semaines, elle aura 30 ans, 30 ans, trois enfants, une belle ferme, une grande maison, un vacher, un commis, une bonne. Il crie qu'il est seul pour tout faire, qu'elle est un boulet, un tas. C'est vrai, il a raison, elle est devenue un tas, un gros tas.

Il cogne dedans, dans les jambes, dans le ventre. […] Il est le père de ses enfants, il est son mari, il a des droits. Elle n'en parle à personne, il faut faire semblant devant les gens, même sa mère, son père et ses sœurs. Ils se sont mariés un 30 décembre, en se mariant avec lui, elle est entrée dans une sorte d'hiver qui ne finira pas. Elle est comme une vache lourde, une vache fatiguée : elle rumine et elle attend. La voix d'une femme abîmée par ses grossesses et la transformation de son corps, une femme abîmée par les coups de son mari. La parole d'un homme confronté à la vie rude dans une ferme isolée du Cantal dans les années 1960 et qui traite sa femme comme ses bêtes, et cela lui paraît normal. Les sensations de la fille cadette qui revient quarante ans après refermer la grille de la ferme et clore cette terrible histoire de famille dans un bref épilogue de quatre pages. C'est un roman très dur comme la vie dans la France rurale de cette époque, un texte court (120 pages) mais intense, tout est suggéré, chaque mot a son importance. La plume si belle de Marie-Hélène Lafon nous raconte les choses simples de la vie quotidienne derrière lesquelles se cachent de terribles souffrances, l'isolement des lieux et la solitude d'une femme. Avec ses mots ciselés, elle nous raconte les secrets enfouis, un texte court, mais à l'écriture précise qui nous touche au plus profond de nous. Un petit bijou, donc, à lire tout doucement pour bien en apprécier toute la puissance. » ■ **#Feursy**



2 ✶ La Décision
Karine Tuil (Folio)

« Plonger dans les méandres de la pensée d'une juge antiterroriste, c'est la promesse que fait Karine Tuil dans son nouveau roman, *La Décision*. Et, mélangeant la documentation extrêmement fouillée à son talent de romancière, Karine Tuil réussit parfaitement à faire comprendre la tension éreintante et étouffante qui obsède ceux qui sacrifient leur liberté et leur vie privée à l'application du droit face à des personnes qui ont fait de la haine leur carburant ! […] » ■ **#Matatoune**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 13 février 2023, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Le Silence et la Colère	Calmann-Lévy	Littérature
2	J.-M. G Le Clézio	Avers. Des nouvelles des indésirables	Gallimard	Littérature
3	Richard Malka	Traité sur l'intolérance	Grasset	Essais
4	Giuliano da Empoli	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
5	Florence Aubenas	Ici et ailleurs	L'Olivier	Littérature
6	Marie-Hélène Lafon	Les Sources	Buchet-Chastel	Littérature
7	Jean-Marc Jancovic, Christophe Blain	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
8	Daniel Pennac	Le Cas Malaussène (t. 2)	Gallimard	Littérature
9	Guillaume Meurice	Petit éloge de la médiocrité	Les Pérégrines	BD
10	Tui T. Sutherland	Les Royaumes de feu (t. 15)	Gallimard Jeunesse	Jeunesse
11	Riad Sattouf	L'Arabe du futur (t. 6)	Allary	BD
12	Martin Panchaud	La Couleur des choses	Çà et Là	BD
13	Sarah Rivens	Captive (t. 2)	HLab	Littérature
14	Constance Debré	Offenses	Flammarion	Littérature
15	Adèle Van Reeth	Inconsolable	Gallimard	Littérature
16	Jérôme Garcin	Mes fragiles	Gallimard	Littérature
17	Ginette Kolinka, Marion Ruggieri	Une vie heureuse	Grasset	Essais
18	Philippe Claudel	Crépuscule	Stock	Littérature
19	Michelle Perrot, Eduardo Castillo	Le Temps des féminismes	Grasset	Essais
20	Paul Pavlowitch	Tous immortels	Buchet-Chastel	Littérature
21	Baptiste Beaulieu, Qin Leng	Les gens sont beaux	Les Arènes	Jeunesse
22	Colson Whitehead	Harlem Shuffle	Albin Michel	Littérature
23	Younn Locard, Florent Grouazel	Révolution (t. 2)	Actes Sud	BD
24	Prince Harry	Le Suppléant	Fayard	Essais
25	Colleen Hoover	À tout jamais	Hugo Roman	Littérature
26	Benjamin Adam	Capital et idéologie en bande dessinée	Seuil	BD
27	Sarah Rivens	Captive (t. 1)	HLab	Littérature
28	Agnès Ledig	Un abri de fortune	Albin Michel	Littérature
29	Olivier Gay, Albert Uderzo, Fabrice Tarrin	Astérix. L'Empire du Milieu	Albert René	BD
30	Éric Giacometti, Irène Frachon, François Duprat, Paul Bona	Mediator. Un crime chimiquement pur	Delcourt	BD
31	Doa	Rétiaire(s)	Gallimard	Polars
32	Arnaldur Indridason	Le Roi et l'Horloger	Métailié	Polars
33	Riad Sattouf	L'Arabe du futur (t. 1)	Allary	BD
34	Vincent Lemire, Christophe Gaultier	Histoire de Jérusalem	Arènes	BD
35	Maud Ankaoua	Plus jamais sans moi	Eyrolles	Littérature
36	Anne Didier, Olivier Muller, Clément Devaux	Anatole Latuile (t. 16)	BDKids	BD
37	Christopher Denise	Chevalier Chouette	Kaléidoscope	Jeunesse
38	Philippe Besson	Ceci n'est pas un fait divers	Julliard	Littérature
39	Gaëlle Nohant	Le Bureau d'éclaircissement des destins	Grasset	Littérature
40	Brigitte Giraud	Vivre vite	Flammarion	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Pierre Lemaitre	Le Grand Monde	Le Livre de Poche	Littérature
2	Karine Tuil	La Décision	Folio	Littérature
3	Mélissa Da Costa	Les Douleurs fantômes	Le Livre de Poche	Littérature
4	Marie Vingtras	Blizzard	Points	Littérature
5	Toshikazu Kawaguchi	Tant que le café est encore chaud	Le Livre de Poche	Littérature
6	Mohamed Mbougar Sarr	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Le Livre de Poche	Littérature
7	Victor Castanet	Les Fossoyeurs	J'ai Lu	Littérature
8	Daniel Pennac	Le Cas Malaussène (t. 1)	Folio	Littérature
9	Jon Kalman Stefansson	Ton absence n'est que ténèbres	Folio	Littérature
10	Eiichiro Oda	One Piece A Ace (t. 1)	Glénat	BD

LE PRINTEMPS DU LIVRE DE MONTAIGU

24•25•26 MARS

SOUS LA PRÉSIDENCE d'Étienne DE MONTETY

pdl.terresdemontaigu.fr

VENDÉE LE DÉPARTEMENT

TERRES DE MONTAIGU

Région PAYS de la LOIRE

sofia

Crédit Mutuel

Préfet de la Région Pays de la Loire

ouest france

WEBTVCULTURE

bleu

LIRE

LA CROIX L'HEBDO

LE FIGARO

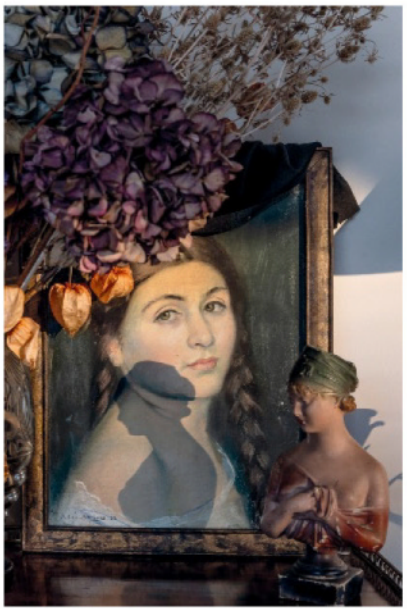
Michel Pastoureau

ARTISAN DE SON ROYAUME

L'historien médiéviste remonte le temps de sa propre histoire dans un ouvrage consacré au premier livre qu'il a écrit. À cette occasion, nous l'avons rencontré chez lui, dans son appartement cossu de la banlieue parisienne, où cet érudit haut en couleur vit entouré de livres et de tableaux.

Michel Pastoureau est un enfant qui a réussi. C'est la conclusion à laquelle on arrive en refermant la porte de son appartement. On s'attendait à échanger avec un historien reconnu pour ses travaux sur les couleurs et les animaux, mais on retient surtout un visage, des yeux ronds et un sourire enfantin. Étudiant, il voulait *« faire du Pastoureau »* ! Mais qu'est-ce donc, du « Pastoureau » ? Peut-être parvenir à combiner toutes ses passions d'enfant en un métier. À de nombreuses questions, il commence à répondre par : *« Ça remonte très loin… Chez moi, tout remonte très loin. »* Voilà un bon résumé.

« J'avais des idées claires sur ce que je voulais faire : écrire. Je viens d'une famille où l'on écrit beaucoup ! » La culture, l'écriture, la lecture, l'art, il est tombé dedans quand il était petit. *« Je suis né dans les livres, je ne les ai jamais quittés. »* La bibliothèque est effectivement imposante, des livres en latin, sur le Moyen Âge… les siens bien sûr. Il a la plus grande tendresse pour son premier, dont il raconte la publication dans *Dernière visite chez le roi Arthur. Histoire d'un premier livre,* son nouvel ouvrage. Un pèlerinage dans sa propre jeunesse : *« J'ai écrit mon premier livre sur le roi Arthur, et je pense que je n'y reviendrai plus. C'est ma dernière visite du côté de la Table ronde. Mon intention première était de mettre à jour* La Vie quotidienne au temps des chevaliers de la Table ronde, *qui a 50 ans, mais cela représentait trop de travail, alors j'ai décidé de raconter son histoire. »* Les questionnements du jeune auteur, le directeur de collection invisible, les envois presse inexistants… L'aventure racontée par le septuagénaire est tendre et plutôt drôle quand il moque les colloques inutiles ou se souvient de conférences pour lesquelles il n'avait pas préparé le bon sujet. Il s'agit – croit-il, savoir – de son 89e livre. On trouve le chiffre un peu dingue. *« Oui, c'est assez dingue, vous avez raison. Je suis gâté. »* Ses 30 000 livres sont maintenant répartis entre la Gironde, la Bretagne… et le garage de son appartement de la banlieue chic parisienne où nous nous trouvons. Dans le salon, cossu et lumineux, des porcelaines appartenant à sa femme, nombreuses. Lui, ce sont *« les livres et les tableaux »*. On en compte près d'une dizaine. *« J'ai eu une jeunesse privilégiée, culturellement au-dessus du lot. J'ai grandi dans une famille où il y avait livres et tableaux, où tout le monde travaillait et avait une progression intellectuelle. Mes deux parents ont fait des études longues, j'avais une génération d'avance. C'est sans doute pour cela que je n'ai pas bien compris*



Dans le salon de Michel Pastoureau, avec vue sur Roland-Garros, des porcelaines mais aussi des tableaux représentant des membres de sa famille, qui compte pas moins de trois grands-oncles artistes peintres. À droite : un portrait de madame Récamier.

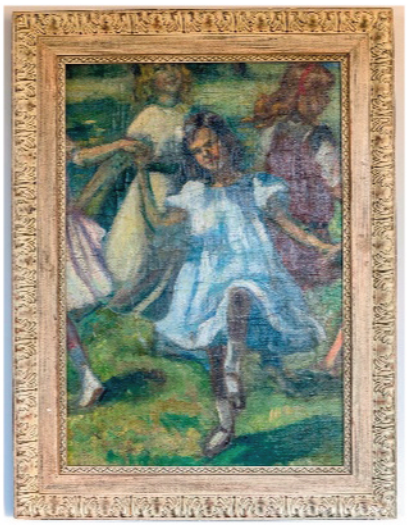
Mai 68. J'avais l'impression que les étudiants réclamaient des choses que j'avais déjà : la liberté intellectuelle, les livres… »

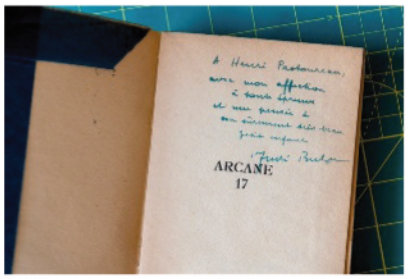
ANIMAUX, COULEURS ET MOYEN ÂGE

Du côté maternel, on recense trois grands-oncles artistes peintres. Au mur, les portraits de sa grand-mère, de sa mère, un tableau représentant les oncles et tantes lors d'un goûter d'enfants pendant la Première Guerre mondiale, avec notamment le cousin germain de sa mère : Claude Lévi-Strauss. On apprend au détour d'une phrase que ce dernier n'aimait pas trop les réunions de famille, intéressant pour un ethnologue. Cette famille maternelle de peintres est « *hermétique à l'abstraction et aux avant-gardes* », précise le médiéviste.

Du côté du père agrégé de philosophie, on croise au contraire de l'abstraction et de l'avant-garde : le peintre Yves Tanguy, Paul Éluard et André Breton. « *Je le voyais à la maison, il m'apportait de quoi peindre et dessiner, il a été mon premier professeur de dessin. Nous pratiquions le dessin avec pommes de terre* [sourire]. *Je m'en souviens très bien. il me faisait un peu peur. Breton parlait aux enfants comme aux adultes, avec cette voix particulière.* » Il lui a même offert son premier livre, le dédicaçant « *au sûrement très beau petit enfant* » encore dans le ventre de sa mère. Lisant la dédicace de l'ouvrage qu'il vient de trouver dans la bibliothèque, Michel Pastoureau s'amuse : « *C'est drôle comme un surréaliste transgressif peut avoir une écriture de petit enfant, scolaire. Il écrivait toujours à l'encre verte, sa couleur préférée comme moi.* » Ah oui, la passion pour la couleur ! Elle vient des ateliers d'artistes fréquentés enfant, « *des terrains de jeu magnifiques* ». Il dessine partout, souvent : « *C'est ce que je préfère à tout, dessiner et peindre.* » Mais aussi crayonner des cartes pour les anniversaires ou la nouvelle année. L'une d'elles est posée sur la grande table de travail à côté du salon, une autre représente des ours stylisés. Dans la bibliothèque, un autre dessin, sur fond noir, représentant une tête de cochon. Il sourit : « *C'est un peu comme un logo. Petit, j'avais déjà deux passions : les couleurs d'un côté et les animaux de l'autre, puis est venue celle pour le Moyen Âge. Ce mélange-là a décidé de toute la suite de ma carrière. Mes deux sujets de prédilection de chercheur sont des sujets infantiles, c'est d'ailleurs ce qu'on m'a reproché quand j'étais étudiant : "C'est pas sérieux, les couleurs, les animaux." À l'école des Chartes, l'un de mes professeurs m'a dit : "Vous allez faire rire de vous et de nous."* » Ce n'était pas dans l'air du temps. Il raconte cette anecdote dans son dernier livre, •••

Ce que l'historien préfère à tout, c'est dessiner et peindre, notamment des cartes de vœux et d'anniversaire.





Ci-dessus : l'objet auquel l'historien est le plus attaché est une pièce d'échecs en ivoire datant de… l'an mille ! À droite : un livre dédicacé et offert par André Breton à Michel Pastoureau avant même qu'il ne soit né. À gauche : un portrait de sa mère, cousine germaine de Claude Lévi-Strauss.

un voyage dans le passé qui lui permet de parler de la vulgarisation de l'histoire, de l'utilisation de la littérature comme source et de se demander comment enseigner aujourd'hui : « *Ce n'est plus du tout la même chose, plus le même niveau ! Il y a cinquante ans, il y avait un bagage connu qui n'existe plus aujourd'hui. Ce sont les bases qui manquent, notamment en géographie. Et puis, moins d'un étudiant sur cent connaît le latin ! Comment enseigner le Moyen Âge à des gens qui n'ont pas appris le latin ?* »

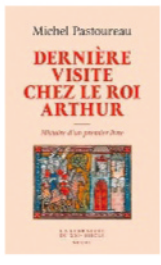
ÉCHECS ET STATS

L'intérêt pour l'histoire se concentre aujourd'hui sur des périodes plus récentes où il y a moins besoin d'érudition, celui pour le Moyen Âge se portant plus sur le côté sensationnel, l'ésotérique. Dans cet appartement, l'objet auquel il tient le plus est l'un des plus petits : une pièce d'échecs en ivoire de morse de l'an mille, offerte par un antiquaire. « *J'ai beaucoup joué aux échecs, j'étais champion de France en équipe au lycée.* » Il pratiquait l'athlétisme aussi. Par la fenêtre, on aperçoit Roland-Garros : « *J'ai vu beaucoup de compétitions, j'aime les palmarès, les statistiques, les résultats.* » On apprend ainsi l'existence d'une Association des statisticiens de l'athlétisme, dont il fait partie. « *Une des choses que je connais le mieux, ce sont les palmarès sportifs, l'histoire du sport, mais je suis écœuré par les magouilles et tout cet argent.* » Concernant la recherche aussi, il s'étonne que l'on parle toujours d'argent. « *Je suis un artisan, moi !* » Il déplore que l'on connaisse si mal son époque chérie : « *Ce qui me met hors de moi, c'est l'expression "on se croirait revenu au Moyen Âge" chaque fois que quelque chose d'épouvantable arrive. Alors que n'importe quel historien sait que la pire période en France et en Europe n'est pas le Moyen Âge mais le XVIIe siècle !* »

On lui demande si le « c'était mieux avant » n'est pas un peu grognon. Il rit : « *Un vieux qui n'est pas grognon, c'est pire, c'est un tricheur ou un menteur ! Évidemment que c'était mieux avant, à titre individuel, c'était mieux quand on était jeune.* » Michel Pastoureau écrit dans son livre que les sciences humaines n'ont pas dit leur dernier mot. Lui non plus, visiblement. ■

Aurélie Marcireau

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*



★★★★☆

DERNIÈRE VISITE CHEZ LE ROI ARTHUR. HISTOIRE D'UN PREMIER LIVRE
MICHEL PASTOUREAU
176 P., SEUIL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

STÉPHANIE HOCHET

La marquise de Merteuil des *Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos

Je suis bien évidemment pleine d'appréhension. Sera-t-elle la femme la plus cruelle que j'aurais interviewée ? Pour elle, je me rends dans un salon de thé très « Ancien Régime » avec des fauteuils, une décoration Louis XV, de façon à ne pas trop la dépayser. Je la connais épistolairement depuis le lycée, ce qui crée une familiarité étrange. *Les Liaisons dangereuses,* dans lequel elle est inoubliable, est une lecture qui fait toujours réagir les adolescents que nous demeurons avec les années. N'avons-nous pas tous « joué » aux liaisons dangereuses à 15 ou 17 ans lors de flirts autant fantasmés que réels ?

Elle arrive dans une robe somptueuse, mais je me retiens de sursauter en découvrant les ravages de la petite vérole sur son visage. Tiens, comment salue-t-on une marquise du XVIIIe siècle ?

— Madame, merci d'avoir accepté mon invitation. J'ai une première question : comment vous portez-vous depuis les terribles accusations à votre encontre ?

— De quoi me plaindrais-je ? J'ai vécu une longue impunité, c'est cela qui était anormal. L'ordinaire de mon siècle m'a rattrapée. Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat.

— On découvre combien votre apprentissage a été terrible dans votre jeunesse.

— C'est exact. Petite, je m'enfonçais des aiguilles sous les ongles, dans la chair tendre de mes jeunes doigts, en m'efforçant de ne montrer aucun signe de douleur. L'enfance de mon temps et de mon rang n'avait rien à envier à celle de Sparte.

— Valmont vous manque-t-il ?

> J'AI PROUVÉ QU'UNE FEMME POUVAIT ÊTRE SUPÉRIEURE ET VIVRE LIBRE

— Le Valmont de la première époque me manque. C'est la seule fois qu'il m'a été donné d'aimer un homme de ma trempe. J'ai vu ce qu'il est devenu après. Il n'est pas dans mes habitudes d'aimer en dessous de ma condition. C'est moi qui l'ai formé, et au début j'avais eu l'impression que l'élève avait dépassé le maître. Ensuite, nous l'avons vu se vautrer dans le sentimentalisme avec cette nigaude de Tourvel. Une telle niaiserie m'a fait honte. Même quand il me l'a sacrifiée, il n'a pas compris que je lui rendais service et il a eu le culot d'exiger une récompense pour ma pédagogie. Qu'on ne s'étonne pas si je lui ai ri au nez.

— Vous semblez vous en prendre aux femmes, mais vous êtes un personnage iconique qui pourrait parler aux féministes même si cette notion vous est sûrement étrangère.

— Les femmes devraient me hisser sur le pavois. J'ai prouvé, pendant vingt ans, qu'une femme pouvait être supérieure et vivre libre. Dans le siècle qui était le mien, qui peut en dire autant ?

— Quel était votre rêve d'enfant ?

— Enfant, je n'avais pas les moyens de rêver. Sans doute n'ai-je jamais été une enfant. J'ai dû faire face aussitôt à la dureté de mes parents et à la froideur du monde.

— Quel est, selon vous, votre principal trait de caractère ?

— L'humour. Sinon, comment aurais-je pu survivre à une telle cruauté ?

— Que peut-on vous souhaiter ?

— De renouer avec la galanterie. Je n'ai pas mérité ce châtiment. Et les libertins, sans moi, doivent soupirer d'ennui. ■

AUDREY SOVIGNET

Anne, Emily et Charlotte Brontë, par leur frère Branwell (vers 1834). Lui-même s'était représenté, au milieu de ses sœurs. Les raisons pour lesquelles son portrait a été effacé demeurent aujourd'hui encore obscures, mais cet effacement serait dû à une période de dépression chez Branwell.

Les Brontë, trois sœurs puissantes

Fascinantes sœurs Brontë, dont l'histoire ressemble à un conte gothique ! Il était une fois, dans l'Angleterre du début du XIXe siècle, un vicaire réputé bon, pauvre et rigoriste, qui vivait avec ses trois filles et son fils dans un presbytère de village avec vue sur une lande archétypale. Un cancer avait emporté sa femme, et la tuberculose, ses deux premières filles ; par ailleurs, son ministère lui imposait souvent de laisser sa progéniture survivante sous la garde d'une tante et d'une servante. Bientôt, les quatre enfants, qui avaient hérité des sévères conceptions de leur père, mais aussi de son goût pour la poésie, profitèrent de leur isolement pour inventer des mondes imaginaires constitués de textes, de dessins, de poèmes. Et au lieu de se lancer dans d'autres jeux, comme le font les gamins ordinaires, ils persistèrent dans celui-là. Faut-il s'étonner si, sur ces quatre enfants, trois deviendraient écrivains, dont deux – Charlotte et Emily – produiraient des œuvres considérées aujourd'hui comme des classiques – *Jane Eyre* et *Les Hauts de Hurlevent* ? Deux cents ans plus tard, les sœurs Brontë ne peuvent plus prétendre à la réclusion, cernées qu'elles sont de biographies, de travaux universitaires et d'adaptations en tout genre. Aujourd'hui, Emily voit sa courte vie faire l'objet d'un nouveau film qui enverra, n'en doutons pas, de nouveaux lecteurs visiter Hurlevent, ce *« paradis pour misanthropes ».* Ils y verront la beauté du style classique soutenir une inspiration hantée par mille fantômes. ■

Alexis Brocas

NATIONAL PORTRAIT GALLERY/WIKIPEDIA

SOMMAIRE

44 **Au presbytère de Haworth** Une famille de prodiges
45 **Branwell** Le frère maudit
46 **Charlotte Brontë** L'éclaireuse « féministe »
47 **Anne Brontë** La réaliste méconnue
48 **Emily Brontë** Le génie de la lande
50 **« Les Hauts de Hurlevent »** Flamboyance du gothique
51 **Parole d'écrivains** Emily à la folie
52 **Au cinéma** Amour, gloire et Brontë
53 **Reprises et influentes** Quand les sœurs ont le vent en pop

Les sœurs Brontë et leur frère dans une gravure de 1879, d'après un portrait de groupe dit « au fusil » peint par Branwell.

BRIDGEMAN IMAGES

Au presbytère de Haworth

UNE FAMILLE DE PRODIGES

Éduquées par un père né de parents illettrés, inspirées par un frère considéré comme l'enfant le plus doué de la fratrie, Charlotte, Emily et Anne puisent dans leurs jeunes années et dans les tragédies qui endeuillent le clan Brontë la matière de chefs-d'œuvre à venir, qui feront d'elles trois des plumes les plus célèbres de la littérature.

Douze petits soldats de bois. C'est le cadeau qu'offre Patrick Brontë à son fils en juin 1926 et qui enflamme immédiatement l'imagination de Charlotte, Branwell, Emily et Anne. Douze petits soldats au fondement de Glass Town, la « *confédération de la Ville de verre* », monde imaginaire où s'expriment les premiers émois littéraires de la géniale fratrie, terreau fertile de leurs futurs chefs-d'œuvre. En 1927, Charlotte a 11 ans, Branwell, 10 ans, Emily, 9 ans et Anne, 7 ans. Très proches, les trois sœurs et leur frère inventent des histoires occupant une place essentielle dans leurs jeux, qu'ils couchent bientôt sur le papier sous la forme de livrets de la taille d'une boîte d'allumettes, les « *little books* ». Ainsi naissent les Juvenilia, créations collectives peuplées de monstres, de fantasmagories et de luttes violentes, rassemblées en trois grands chapitres : Glass Town, créé en 1827 à l'initiative de Charlotte, Gondal, inventé vers 1831 par Emily et Anne lorsqu'elles « *font sécession* » de la Ville de verre, et enfin Angria, le prolongement de Glass Town auquel seuls Charlotte et Branwell contribuent à partir de 1834.

DES « RECLUS » RETRANCHÉS DANS LEUR IMAGINAIRE

Ces Juvenilia témoignent du même paradoxe que les romans à venir : comment des œuvres aussi vivantes ont-elles pu naître sous la plume d'enfants, puis de jeunes adultes, retranchés dans leur imaginaire et dans le presbytère de Haworth ? En 1827, quand débute la rédaction, la fratrie a déjà vécu plusieurs tragédies. La mère et les deux sœurs aînées, Maria et Elizabeth, sont mortes, la première, vraisemblablement d'un cancer de l'utérus, les secondes, d'une tuberculose liée aux mauvais traitements reçus à l'épouvantable pensionnat de Cowan Bridge, où Maria, Elizabeth, Charlotte et Emily sont envoyées en 1824. Les fillettes y connaissent le froid, la faim, les privations et un enseignement rigoriste, dont Charlotte se souviendra pour créer Lowood, l'école où Jane Eyre passe ses premières années.

À la suite de ces événements tragiques, Charlotte, Branwell, Emily et Anne ne quittent plus Haworth, dont le presbytère, qui abrite la famille Brontë depuis le printemps 1820, est comme « *sanctuarisé* », d'après l'expression employée par Jean-

Pierre Ohl dans sa biographie de référence[1]. « *De 1826 à 1831, il ne se passe rien chez les Brontë. En apparence. Le drame de Cowan Bridge a en quelque sorte "sanctuarisé" le presbytère, qui est devenu plus qu'un foyer : un refuge où les atteintes du dehors n'ont pas de prise. Le destin de Maria et d'Elizabeth accrédite l'intuition que la mort rôde à l'extérieur de Haworth.* » Souvent présenté comme austère, le presbytère s'ouvre d'un côté sur la lande sauvage du Yorkshire, de l'autre sur une vallée où la révolution industrielle est en marche. Dans ses écrits, Elizabeth Gaskell, amie de Charlotte et première biographe des Brontë, décrit le ciel au-dessus de Haworth comme étant « *lourd et assombri par la fumée provenant des demeures et des usines* », tandis que le cimetière du presbytère est « *terriblement encombré de pierres tombales* ». Autant de détails donnant une vision lugubre de l'environnement dans lequel vivent les Brontë, mais que Jean-Pierre Ohl temporise en rappelant que Haworth compte à l'époque 5 000 âmes et est voisine de Bradford où vivent 100 000 habitants. Ainsi les Brontë n'ont-ils pas mené la vie aussi recluse que le mythe présente souvent.

Le paysage romantique décrit par Elizabeth Gaskell, qui n'est pas sans rappeler le décor des histoires imaginées par les sœurs Brontë, nous renseigne en revanche sur les influences littéraires de l'époque. Dans le *Blackwood's Magazine* auquel leur père est abonné, les petits Brontë lisent des contes gothiques, mais également des réflexions politiques et sociales qui les inspirent dans la création des univers toujours plus complexes de Glass Town, Gondal et Angria. Les journaux et ouvrages achetés chez John Greenwood, le libraire-papetier de Haworth, font l'objet d'une lecture à l'origine de discussions passionnées qui viennent enrichir les Juvenilia. Veillant à l'éducation de ses enfants, Patrick Brontë, en raison de son parcours exceptionnel, occupe par ailleurs une place essentielle dans la vocation artistique de sa progéniture. Issu d'une famille très pauvre d'Irlande du Nord, il mène à l'université de Cambridge de brillantes études auxquelles son origine sociale ne le destinait guère, avant de se consacrer à l'Église anglicane. Lui-même écrivain et poète, il encourage la curiosité intellectuelle de ses enfants et n'est sans doute pas ce père revêche et castrateur que les biographes ont souvent décrit. Secondé par Elizabeth Branwell, la sœur de sa défunte épouse, chargée de l'enseignement de l'alphabet, de l'arithmétique et des travaux d'aiguille, le révérend accorde une attention toute particulière à l'éducation de son fils qui, dès son plus jeune âge, témoigne d'une vivacité d'esprit et d'une maturité artistique hors du commun – talents que Branwell ne saura pas hélas exploiter *[lire encadré ci-dessous]*. À 14 ans, Charlotte a déjà écrit vingt-deux volumes des « *little books* » et développé une intrigue dont les personnages s'expriment en français. Emily compose quant à elle des poèmes d'une maturité étonnante, dont une partie est destinée à Gondal.

« NOUS VOICI PRÊTS À NOUS DISPERSER »

Durant leur courte vie, Charlotte, Branwell, Emily et Anne gardent en eux une part de cette enfance hantée par la mort, mais soudée par les épreuves traversées. Une même enveloppe les constitue, et si les romans et poèmes qu'ils écriront par la suite sont différents les uns des autres, leur inspiration est commune, forgée dans ce presbytère vers lequel ils reviennent sans cesse et où ils pousseront leur dernier souffle. Le départ de Charlotte pour l'école de Miss Wooler à Roe Head marque une première fissure. Si Branwell informe Charlotte dans ses lettres de la progression des aventures de Glass Town, chacun des quatre enfants entame sa mue et songe à des écrits plus personnels. « *Nous voici prêts à nous disperser, écrit Charlotte dans une lettre du 2 juillet 1835. Emily entre au pensionnat, Branwell s'en va à Londres et moi, je me fais gouvernante.* » Les Juvenilia ne se tarissent pas pour autant. À plus de 25 ans, Charlotte en poursuit encore l'écriture, de même qu'Emily et Anne, qui les font vivre dans des poèmes, publiés en 1846 dans le recueil *Poems by Currer, Ellis and Acton Bell,* soit les pseudonymes sous lesquels Charlotte, Emily et Anne sont pour la première fois publiées. ◆ **Laëtitia Favro**

LES PETITS BRONTË LISENT DES CONTES GOTHIQUES, DES TEXTES POLITIQUES OU SOCIAUX QUI LEUR INSPIRENT DES CRÉATIONS D'UNIVERS TOUJOURS PLUS COMPLEXES

1. Jean-Pierre Ohl, *Les Brontë,* Folio, 2019.

BRANWELL, LE FRÈRE MAUDIT

Au-dessus de son lit de mort, ses trois sœurs sont penchées. Le 24 septembre 1848, Branwell Brontë décède de tuberculose sans avoir accompli la grande œuvre à laquelle ses talents le prédestinaient. L'histoire retiendra de lui l'artiste raté, abîmé par l'alcool, le laudanum et un amour déçu. Dès l'enfance, Branwell est pourtant considéré comme le talent le plus prometteur de la famille, doté d'une imagination débordante, bénéficiant de l'attention d'un père qui espère le voir intégrer Oxford ou Cambridge. Unique garçon de la fratrie, trop d'espoirs reposaient sans doute sur ses épaules. Après son départ pour Londres, où il espère étudier les beaux-arts mais dont il revient après avoir dilapidé l'argent confié par son père, la chute est amorcée. À Thorp Green, où sa sœur Anne est gouvernante, il obtient un poste de précepteur, mais a le malheur de tomber amoureux de Lydia Robinson, l'épouse de son employeur. De retour à Haworth, il sombre dans la folie, et souffre d'accès de delirium tremens qui terrifient ses sœurs. Dans *Le Monde infernal de Branwell Brontë*[1], Daphné du Maurier avance que *Jane Eyre, Les Hauts de Hurlevent* et *Agnès Grey* n'auraient pu voir le jour sans la présence du frère, à l'origine du personnage de Heathcliff. À l'instar du célèbre portrait que Branwell a peint de ses sœurs et sur lequel il a effacé son visage, sa présence fantomatique semble en effet indissociable de ces chefs-d'œuvre. **L.F.**

1. Daphné du Maurier, *Le Monde infernal de Branwell Brontë*, trad. Jane Fillion, La Table Ronde, 2018.

Charlotte Brontë

L'ÉCLAIREUSE « FÉMINISTE »

Celle grâce à qui les écrits des Brontë nous sont parvenus fut de son vivant la plus reconnue de toutes. Autrice du chef-d'œuvre *Jane Eyre*, elle a composé l'un des textes les plus puissants et précurseurs sur la condition des femmes.

Née en 1816, la troisième fille du révérend Patrick Brontë connaît très jeune la perte de ses proches : sa mère puis ses deux sœurs aînées sont emportées par la tuberculose. Vingt ans plus tard, l'autrice de *Jane Eyre* accompagne les derniers instants de son frère Branwell, puis de ses sœurs cadettes Emily et Anne, frappés à leur tour par le « mal du siècle ».

Sans l'abondante correspondance de Charlotte, nous ne saurions rien de cette fratrie de génies. Sans sa soif de gloire et son goût sûr, qui lui a permis de repérer le talent de poète d'Emily et de faire publier les poèmes des trois sœurs – sous les pseudonymes masculins de Currer, Ellis et Acton –, nous n'aurions peut-être jamais lu les Brontë.

« JE SAIS CE QU'EST L'AMOUR »

Admiratrice de Walter Scott, Charlotte est aussi habitée par un amour profond pour l'Église d'Angleterre et la Bible. Envoyée avec ses sœurs aînées dans le pensionnat de Cowan Bridge, elle survit aux conditions insalubres qui lui inspireront l'institution de Lowood où se situe *Jane Eyre*. En 1833, elle écrit une nouvelle, *The Green Dwarf*, sous le pseudonyme de Wellesley. Destinée au métier d'institutrice qui l'ennuie, Charlotte veut devenir écrivain. Elle le confie dans une lettre au poète Robert Southey qui lui répond : « *La littérature ne peut pas être le travail d'une vie de femme, et ne doit pas l'être* […] »

En 1842, Charlotte embarque pour Bruxelles, en compagnie de sa sœur Emily, pour travailler au pensionnat Héger, avec l'idée de créer sa propre institution. La jeune femme est heureuse de quitter Haworth, qu'elle aime mais où elle se sent parfois « *enterrée vivante* ». Elle tombe sous le charme de Constantin Héger, un intellectuel marié à la tenancière du pensionnat. Cet amour platonique inspire l'intrigue du *Professeur*. Proposé en 1847 à un éditeur, en même temps que les romans de ses sœurs, *Agnes Grey* et *Les Hauts de Hurlevent*, *Le Professeur* ne trouve pas d'éditeur (il sera publié à titre posthume en 1857).

De ce livre, on dira qu'il est le moins réussi, le choix de Charlotte d'adopter un point de vue d'homme ne lui permettant pas de raconter de manière crédible son expérience à Bruxelles. Cela ne sera pas le cas de son troisième roman publié, *Villette* (1853), également inspiré de ses aventures belges mais dont la protagoniste est une femme, Lucy Snowe, et considéré par certains comme son chef-d'œuvre.

Charlotte Brontë est une romancière de l'intime, dont l'un des sujets favoris est

SCIENCE SOURCE/AKG-IMAGES - WIKIPEDIA

l'amour, ce qu'on lui reprochera et à quoi elle répondra : « *Je sais ce qu'est l'amour, ou ce que j'entends par là – et si d'un tel sentiment, quiconque, homme ou femme, a lieu de rougir – alors il n'est rien sur cette terre de droit, de noble, de fidèle, de vrai ni de dévoué.* » L'écrivaine est aussi une peintre de la condition des femmes, notamment des plus modestes, dans la société victorienne.

DES HÉROÏNES DÉTERMINÉES

Le succès pour Charlotte arrive avec *Jane Eyre*, son premier roman publié, écrit en dans un rythme frénétique. Les critiques s'extasient sur ce texte « *d'une puissance incontestable* ». William M. Thackeray dira même que ce roman l'« *a tellement passionné qu'* [il a] *perdu (ou gagné, si vous préférez) une journée à le lire* ». Dans *Les Brontë*, l'écrivain Jean-Pierre Ohl explique la force du livre qui repose « *d'un bout à l'autre sur une subjectivité, une sensibilité* ». *Jane Eyre* est l'histoire d'une orpheline maltraitée qui prend son destin en main. Le roman scandalise à cause de la détermination de l'héroïne, mais son style, nourri de grands écrivains (dont John Milton) et de la Bible, conquiert le public.

« *Ce coup de maître consistant à tisser ensemble un récit de vie presque naturaliste, une histoire d'amour atypique et une intrigue mystérieuse et palpitante, Charlotte ne le rééditera jamais* », estime Jean-Pierre Ohl. De fait, l'écriture de *Shirley* (publié en 1849) est une épreuve. Ce tableau de mœurs ancré dans le monde de la manufacture en pleine crise sociale peine à convaincre. Hypocondriaque, sujette à des dépressions quand elle est en panne d'écriture ou connaît une déception amoureuse (elle récidive avec son éditeur George Smith), Charlotte se révèle un troublant mélange d'affirmation et de vulnérabilité. Elle, qui ne se considérait pas comme « féministe » a durablement marqué son temps avec ses héroïnes volontaires aux traits disgracieux. Décrite comme « *très laide* » par certains de ses contemporains, Charlotte s'avère maladroite dans ses habits d'écrivain à succès. Ses voyages londoniens lui permettent toutefois de nouer de solides amitiés, dont une avec sa future biographe, l'écrivaine Elizabeth Gaskell.

Mariée au vicaire Arthur Bell Nicholls en 1854, Charlotte Brontë meurt le 31 mars 1855 de phtisie, enceinte, en écrivaine reconnue, laissant derrière elle plusieurs ébauches de textes *(Emma, Ashford, Willie Ellin, The Moores)* publiés depuis. ■ **Gladys Marivat**

Anne Brontë

LA RÉALISTE MÉCONNUE

Plus discrète, moins douée, la plus jeune de la famille a néanmoins choqué l'Angleterre victorienne avec ses romans crus et satiriques.

Elle est la petite dernière. Née le 17 janvier 1820, peu avant l'emménagement dans le presbytère de Haworth, Anne (Acton Bell) est dépeinte comme humble et douce, une fervente croyante en quête de certitudes. Dans la tribu Brontë, elle est « l'artisan », celle chez qui la culture littéraire de la famille se fait moins sentir, sa principale inspiration étant le réel.

À 11 ans, Anne participe pourtant à l'écriture du royaume imaginaire de Gondal avec sa sœur aînée, Emily, dont elle est très proche. À l'âge de 19 ans, ses différents postes de gouvernante l'éloignent de Haworth. Cette expérience nourrit son premier roman.

UNE JANE AUSTEN SCANDALEUSE

Agnes Grey est publié en 1847. Narration classique de la vie d'une gouvernante dans une famille fortunée, le roman a été injustement boudé par la critique, selon Jean-Pierre Ohl. Dans *Les Brontë,* l'écrivain estime qu'Anne y « *décrit avec une sorte de tranquille horreur la cruauté des jeunes enfants, la vanité des adolescentes, la grossièreté ou l'hypocrisie des adultes. Il y a du Jane Austen dans ce regard distancié, équanime sur la médiocrité humaine* ».

En 1848 paraît *La Recluse de Windfell Hall.* La construction complexe et les personnages subtils portent la marque du roman de sa sœur Emily, *Les Hauts de Hurlevent.* Anne commence sa deuxième fiction après la visite à Haworth de Mrs Collins, l'épouse malheureuse d'un pasteur alcoolique. C'est elle, le modèle d'Helen, la recluse qui doit subvenir seule aux besoins de son fils après avoir quitté Huntingdon, son mari violent. Pour ce dernier – un bel homme spirituel qui sombre dans le mal –, Anne s'est inspirée de la déchéance de son propre frère, Branwell.

L'attitude de Helen, qui claque la porte au nez de son époux après avoir subi ses mauvais traitements, retentit dans l'Angleterre victorienne. L'écrivain Charles Kingsley dit de l'ouvrage qu'il « *est totalement inapproprié de le mettre en les mains de jeunes filles* ». Anne se défend dans une préface à la seconde édition : « *Représenter le mal sous une lumière adoucie est sans aucun doute le parti le plus agréable pour un auteur de fiction. Mais est-ce le plus honnête ou le plus sûr ?* » Un an plus tard, elle meurt de la tuberculose à l'âge de 29 ans. *La Recluse de Windfell Hall* est considéré aujourd'hui comme l'un des premiers ouvrages féministes. ■ **G.M.**

Portrait d'Anne Brontë (1820-1849) par sa sœur Charlotte.

LOOK AND LEARN/ELGAR COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

Emily Brontë

LE GÉNIE DE LA LANDE

Emily Brontë vécut trente ans, sans chérir autre chose que sa lande natale, les manifestations de l'invisible et sa fratrie aimée. L'écriture des *Hauts de Hurlevent*, devenu un classique de la littérature, fut l'ultime signe qu'elle adressa au monde avant de s'effacer dans la souffrance. Sans aucune plainte.

C'était un fantôme. Un esprit égaré dans un grand corps clôturé que n'approcha jamais aucun frôlement amoureux. Le portrait qu'en laissa son frère Branwell laisse deviner des yeux qui ne se soumettaient pas au monde réel, passant selon l'humeur du gris foncé au bleu foncé. Ellen Nussey, une camarade de classe de sa sœur Charlotte, les décrivait « *empreints de bonté, limpides, ardents mais qui ne vous regardaient pas souvent* ». Un fin voile invisible mettait à bonne distance des autres la plus énigmatique des sœurs Brontë. La plus solitaire et la plus farouche, comme certains témoins s'accordent à définir celle dont « *les lèvres pouvaient se transformer en pierres à la moindre contrariété* ». Emily Jane (1818-1848) était le cinquième des six enfants dans l'ordre d'apparition après Maria, Elizabeth, Charlotte, Branwell (le seul garçon) et avant Anne. Une position médiane qui aurait pu la faire se fondre dans le nombre, mais elle s'en distingua dès le plus jeune âge par une singulière personnalité proche du génie selon son père. Revêche ? En tout cas peu commode, diraient les diplomates des angles arrondis. Un jour, alors que son père lui demandait comment se comporter avec le difficile petit Branwell, elle eut cette réponse : « *Le raisonner et s'il refuse d'écouter, le fouetter.* » Le fouet souhaité, l'instrument invisible de sa propre édification corsetée. Le fouet dont elle n'hésitait pas à faire usage à la moindre peccadille de ses chiens aimés.

Emily fut marquée très jeune par les disparitions prématurées de Maria et d'Elizabeth emportées par la tuberculose, ce poison qui anéantira toute la fratrie. Abreuvée de sermons par Patrick, le père révérend, la jeune femme bâtit son existence sur une abscisse bornée par l'horizon familial, le presbytère d'Haworth cerné de lande venteuse, et sur l'ordonnée façonnée de croyances – plus animistes que purement religieuses – en un monde peuplé d'esprits nichés dans l'herbe, le vent, la pierre… L'horizon et la verticale du ciel lorsqu'elle redressait la tête dessinaient sa croix ténébreuse. Elle y accrochait ses rêves dans lesquels se glissaient d'ardentes manifestations du mal plébiscitées comme autant de preuves de l'existence du bien. De ce paradoxe, elle fit un chef-d'œuvre, au départ incompris.

SCIENCE SOURCE/AKG-IMAGES

« EN CE MONDE AGITÉ DE TEMPÊTES »

Emily était une âme errante patientant dans le couloir de la mort, chérissant les éléments de la nature, mais indifférente aux vicissitudes du destin, acceptant l'idée de se débarrasser de son enveloppe charnelle comme on se dépouille de vieilles frusques. « *Elle parlait peu,* ajoutait Ellen Nussey. *Son extrême réserve paraissait impénétrable, et pourtant elle était intensément attirante ; elle vous inspirait confiance en sa force morale. Un seul de ses regards expressifs était chose à se rappeler toute sa vie, tant ils trahissaient de profondeur d'âme et de sentiment.* » Emily observait, des hauteurs où elle allait s'asseoir avec son fidèle bulldog Keeper, les terres de bruyères, nues et tourmentées, les « *brumeuses collines* » qui faisaient rempart avec les vallons gras et verts de l'ouest du Yorkshire, mais c'est surtout vers le vaste ciel que se portaient ses yeux changeants, le ciel dont Swedenborg affirmait que « *c'était un très-grand homme* ». Emily était bien auprès de ce très-grand homme dont la compagnie

suffisait à l'apaiser, fût-il maussade, grondant ou pluvieux. Nourrie de Scott, de Byron et de romantisme allemand, elle abhorrait le tumulte de la multitude industrieuse et se tenait droite en toutes circonstances. N'avait-elle pas affirmé : « *Je n'ai point l'âme d'un trembleur en ce monde agité de tempêtes* » ?

Le presbytère d'Haworth fut la résidence surveillée dont elle se satisfaisait. Deux éloignements suffiront à persuader Emily des bienfaits du rugueux cocon familial au sein duquel elle ressentait paradoxalement le parfum de la vraie liberté. À 20 ans, elle partit enseigner pendant six mois dans une école de Halifax, mais rigide, cassante, perfectionniste à l'extrême, elle en revint épuisée et convaincue que les autres n'étaient pas faits de la même étoffe qu'elle. Une autre fois, elle accompagna Charlotte à Bruxelles et vécut pendant dix mois dans un pensionnat à l'enseignement éclairé, aux antipodes des lugubres et sadiques établissements glaciaux qui avaient causé la mort des deux aînées. Mais, parmi les collégiennes belges emplies de vie, de rires et d'une innocente sensualité, Emily toute de noire vêtue se repliait sur elle-même et gagnait en pensées la solitude désolée de sa lande chérie. Emily *in Brussel* ou l'appel pressant du retour à une insularité démodée, loin des artifices de la modernité continentale jugés ridicules…

UN CORPS DOMPTÉ AU FER DU STOÏCISME ABSOLU

Elle rentra. Le calme de la demeure, la chaleur de l'âtre, les conversations littéraires, la présence paternelle d'une sereine autorité suffisaient à une existence de sœur tourière. Emily écrivait depuis toujours ou presque, puisque chacun s'y était mis, dans cette tribu originale, dès le plus jeune âge. « *Elles inventaient,* souligne Patti Smith[1], *des histoires scandaleuses, des pays en guerre, des rois qui se battaient en duel : un* Trône de fer *rien qu'à elles.* » Gondal était le royaume d'Emily. Assise à la table du salon tachée d'encre, en compagnie de ses sœurs, elle écrivait des poèmes[2] dont certains sont d'une beauté de feu, et noircissait des pages de ce qui deviendrait son unique roman. *Les Hauts de Hurlevent (Wuthering Heights)* publié sous le pseudonyme masculin d'Ellis Bell en 1847. Le teint d'une séduisante carnation ivoirine tournait peu à peu à la pâleur spectrale cependant que la tuberculose grignotait son corps dompté au fer du stoïcisme absolu. Elle mourut un jour de décembre 1848, dans sa 30e année. La veille au soir, elle avait nourri Keeper et Flossy, l'épagneule d'Anne, à bout de souffle, titubant, se rencognant aux murs, laissant choir sa longue chevelure de jais à l'image d'un linceul. La souffrance physique était atroce. Elle ne se plaignait pas. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Quelques années auparavant, un chien errant auquel elle avait apporté un peu d'eau et de nourriture la mordit à la main jusqu'au sang. Elle rentra à la maison sans rien manifester de la douleur insupportable et cautérisa la chair ouverte au moyen d'un fer à repasser brûlant. Emily Brontë ou la plaie à vif, se consumant sans un regard pour la vie d'ici-bas, pourtant aimée à sa façon. La confrontation tant attendue où l'œil peut, enfin à loisir, « *parcourir des mondes de lumière* […] *dans l'immensité infinie* ». ■

Fabrice Gaignault

1. Emily Brontë, *Hurlevent,* trad. Jacques et Yolande de Lacretelle, préface de Patti Smith, Folio, 2015.
2. Emily Brontë, *Poèmes,* trad. Pierre Leyris, éd. bilingue, Poésie/Gallimard, 2000.

HEATHCLIFF, SA PLUS BELLE INVENTION ?

Si Heathcliff, le nom du personnage principal des *Hauts de Hurlevent,* renvoie indiscutablement à l'Earnscliff du « Nain noir » de Walter Scott, et à l'amour d'Emily pour sa terre (*heathcliff* signifie « colline de bruyère » en anglais), qu'en est-il de l'origine de cette incarnation du romantisme gothique ? Cet homme tourmenté et vindicatif aurait été inspiré à Emily Brontë par son frère Branwell, dont la pente autodestructrice était indissociable de ses mouvements de colère et parfois même de violence vis-à-vis de ses sœurs. D'autres spécialistes des *Hauts de Hurlevent* ont cru déceler en Heathcliff un lointain et malfaisant ascendant de Patrick Brontë, le père d'Emily. L'orphelin à la peau sombre ne peut en effet s'accomplir que dans le mal. Il est, à première lecture, l'opposé de la romancière. Pourtant, ses rages rentrées, ses coups de fouet cruels adressés parfois à ses chiens, voire à ceux des autres, laissent entrevoir cette vérité littéraire parfois contestée mais au fond si vraie : la création d'un personnage ressemble en partie à celle d'un golem, cet être d'argile ventriloque de l'âme de son concepteur. **F.G.**

Le presbytère d'Haworth Parsonage, un cocon familial certes rugueux, mais au sein duquel Emily ressentait le parfum de la vraie liberté.

UIG/UNIVERSAL HISTORY ARCHIVE/AKG-IMAGES

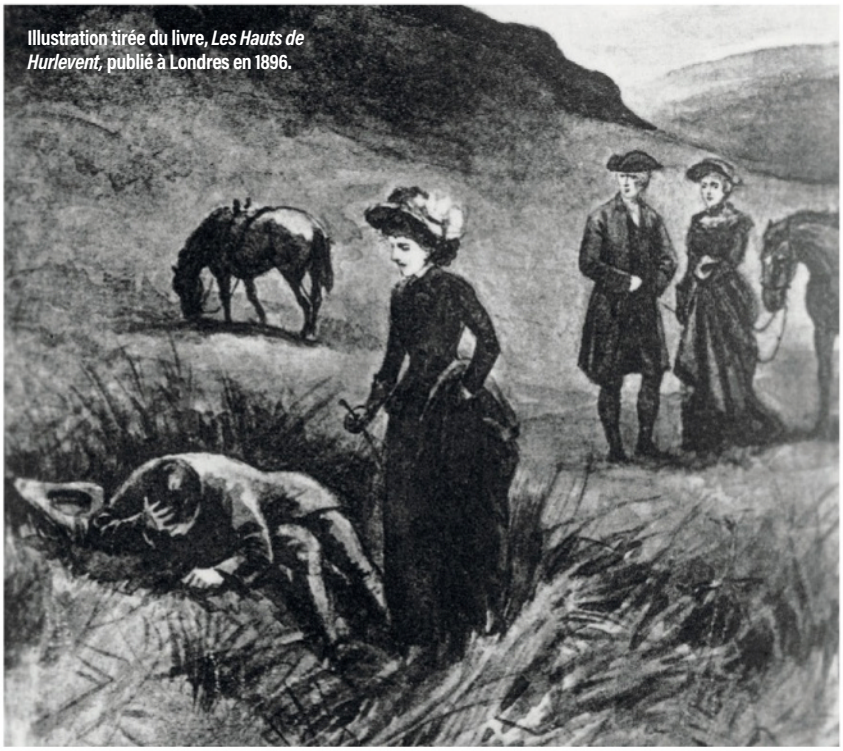


Illustration tirée du livre, *Les Hauts de Hurlevent,* publié à Londres en 1896.

AKG-IMAGES/DE AGOSTINI PICTURE

« Les Hauts de Hurlevent »

FLAMBOYANCE DU GOTHIQUE

En se réfugiant dans la création de son unique roman, Emily Brontë ne voulait pas expressément écrire une œuvre gothique; tout, dans la vie mystérieuse et solitaire qu'elle mena, l'y inclinait pourtant.

Quand la cadette de Charlotte commence à lire, l'âge d'or du roman gothique est déjà révolu. *Le Château d'Otrante* de Walpole (1764), *Les Mystères d'Udolphe* de Radcliffe (1794), *Le Moine* de Lewis (1796) et *Melmoth* de Maturin (1820) brillent tels les derniers feux d'un brasier mauvais, et les lecteurs éreintés aspirent désormais à des chroniques plus réelles. Les sœurs Brontë, cependant, ignorent tout du vrai monde: elles ne l'habitent pas. Emily ne vivra que par son Shakespeare, ses Grecs tragiques, ses Prussiens romantiques, ses Anglais exaltés, Byron et les autres.

Très tôt, Patrick Brontë, qui compulse le *Blackwood's Edinburgh Magazine,* accable ses enfants de contes lugubres. Au presbytère, la vie est morne, la mère n'est plus, les enfants sont livrés à eux-mêmes. Dehors, un vent sauvage hurle au-dessus de la lande. Le pasteur écrit, sermonne, s'absente. Déjà, la camarde rôde; Maria et Elizabeth, les deux aînées, meurent en bas âge. Les quatre restants s'inventent des refuges – Glass Town, Angria, puis Gondal –, où se déploieront bientôt des guirlandes de poèmes. On inscrit Emily dans des écoles; l'air lui manque, elle dépérit. Devenue adulte, la jeune femme enseigne un peu, sans succès. Avec Charlotte, elle part à Bruxelles: un désastre. « *Sa faculté d'imagination était si vive!* » déplore son maître de pension.

UN CONTE QUASI DÉMENT

Retour au pays. À l'hiver de 1843, la tante Elizabeth meurt à son tour. Emily a 25 ans, et son avenir est derrière elle. Elle est belle, radicale, mutique, mystérieuse. Dans la grande maison silencieuse, la nuit, elle lit Hoffmann en attendant le retour de son frère soûlographe, qui a transformé un chagrin d'amour en fureur autodestructrice. L'argent fait défaut, les bruyères frissonnent, Emily écrit, non plus seulement des vers, mais un conte quasi dément. Branwell, le frère tapageur, se mue peu ou prou en Heathcliff.

C'est ainsi que *Les Hauts de Hurlevent,* s'il ne ressortit pas directement au style gothique, en présente tous les stigmates. Les critiques de l'époque se pincent le nez: cruauté excessive, passions déraisonnables, où va-t-on, à la fin? – on dirait que ce livre a été écrit par un homme! Tout est là, oui. Les âpres décors (la lande, le manoir), les hommes fielleux et trompeurs – si torturés, toutefois, qu'on ne peut s'empêcher de les prendre en pitié –, les femmes séduites, abusées, rendues folles et mourant prématurément, les orages terribles, les éclairs farouches, un arbre fendu en deux par la foudre. Et puis, très vite, une petite main froide comme la glace. « *Laissez-moi entrer!* » ordonne un fantôme à Lockwood. À la fin du roman, c'est Heathcliff lui-même qui déraisonne. « *Regardez bien partout, et dites-moi si nous sommes seuls* », demande-t-il à Nelly. La pauvrette vacille. « *Je m'aperçus alors que ce n'était pas le mur qu'il regardait, car, en l'observant, je remarquai que ses yeux semblaient exactement dirigés vers une chose qui se serait trouvée à deux mètres de lui.* » Le lendemain, le cadavre de Heathcliff est retrouvé, « *son visage et sa gorge* […] *balayés par la pluie* », tandis qu'un « *regard d'exultation effrayant* » sur sa face demeure. Le maudit est enterré, mais on dit qu'il erre encore, parfois, « *près de l'église, ou sur la lande, ou même dans cette maison* ». Un petit pâtre pleure à chaudes larmes. C'est trop pour lui. C'est trop pour nous aussi – délicieusement. ■ **Fabrice Colin**

Parole d'écrivains

EMILY À LA FOLIE

La passion suscitée par l'autrice des *Hauts de Hurlevent* et par son chef-d'œuvre ne connaît pas de frontière. Quatre auteurs et autrices, venus d'Irlande, de Chine ou de France, racontent comment elle les a inspirés.

MAGGIE O'FARRELL (IRLANDE)

« Ce qui fait le génie d'Emily, c'est son intrépidité »

« J'ai lu pour la première fois *Les Hauts de Hurlevent* vers l'âge de 15 ans. Dès que Heathcliff et Cathy se sont mis à courir en liberté dans la lande, j'ai été accro à cette lecture. Pour l'anecdote, il y a quelques années, on m'a proposé de participer à un événement littéraire au presbytère de Haworth Parsonage. Les organisateurs m'ont demandé si je voulais rester dans la maison voisine, dans le lit qui aurait inspiré la scène du fantôme de Cathy à la fenêtre. Naturellement, j'ai dit oui et j'ai passé la nuit à Ponden Hall dans le fameux lit à baldaquin avec une minuscule fenêtre. Mais à ma grande déception, aucun fantôme n'est apparu. Ce qui fait le génie d'Emily Brontë, c'est son intrépidité – elle n'a jamais peur de prendre des risques, tant avec l'intrigue qu'avec les personnages – et son engagement absolu dans son art. »

➔ Dernier ouvrage paru : *Hamnet,* Belfond, 2021

GREGORY LE FLOCH (FRANCE)

« Pas une scène violente que j'écrive sans penser à elle »

« J'ai découvert Emily au collège. On étudiait des extraits des *Hauts de Hurlevent* tout en regardant l'adaptation avec Juliette Binoche. J'ai été aussitôt fasciné. Il faut lire le roman à l'adolescence, seule période où l'on est capable de ressentir la violence insensée de Cathy et de Heathcliff. Passé la vingtaine, on devient trop civilisé pour ce livre barbare. Emily est géniale car elle a su écrire l'histoire d'amour la plus intense qui soit sans jamais être sortie de son village, sans avoir eu ni amant, ni maîtresse, ni ami – sans avoir vécu. Par elle, j'ai très tôt eu le goût de la transgression et du mal. J'ai glissé d'Emily à Baudelaire, puis à Sade. Pas une scène violente que j'écrive sans penser à elle, pas une scène de nuit sans une pensée pour Heathcliff. »

➔ Dernier ouvrage paru : *Gloria, Gloria,* Christian Bourgois, 2023

NATHALIE BAUER (FRANCE)

« Une source d'inspiration intemporelle »

« Emily Brontë, découverte dans mon adolescence à travers *Les Hauts de Hurlevent,* me fascine avant tout par sa liberté : peu lui importent les canons littéraires et la morale de son époque, ou la nécessité de fournir des clés à ses lecteurs. Emmené par des narrateurs multiples et partiaux, son roman est si complexe et si bien enveloppé dans le mystère qu'il offre à chaque lecture une nouvelle interprétation. Son imagination, développée au temps de Gondal, prend toute sa puissance dans l'évocation de la lande, qui devient sous sa plume un lieu métaphysique, substance même du héros, Heathcliff, lequel en possède à la fois le nom et les caractéristiques. Thomas Hardy reprendra, d'ailleurs, ce motif trente ans plus tard en le plaçant au cœur du *Retour au pays natal.* Pour toutes ces raisons, Emily Brontë constitue une source d'inspiration intemporelle. »

➔ Dernier ouvrage paru : *Qui tu aimes jamais ne perdras,* Philippe Rey, 2023

YIYUN LI (CHINE)

« Je sentais fortement dans ma vie la présence de ses personnages »

« J'ai grandi à Pékin dans les années 1980, où la littérature traduite était encore peu accessible. Quand j'avais 16 ans, un ami s'était procuré un exemplaire des *Hauts de Hurlevent* traduit en chinois. L'univers de ce livre nous semblait si trouble, mystérieux et personnel. C'était pour nous une littérature pleine de passions sombres et d'attraits inexplicables, qui tranchait avec la société puritaine où nous vivions. En grandissant, ce roman s'est emparé de mon imagination, j'étais transportée dans le monde d'Emily Brontë, je sentais fortement dans ma vie la présence de ses personnages. Les situations y sont complexes, et les passions abyssales. Comme Emily Brontë, je suis attirée par les personnages imparfaits, subversifs et rebelles. Lilia, dans mon nouveau roman, est l'un de ces personnages. »

➔ Dernier ouvrage paru : *Partir quand même,* Belfond, 2023

Propos recueillis par Simon Bentolila

MURDO MACLEOD/BELFOND- ARNAUDT DELRUE/BOURGOIS EDITEUR - DON FERIA/THE MACARTHUR FOUNDATION AWARDS/ED. BELFOND - PH. MATSAS/PHILIPPE REY-

Au cinéma

AMOUR, GLOIRE ET BRONTË

Charlotte, Emily et Anne ont largement inspiré le grand et le petit écrans. Aussi bien pour leurs œuvres que pour leurs vies. Petite sélection.

Les Hauts de Hurlevent de Peter Kominsky avec Juliette Binoche et Ralph Fiennes (1992).

Laurence Olivier, poitrail gonflé et cheveux au vent dans la lande en Heathcliff? Voilà le cliché traditionnel autour de la littérature des sœurs Brontë, transposée à l'écran. Il faut dire que le long-métrage de William Wyler en 1939, respectant tous les codes hollywoodiens de l'époque, a largement marqué les cinéphiles. Mais il ne s'agit pas de la seule adaptation, loin de là, des *Hauts de Hurlevent*. On compte en effet pas moins d'une trentaine d'adaptations ou relectures, aussi bien pour la télévision (la BBC n'a pas été avare en ce domaine) que pour le cinéma. Parmi les versions les plus prestigieuses, on retiendra celle de Luis Buñel (1954), de Robert Fuest (1970) – avec un Timothy Dalton face à de gros ennuis capillaires –, de Peter Kominsky et le couple glamour Juliette Binoche-Ralph Fiennes (1992) sans oublier la vision sèche et personnelle d'Andrea Arnold (2011). S'il existe des transpositions chinoises, indiennes et égyptiennes du chef-d'œuvre d'Emily Brontë, on retiendra surtout l'excellente plongée dans le Japon médiéval *Onimaru*, signée Yoshishige Yoshida (1988).

Le monument de sa sœur Charlotte, *Jane Eyre*, a inspiré une quarantaine de projets, plus ou moins libres – le premier remonte à 1910. Et, là encore, aussi bien pour le cinéma que pour la télévision (en « unitaire » comme en « série »). On citera ainsi les longs-métrages de Chrissy Cabanne (1934), de Robert Stevenson (1943) – avec, SVP, Orson Welles, Joan Fontaine et Margaret O'Brien –, de Franco Zeffirelli (1996) – certes pas au sommet de son inspiration – avec Charlotte Gainsbourg et William Hurt et de Cary Joji Fukunaga (2011). Mais la version la plus marquante de *Jane Eyre* ne serait-elle pas le démarquage sur fond de zombie haïtien *Vaudou* (1943), du maître du hors-champ Jacques Tourneur?

On aurait pu s'attarder sur bien d'autres œuvres –littéraires et audiovisuelles –, mais le destin de la fratrie a également inspiré les cinéastes. Avant de découvrir l'excellent *Emily* de Frances O'Connor *[lire ci-dessous]* et outre le méconnu *La Vie passionnée des sœurs Brontë* de Curtis Bernhardt (1946), on se souviendra du bouleversant *Les Sœurs Brontë* d'André Techiné (1979). Avec son mémorable trio Isabelle Adjani-Isabelle Huppert-Marie-France Pisier. On a connu pire casting… ■

Baptiste Liger

Au centre : *Wuthering Heights* de William Wyler avec Merle Oberon et Laurence Olivier (1939).

AUTANT EN EMPORTE HURLEVENT

Libre évocation biographique, *Emily* restitue parfaitement – et avec élégance – l'univers et l'imaginaire de la sœur Brontë. Avec quelques échos contemporains.

C'est parfois en laissant aller son imaginaire qu'on restitue le mieux la réalité d'une vie. Ainsi la cinéaste Frances O'Connor assume-t-elle, dans *Emily*, une grande part de liberté quant à sa manière de raconter la vie d'Emily Brontë. Ce parti pris, qui pourrait faire tiquer les puristes, donne paradoxalement à ce biopic, fuyant les écueils du film en costumes, toute sa justesse. Après tout, Charlotte n'a-t-elle pas aussi laissé une large part à la fiction en évoquant « officieusement » sa sœur dans *Shirley*? Sous influence évidente d'une Jane Campion, la réalisatrice australienne (qui signe là son premier long-métrage, plébiscité lors du dernier festival de Dinard) revient moins sur le tragique du destin de son héroïne rebelle que sur ses sources d'inspiration, ses relations familiales, ses désirs. Frances O'Connor n'en oublie pas pour autant de restituer le climat bien particulier du Yorkshire, joue malicieusement avec les références littéraires, et fait des ponts habiles avec les questionnements féministes d'aujourd'hui. Enfin, comment ne pas saluer la performance saisissante d'Emma Mackey (vue récemment dans *Eiffel*), qui donne corps à la romancière des *Hauts de Hurlevent*. Et en fait ressentir toute la complexité, la personnalité, rien que dans un regard. **B.L.**

→ **Emily**, de Frances O'Connor, avec Emma Mackey, Alexandra Dowling, Fionn Whitehead… En salles le 15 mars.

UNITED ARTISTS – PARAMOUNT PICTURES

Reprises et influentes

QUAND LES SŒURS ONT LE VENT EN POP

Adaptés depuis des décennies à l'écran, en BD ou même en chanson, les romans des sœurs Brontë sont entrés dans l'imaginaire commun et ont élevé leurs autrices au rang d'icônes populaires.

« *Heathcliff, it's me, Cathy. Come home. I'm so cold! Let me in your window* ». Le 20 janvier 1978, une jeune chanteuse de 19 ans vient secouer le paysage musical britannique alors en pleine déferlante punk avec *Wuthering Heights,* un titre baroque et lunaire qu'elle a imposé à sa maison de disques. Avec une voix étrange, haute perchée, entêtante, Kate Bush propose une libre adaptation des *Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë et se permet même une petite fantaisie en confiant la narration de cette histoire d'amour et de vengeance à Catherine Earnshaw. Voir ainsi une œuvre des sœurs Brontë, ces filles de pasteur élevées dans la plus grande piété, résonner haut et fort au sommet des charts de la pop musique mondiale et devenir un emblème de la culture populaire, prête à sourire mais témoigne surtout de l'incroyable rayonnement de leurs écrits à travers les générations.

« JANE EYRE » EN MANGA

La fascination presque obsessionnelle du septième art pour l'œuvre des sœurs du Yorkshire a largement contribué à façonner leur statut d'icônes. Dès les premières heures du cinéma parlant, Hollywood se passionne pour *Les Hauts de Hurlevent* et *Jane Eyre*. Ces deux histoires exercent sur les grands réalisateurs une attraction irrésistible, comme si mettre en image ces univers, qui mêlent amour et cruauté, beauté et bassesse humaine, ordre moral et transgression, constituait une forme de consécration. Une attraction qui ne se dément pas avec les décennies. Ainsi en 2012, une adaptation de *Jane Eyre* par Cary Joji Fukunaga *[lire page 52]* et une adaptation des *Hauts de Hurlevent* par Andrea Arnold sortent en salles et initient un public nouveau à la beauté envoûtante de ces histoires.

Mais les Brontë se sont également trouvé une nouvelle vie dans les étals des librairies. Elles ont depuis quelques années les faveurs des auteurs de bandes dessinées. En 2009, Yann et Edith ont ainsi fait paraître chez Delcourt une superbe série adaptée des *Hauts de Hurlevent*. En 2019, Glénat publie l'album *Jane* d'Aline Brosh McKenna et Ramon K. Pérez. En 2022, Emily Brontë a même eu droit à un clin d'œil inattendu avec la parution d'une saga d'heroic fantasy intitulée *Hurlevent*. Plus étonnant encore, *Jane Eyre* devient, sous la plume de Sunneko Lee, un manga à succès au Japon et passionne la jeune génération. Symbole ultime de leur immortalité, les Brontë sont devenus à leur tour des personnages de roman. Dès 1960, Daphné du Maurier publie *Le Monde infernal de Branwell Brontë* et met en scène leur vie de famille pour raconter le frère méconnu. Depuis quelques années, Bella Ellis s'est même permis de faire d'Anne, Charlotte et d'Emily les détectives de sa série de romans policiers. Peu importe leurs atours, les sœurs Brontë n'ont pas fini de faire parler. ■

Léonard Desbrières

Une Parisienne pouvait-elle construire une histoire d'amour durable avec un Islandais fuyant ? C'est le thème de *L'Acceptation*, le nouveau livre de celle qu'on a un temps considéré comme la fille spirituelle de Michel Houellebecq. Portrait d'une romancière aussi poétique que sarcastique.

Solange Bied-Charreton

EN SON FJORD INTÉRIEUR

Est-il raisonnable de tomber amoureuse d'un homme qui s'appelle Adolf ? Dans la vraie vie, c'est le prénom du père du fils de Solange Bied-Charreton, dont elle est aujourd'hui séparée. Nous en resterons là pour les faits. Car *L'Acceptation* n'est pas un livre d'autofiction nombriliste mais un vrai roman, comme elle nous le rappelle dans le café du quartier de l'Odéon où nous la rencontrons : « *Tout a commencé dans le bureau de mon éditeur, Manuel Carcassonne. Je ne savais pas très bien sur quoi écrire, et je me suis mise à lui raconter mon quotidien : la fin de mon couple alors que mon enfant n'avait que quelques mois, cet appartement coupé en deux que je partageais avec un mystérieux Islandais qui se promenait en chaussures de montagne à Belleville. J'ai compris que ma vie était devenue romanesque, et qu'il fallait que j'en tire quelque chose.* »

D'ILLUSION EN DÉSILLUSION

L'Acceptation nous fait voyager de Paris à Reykjavik et de Dijon aux confins de l'Islande, alors que l'érosion attaque l'histoire fragile d'Aurore et de Gestur aussi inexorablement que la fonte des glaces. Peut-on parler de roman d'amour ? « *Ça me paralyserait d'écrire un vrai roman d'amour : ce serait mauvais ou trop cliché. Je ne suis pas capable de faire* Aurélien *d'Aragon – qui est pour moi le mètre étalon en matière de roman moderne, et le sommet en matière de roman sur la passion amoureuse. Plus modestement, je voulais partir de ma vie et ensuite faire un pas de côté de manière à trouver une forme originale.* » Les lecteurs de Catherine Millet seront désarçonnés par *L'Acceptation* : à part la description pudique du premier baiser échangé par les deux personnages, on ne trouve aucune scène érotique dans le livre. Un choix délibéré ? « *C'est une question que je me suis moi-même posée… Dans mes livres précédents, il y avait de vraies scènes d'amour, plus ou moins éludées. Là, ç'aurait été compliqué parce que c'est très inspiré de ma vie. C'est la première raison. La raison plus profonde, c'est que je parle d'une relation très peu érotique. C'est assez dur à dire, mais il s'agit plus d'une fascination. D'une illusion suivie d'une désillusion. Le garçon comme la fille aiment l'autre pour de mauvaises raisons : ils cherchent une fuite, un exotisme – à l'arrivée, ils se retrouvent figés dans la vie courante, et alors, ça ne peut pas tenir…* »

En 1975, deux ans après le premier choc pétrolier, Romain Gary publiait l'un de ses meilleurs livres : *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*. Le point de départ (traité sur le mode comique) est le suivant : un homme devient impuissant. Mais quand il regarde autour de lui, il voit la crise économique. Alors il se rassure : il n'y a pas que lui qui perd sa vitalité, l'Occident tout entier décline ! Sur un ton tour à tour goguenard et mélancolique, *L'Acceptation* reprend le même schéma narratif. L'histoire entre Aurore et Gestur démarre fin 2015, année des attentats. Alors que leur couple s'enlise, la France affronte ses fantômes et son effacement progressif : « *Mon roman parle aussi de la fin d'une certaine conception de notre pays, ainsi que de la fin de l'Islande traditionnelle – même si en France on s'en fout. Deux individus découvrent un pays étranger qu'ils ne connaissent pas. Dans mon cas, l'Islande fut un choc, un autre monde – partir pour Reykjavik, ce n'est pas comme aller à Orléans. Quant au regard qui est posé sur notre pays, je voulais trouver une manière non réactionnaire d'être nostalgique, une façon acceptable, genre* Souchon dans sa chanson Rive gauche… *Nous sommes passés à autre chose, à une société très violente où les traditions ne sont plus que des représentations. La France de 2023 est-elle encore la mienne ?* »

> « J'ai compris que ma vie était devenue romanesque, et qu'il fallait que j'en tire quelque chose »

PLUS FLAUBERT QUE HOUELLEBECQ

Dans son (excellent) roman précédent, *Les Visages pâles*, il était déjà question de la disparition d'une certaine idée de la France. On cite à Solange Bied-Charreton le titre d'un livre de Laurent Joffrin, *Le Réveil français*. Ne croit-elle pas à la possibilité d'un sursaut ? « *Oh ! j'ai de l'espérance un jour sur deux… Ma seule certitude, c'est que l'avenir de la France sera touristique ou* •••

VIVRE ENSEMBLE

Roman d'amour désabusé doublé d'un regard acéré sur les sociétés française et islandaise, *L'Acceptation* confirme la singularité de Solange Bied-Charreton.

C'est *« l'histoire d'un amour, puis d'un désamour »*. Mais tout cela semblait écrit, joué, dès le début. *« S'intéresser à Gestur, vouloir le retenir ou rentrer dans sa vie, ce n'était pas une bonne idée »*, songe d'ailleurs rétrospectivement Aurore, l'héroïne et narratrice de *L'Acceptation*. En décembre 2015, dans une librairie de Belleville, celle-ci a ainsi croisé un drôle d'individu *« égaré dans les rayons »*. Il s'appelle Gestur Sigmundsson, il est islandais et ce spécialiste des Vikings est une pointure dans son domaine. Les lois du cœur dépassent souvent la raison et Aurore, fille d'un grand nom de la moutarde de Dijon travaillant dans une maison d'édition, comprend que *« s'enamourer de l'homme au sac à dos, à la vie ostensiblement compliquée, à la nationalité cryptique,* [n'avait rien d'] *une solution d'avenir »*. Leur histoire se fera entre l'Islande et l'Hexagone, avec beaucoup d'absence(s) et la naissance du petit Erling (sans oublier l'arrivée du chat Floki).
Au-delà de l'histoire intime (d'inspiration autobiographique), c'est une opposition entre deux sociétés que décrit remarquablement Solange Bied-Charreton, dont on avait apprécié le regard acéré et le sens de la formule dans *Enjoy* ou *Les Visages pâles*. D'un côté, un monde scandinave où le froid touche aussi bien le climat que les terres ou le cœur des individus ; de l'autre, une France en déclin, rythmée par les manifestations et gangrenée par les méfaits des *« petits djihadistes à smartphones »* imposant une large présence policière. Malgré tout, c'est le portrait clinique d'un homme impassible et programmatique, imperméable à ses sentiments, qui bouleverse dans *L'Acceptation,* tout comme l'obstination déraisonnable d'Aurore, malgré la déréliction ambiante, croyant peut-être réveiller un vocal éteint. Et si, au fond, nous n'étions que les *« gestionnaires de notre déchéance »* ?

Baptiste Liger

★★★★☆
L'ACCEPTATION
SOLANGE BIED-CHARRETON
288 P., STOCK, 20,90 €

ne sera pas. Je suis une horrible pessimiste de nature, mais je suis très optimiste pour le tourisme – on a un potentiel de dingue sur les fruits confits ! » On retrouve là le caractère caustique d'une romancière qui, depuis ses débuts (*Enjoy*, 2012), a souvent été comparée à Michel Houellebecq. Certaines scènes de *L'Acceptation* – notamment celle, géniale, où Aurore annonce sa grossesse à Gestur – s'illustrent par un humour froid et distancié qui rappelle l'auteur des *Particules élémentaires*. Une référence majeure pour elle ? *« J'ai connu des moments un peu magiques, comme quand Adolf me parlait de la météo des aurores boréales… J'ai vécu aux côtés de quelqu'un qui m'a étonnée et fascinée. J'ai voulu garder sa part incongrue et décalée pour créer le personnage de Gestur. Il est un peu comme un animal qu'on va observer. Je fais l'autopsie d'une histoire d'amour et une étude de cas. Pour autant, ça me surprend toujours qu'on me parle de Houellebecq car je l'ai lu tard, après avoir publié. Je suis très classique et sage : mes modèles, au début, c'étaient Gustave Flaubert et certains romans américains.* L'Acceptation *a un côté grinçant bien sûr, certains passages sont censés être rigolos. Mais j'y ai mis de la poésie aussi, dans les passages en Islande. Il faut savoir doser les vannes, c'est insupportable, un livre qui essaie d'être drôle à toutes les pages… »*

DE *VALEURS ACTUELLES* À *MARIANNE*

La dernière fois que nous avions interviewé Solange Bied-Charreton, elle nous avait déclaré en riant que *« pour certaines femmes la littérature a remplacé le tricot »*. Des propos qu'elle ne tiendrait plus aujourd'hui : *« Je suis revenue de ça parce que j'en fais quand même partie ! Il y a plein de nanas formidables qui n'écrivent pas des romans dits de femmes. Houellebecq et les hommes en général n'ont pas le monopole du sarcasme. Plus largement, je n'ai pas envie de participer à la misogynie. C'est sympa de vivre dans un monde sans blagues sexistes, et c'est bien de parler un peu des problèmes de PPDA… »*

C'est l'une des touchantes facettes de Solange Bied-Charreton : elle vient des beaux quartiers de Paris, son destin était tout tracé, et elle a préféré bifurquer – petits boulots, carrière aléatoire, vocation de romancière qui n'allait pas d'elle-même… Elle nous fait cet aveu où l'esprit voile avec élégance une certaine tristesse : *« Depuis l'adolescence, j'ai toujours été en marge, d'une manière ou d'une autre. Faire le choix*

d'une certaine liberté esseule. Dans la vieille bourgeoisie conservatrice, une femme qui a un avis tranché ou des ambitions artistiques, c'est compliqué – mieux vaut être une femme effacée. J'ai mis vingt ans à admettre cette conséquence du machisme. Quand j'étais plus jeune, mes amis BCBG qui lisaient avaient des copines avec lesquelles ils ne parlaient pas de livres. La complicité intellectuelle pose problème à certains hommes, alors que moi, je m'y épanouis… Pour ces garçons, je ne pouvais être qu'une amie. Les mecs que je trouvais géniaux ont tous fini par épouser des femmes, je ne dirais pas insignifiantes, mais qui cochaient toutes les bonnes cases. Comme si, moi, je ne savais pas faire la cuisine, alors que la cuisine est l'une de mes grandes passions! »

Sans faire de psychologie de comptoir, il paraît compréhensible que cette Française atypique ait cherché à l'étranger un homme à aimer, pour que n'existent plus de préjugés sociaux et que puisse se nouer une autre forme de communication. Ce qui est vrai sur le plan sentimental l'est autant sur le plan professionnel. Comment gagner sa vie honnêtement quand on est une telle anomalie ? Inclassable idéologiquement, Solange Bied-Charreton avait été embauchée à *Valeurs actuelles* en 2016. Avec sa culture et son bagout, elle était promise à un rôle de polémiste sur les plateaux de télévision. Il n'en a rien été : « *Dieu merci, je n'ai pas pris ce créneau. Je trouve ça inintéressant au possible de commenter l'actualité, et je n'avais rien à faire dans le journalisme de société… Je travaille désormais à la rubrique culture de* Marianne, *où je suis beaucoup plus à ma place.* »

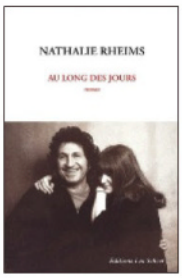
Notre entretien étant terminé, Solange Bied-Charreton doit reprendre le métro pour Vanves, où elle habite désormais avec son fils. Elle nous parle de son prochain projet : un roman sur l'amitié et sa génération (celle des gens nés au début des années 1980). Sa méthode de travail, confiée dans un dernier sourire, laisse augurer plus de nuits blanches que d'aurores boréales : « *Le manuscrit de* L'Acceptation *a compté jusqu'à 500 000 signes, et la version publiée en fait 300 000. Je ne garde que 50 % de ce que je fais. C'est un peu sisyphéen, quand on y pense, d'écrire, de supprimer, de réécrire… J'ai très envie d'avancer sur mon nouveau livre. J'ai deux chapitres, ce n'est pas fou. Quand j'en aurai dix, je commencerai à tout détruire. J'ai hâte!* » ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Alexandre Isard pour *Lire Magazine littéraire*

SAUVER L'AMOUR

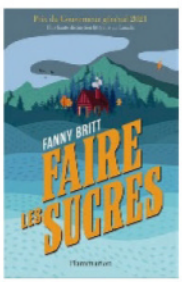
Outre Solange Bied-Charreton, l'amour sous diverses formes continue d'inspirer les romanciers. La preuve par quatre d'entre eux, issus de l'actualité éditoriale.



Si Daniel Balavoine était encore parmi nous, il s'époumonerait : qu'est-ce qui pourrait sauver l'amour ? N'y a-t-il plus qu'emprise et comportements inappropriés ? Non, répond Nathalie Rheims, qui avec une certaine audace célèbre les passions amoureuses de sa jeunesse sans criminaliser les hommes plus âgés avec lesquels elle a alors été. *Au long des jours* (Léo Scheer) est un peu la suite de *Place Colette*. C'est la fin des années 1970. Nathalie, 18 ans, joue au théâtre avec Roger Hanin ou Maria Casarès. Un soir, elle croise le chanteur Marcel Mouloudji, 55 ans. Malgré leurs trente-sept ans d'écart, c'est le coup de foudre. Nathalie Rheims se souvient avec beaucoup de délicatesse de cette liaison interdite qu'elle ne renierait pour rien au monde.

L'amour comme puissance vitale, c'est aussi l'un des thèmes de *La Douceur* (Stock), le nouveau roman d'Étienne de Montety. Le narrateur, journaliste, rencontre une vieille dame, May de Caux, qui préside la Convention internationale de la rose. Il apprend qu'elle a été déportée à Ravensbrück, et entreprend de lui faire écrire ses Mémoires. Comment cette femme s'est-elle reconstruite après les camps grâce à la tendresse de son mari ? Une histoire de résilience, mais plus proche de Modiano que de Cyrulnik…

L'illustre rencontre nocturne entre amants ne craint pas le passage du temps sous la plume de Grégoire Delacourt. *Une nuit particulière* (Grasset), bien qu'inscrit dans un cadre contemporain, porte en lui l'empreinte du roman d'amour traditionnel. Deux personnages y font état de leur vie lors d'une rencontre hasardeuse : Aurore se fait quitter par son mari après trente ans de vie commune et Simeone a « *un crabe* » dans la gorge qui ne lui laisse que peu de temps à vivre. Ne voulant définitivement plus se battre, son épouse broie du noir. Les deux inconnus vont alors se promettre de s'émouvoir éperdument jusqu'au crépuscule, tout en pérégrinant le diable au corps dans la capitale parisienne. Un périple éminemment lyrique.



Terminons ce tour d'horizon sentimental au Québec avec *Faire les sucres* (Flammarion), best-seller de l'écrivaine Fanny Britt, qui ausculte spécifiquement la manière dont le couple peut (ou non) faire face aux drames qui se mettent en travers de son chemin. C'est le récit de la rédemption que vit Adam lorsqu'il percute une jeune fille avec sa planche de surf, lui disloquant le genou par la même occasion. Ce triste accident déconstruit petit à petit sa vie de couple auparavant paisible avec Marion. Voyant le château de cartes s'effondrer, il rachète une érablière à la famille de la blessée, tout en espérant reprendre le contrôle de sa vie à l'aide des gracieusetés de la nature. Au cœur de la Belle Province et de son authenticité, rien ne semble impossible à surmonter. **L.-H.L.R. et Marie Jouvin**

Nous n'avions rien lu de lui depuis *La Route*, en 2008. Après cette longue absence, l'Américain revient avec deux romans qui s'éclairent l'un l'autre: *Le Passager* paraît ce mois-ci, et *Stella Maris* paraîtra début mai. À 90 ans, l'écrivain n'a donné que deux interviews et demeure un mystère. Qui est-il? Qui sont ses modèles, et pour qui en est-il devenu un? Portrait à travers les générations.

Sur les traces de CORMAC McCARTHY

En 2007, le *Knox News* publie un article intitulé « Cormac McCarthy: sur les traces d'une légende ». *« Si vous partez sur les traces de l'écrivain Cormac McCarthy, vous aurez besoin d'un guide. McCarthy, 74 ans, dont le caractère a été marqué très tôt par la force de la culture appalachienne, ne vous aidera pas »,* constate le journaliste. Que savons-nous de l'auteur né Charles McCarthy le 20 juillet 1933 à Providence dans le Rhode Island? Prenez cette histoire de prénom: il existe deux versions différentes. Dans la première, l'auteur a lui-même voulu changer de prénom en hommage à Cormac Mac Airt, un roi de la mythologie celtique irlandaise. Dans la seconde, ses parents auraient fait une demande légale de changement au profit de ce prénom gaélique qui signifie « fils de Charles ».

En 1937, Cormac, sa mère et les cinq autres enfants rejoignent le père, que sa profession de juriste a mené à Knoxville, dans le Tennessee. Élève dans une école catholique, le futur écrivain s'inscrit ensuite à l'université d'État avant de s'engager à l'âge de 20 ans dans l'armée de l'air. Le jeune homme y reste quatre ans, dont deux en Alaska où il travaille comme animateur radio. Ce voyage l'éloigne certainement du goût de l'étude puisqu'il ne reprend que brièvement ses études avant de partir pour Chicago en 1960. Il quitte la fac sans diplôme, mais avec deux premiers textes, distingués par des prix à l'université.

LA ROUTE DE L'ÉCRITURE

À Chicago, Cormac aurait travaillé comme mécanicien automobile. Là, il écrit son premier roman, *Le Gardien du verger,* une histoire violente de vol, de meurtre et de rédemption au cœur du hameau isolé de Redbranch, dans le Tennessee. En 1961, McCarthy épouse une amie de fac, Lee Holleman. Installé dans une cabane sans confort sur les contreforts des monts Great Smoky, à côté de Knoxville, le couple a un fils, Cullen. Jeune papa, Cormac veut se consacrer à son prochain ouvrage. Il attend donc de sa femme qu'elle prenne un emploi à plein temps. Cette dernière s'y refuse; ils divorcent. L'écrivain part en Irlande à l'été 1965. Sur le bateau, il rencontre Anne DeLisle, une danseuse et chanteuse anglaise, qu'il épouse un an plus tard.

Entre-temps a paru *Le Gardien du verger* chez Random House – pour l'anecdote, si McCarthy a envoyé son manuscrit uniquement à ce prestigieux éditeur, ce n'est pas par orgueil mais parce qu'il n'en connaissait guère d'autres. L'écrivain commence ainsi un cycle de quatre romans appartenant au *southern gothic,* genre littéraire du sud des États-Unis, qui reprend les croyances macabres et les paysages typiques du style gothique.

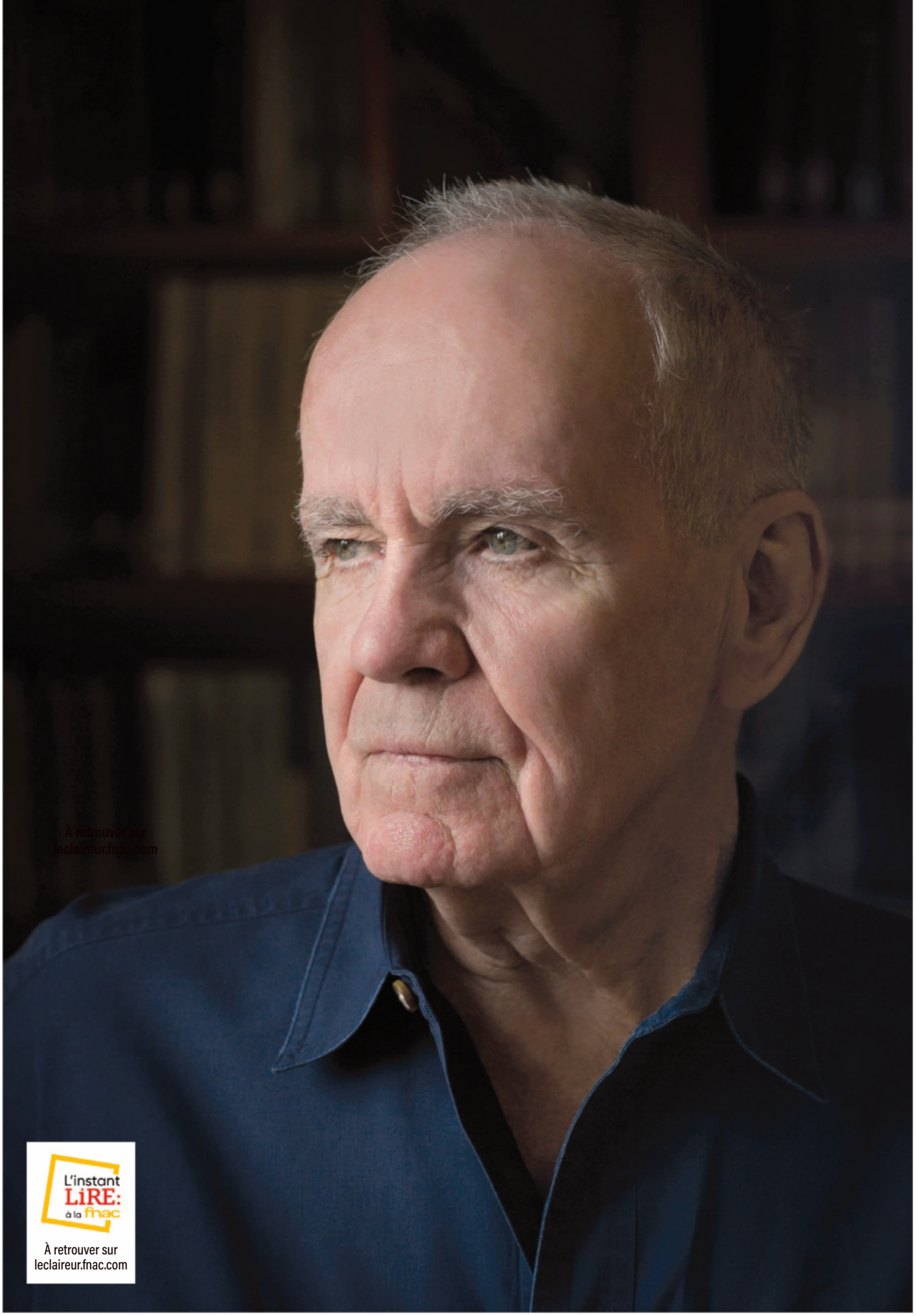
Financé par la fondation Rockfeller, le couple entreprend un voyage en Europe et s'attarde à Ibiza, où l'auteur s'attelle à son deuxième roman, *L'Obscurité du dehors.* De retour aux États-Unis, McCarthy publie *Un enfant de dieu,* acclamé comme l'un des dix meilleurs romans de *southern gothic.* Puis il tombe en panne d'inspiration, divorce d'Anne, et déménage au Texas, en 1976. Là, à El Paso, il achève *Suttree* sur lequel il travaillait depuis vingt ans.

Retracer le parcours de l'auteur permet de discerner les ruptures créatrices et l'influence certaine des lieux. Au Texas, McCarthy passe au western avec *Méridien de sang.* Cette épopée métaphysique dans le Far West de 1849 est considérée comme son chef-d'œuvre. Déménageant à Santa Fe, au Nouveau Mexique, l'auteur entame un nouveau cycle: la « Trilogie des confins », dont le premier volume *De si jolis chevaux* reçoit le National Book Award. Trois livres, un troisième mariage et un deuxième enfant plus tard paraît en 2005 *Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme,* adapté au cinéma *(No Country for Old Men)* en 2007. La même année, il crée la surprise avec *La Route,* opus postapocalyptique couronné du prix Pulitzer de la fiction. Il faut croire que l'écrivain n'aime pas les étiquettes.

« DE LA FIN D'UN MONDE À LA FIN DU MONDE »

En revanche, il apprécie les genres littéraires. Une preuve: il a glané les deux récompenses littéraires majeures de son pays avec deux fictions bien différentes: *De si jolis chevaux* se rapproche du western, quand *Non, ce pays…* est un (violent) roman noir.

Cet homme a toujours refusé de commenter son œuvre, et n'accorde aucun entretien. De sorte qu'il n'a jamais trop dit quels écrivains lui avaient donné envie d'en devenir un. La littérature de genre semble clairement être l'une de ses sources, et ce n'est pas un hasard si ses deux scénarios pour le cinéma appartiennent au polar: celui de *Cartel* (réalisé par Ridley •••



BEOWULF SHEEHAN/L'OLIVIER

Scott en 2013) mais aussi le fameux *No Country for Old Men*. Initialement, il s'agit d'un scénario, écrit par un McCarthy pensant trouver facilement quelqu'un pour le tourner. Mais personne n'accepte, alors il le novélise. C'est une fois paru que ce roman intéresse des cinéastes. Personne ne fut alors étonné que ce soient les frères Coen : une majorité de leurs films lorgnaient alors vers Dashiell Hammett (le créateur du personnage de Sam Spade est aussi, avec Raymond Chandler, l'un des deux initiateurs du roman noir moderne), ou vers un polar plus *southern gothic*.

William Faulkner est une figure qui vient illico à l'esprit quand on évoque les premiers livres de McCarthy. Ce dernier partage avec l'auteur du *Bruit et la Fureur* l'écriture du mal, la figure des damnés, les interdits, et le style incantatoire. Ernest Hemingway est un autre grand écrivain que beaucoup citent comme une référence probable de notre homme. Mais à ces héritages, il convient d'ajouter un autre modèle – inattendu – cher à l'Américain. Olivier Cohen, le fondateur des éditions de l'Olivier, est l'une des rares personnes à avoir parlé au téléphone avec cet auteur qui « *n'a quasiment aucun rapport avec ses éditeurs étrangers* ». « *Au cours de la conversation, il m'a parlé de Proust, qu'il a lu et relu* », se souvient-il. Éditeur de McCarthy en France depuis *Le Grand Passage* (1997), Cohen poursuit : « *Je me suis ensuite aperçu que sa filiation avec lui était claire. Proust dépeint la fin d'un monde : celui de la société aristocratique française du XIXe. La « Trilogie des confins », c'est la fin d'un monde aussi : celui des hommes à cheval, de leur rapport à l'honneur et à l'animal. Dans ses livres suivants, on est passé de la fin d'un monde à la fin du monde.* »

L'AURA D'UN ALCHIMISTE DES GENRES

La Route s'est vendu à quelque 2 millions d'exemplaires outre-Atlantique, et à près de 700 000 en France (format poche compris ; chiffres éditeur). Depuis les années 1990, il était un auteur « installé » dans l'Hexagone, dont chaque livre se vendait environ à 20 000 exemplaires. Une œuvre si dense, depuis tant d'années : on se pose forcément la question de la considération et des influences que laisse déjà l'écrivain nonagénaire, notamment aux États-Unis et en France. « *Richard Ford et Jonathan Franzen l'admirent beaucoup* », témoigne Olivier Cohen avant de sourire : « *Ils m'en parlent avec une sorte de terreur sacrée ! Il a cette aura, alors que lui ne se prend pas du tout au sérieux.* »

C'est dit : si McCarthy n'a pas (encore) influencé d'autres plumes, il a une « aura » dont ces plumes aiment parler. Il n'a pas fallu plus d'une demi-journée à William Boyle et David Vann pour répondre à notre sollicitation. « *Je me suis tourné vers lui par l'intermédiaire de Larry Brown, qui était mon auteur favori quand j'avais 20 ans, et Brown parlait souvent de McCarthy,* témoigne le premier. Et d'ajouter : *Il est sans doute le plus grand écrivain américain des cinquante dernières années.* » Pour Vann, « Méridien de sang *est le plus grand roman de langue anglaise de tous les temps* ». « *Face au déni implacable des Américains au sujet de leur méchanceté, il nous a constamment dépeints comme une nation née dans la guerre, avec un avenir de guerre sans fin. Une nation construite sur les crimes les plus horribles que l'humanité ait commis, du génocide et de l'esclavage à l'annihilation nucléaire* », souligne-t-il. Quant à Boyle, dont les romans noirs new-yorkais ont a priori peu de liens, il est marqué par « *l'intersection des genres* » chez McCarthy, par « *la façon avec laquelle il écrit sur la condition humaine, sur le mystère, sur les questions du bien et du mal* ». Il conclut : « Le Passager *est un climax, puisqu'il traite de tout ça en partant d'une relation très shakespearienne entre un frère et une sœur, avant d'ouvrir sur des questions essentielles sur le monde.* »

De notre côté de l'Atlantique, cette façon de mélanger ainsi les genres, c'est aussi ce

SPECTRES AMÉRICAINS

La discrétion de Cormac McCarthy rappelle celle du très discret J. D. Salinger, mort en 2010. Fuyant New York et la notoriété apportée par *L'Attrape-cœurs* (1951), l'écrivain s'installe en 1953 à Cornish dans le New Hampshire où il vit reclus. En 1965, l'hebdomadaire *The New Yorker* a les faveurs d'une nouvelle intitulée *Hapworth 16, 1924,* sa dernière œuvre connue. Trois ans après sa mort paraissent des lettres de jeunesse inédites de Salinger à la lecture desquelles on comprend qu'il n'avait jamais cessé d'écrire.

Et que dire de Thomas Pynchon, dont le statut d'écrivain mythique semble tenir autant à son refus de répondre aux journalistes qu'à la qualité de ses huit romans et de son recueil de nouvelles ? À propos de l'œuvre mêlant absurde et érudition de l'auteur de *Vente à la criée du lot 49,* l'écrivain américain Percival Everett a dit : *« Lire Pynchon revient à faire de la spéléologie. Vous pourrez vous perdre, vous serez trempés, vous devrez amener votre propre lampe-torche et trouver votre propre sortie. »* Une lampe-torche ne serait pas de trop pour tenter d'éclairer les origines ou le parcours du romancier né dans l'État de New York en 1937. Rien, ou si peu d'éléments, n'a filtré sur lui. Auréolé à l'unanimité par le jury du Pulitzer pour *L'Arc-en-ciel de la gravité,* Pynchon est finalement évincé par la commission de surveillance du prix. Jugeant ce livre *« illisible », « surécrit »* et *« obscène »*, elle a contribué involontairement à épaissir le mythe Pynchon.

G.M.

Portrait de l'"auteur américain Thomas Pynchon à l'âge de 16 ans, dans son lycée à New York.

THE SCHOOL'S YEARBOOK, THE OYSTERETTE

No Country for Old Men **de Joel et Ethan Coen, d'après le livre de Cormac McCarthy, avec Javier Barden.**

PARAMOUNT PICTURES FRANCE

qu'aiment Véronique Ovaldé et Jérémy Fel, dont les univers sont toujours à la lisière du conte intemporel, du noir et du fantastique. Idem pour DOA, dont les romans à la Série noire flirtant entre polar et espionnage sont portés par un *behaviorisme* (décrire les personnages par ce qu'ils font et non par ce qu'ils pensent) qui fait penser à celui de l'Américain. Ces trois-là ont, eux aussi, répondu immédiatement à notre appel. « *Il écrit si bien le mal qu'il est celui qui compose les personnages de méchants les plus terribles : le juge Holden dans* Méridien de sang*… Le lire est une expérience sensorielle et physique* », admire Fel. Véronique Ovaldé insiste sur « *sa puissance évocatoire. Des images hantent et restent en tête, comme ces scènes dans* La Route*, où des gens se dévorent entre eux* ». Quant à DOA, il lit McCarthy en version originale, sans attendre la parution française. Il appuie sur « *une puissance narrative folle, le tout avec une grande économie de mots. En une phrase il y a tout ce qu'il faut* », même s'il remarque que « *la langue anglaise permet plus facilement ce minimalisme, comme elle autorise plus les longues phrases avec des ribambelles de répétitions* ». Mais ce qu'ils mettent en avant, outre la puissance narrative, c'est la liberté de McCarthy. Liberté formelle : « *ces mélanges de passages à la première puis à la troisième personne, de méditations et d'introspection* », selon Véronique Ovaldé. Ou liberté de « *ne jamais céder aux modes du temps, et ainsi de n'avoir au fond jamais changé de thèmes ni de typologies de personnages* » pour DOA).

> « McCarthy est sans doute le plus grand écrivain américain des cinquante dernières années »

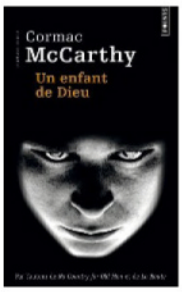
L'ABSENCE ET LE RETOUR

Incontournable, McCarthy reste volontairement absent dans les médias. Il a fait quelques exceptions notamment à l'occasion de ses deux grands prix – en 1992, avec l'entretien accordé au *New York Times,* et en 2007, avec sa première interview télévisée, décrochée par Oprah Winfrey. Habillé avec élégance, l'écrivain répond brièvement aux questions de la célèbre présentatrice sur sa routine d'écriture et sa gloire : « *Je m'en fiche. Il n'y a rien de mal à cela* », déclare-t-il au sujet de ses millions de lecteurs. Après cet entretien jugé « *horrible* » par le magazine *Vulture*, l'auteur ne publie rien pendant seize ans. Aujourd'hui, il revient avec un diptyque : *Le Passager* et *Stella Maris.* À l'heure où paraît la traduction française du premier, on se dit que personne d'autre ne peut se permettre un tel retour… ■

Gladys Marivat et Hubert Artus

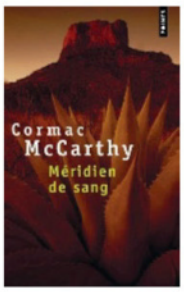
McCARTHY EN CINQ LIVRES

Western sanglant, thriller, guerre, apocalypse, c'est la violence dans toute son esthétique qui se déploie dans les livres de ce poseur de bombe littéraire. Sélection.



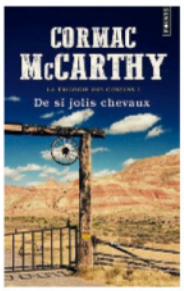
UN ENFANT DE DIEU (1973)

Dans un comté montagneux du Tennessee, Lester Ballard, expulsé de chez lui, passe de la solitude à la déviance et de la déviance au meurtre : fabrique d'un tueur en série presque ordinaire. Troisième volet de la série informelle *Southern Gothic*, ce roman bref et glaçant chronique la descente aux enfers d'un pauvre type que le lecteur prendra peut-être en pitié… jusqu'à un certain point. On peut s'étonner, alors qu'il est question de meurtres, de viols et de nécrophilie, qu'aucune polémique n'ait accompagné la sortie de ce brûlot. C'est parce que le vrai sujet du livre est ailleurs. La violence est-elle consubstantielle à l'expérience humaine ? ■ **F.C.**



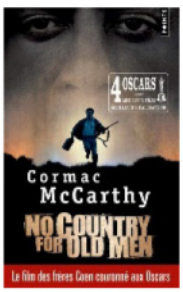
MÉRIDIEN DE SANG (1985)

« *Le livre le plus sanglant depuis l'*Iliade », soutenait un journaliste du *New York Times* en 1992. Souvent considéré par les spécialistes comme le magnum opus de McCarthy, *Méridien de sang* est un western gorgé de bruit et de fureur. Inspiré de faits réels, il conte l'épopée d'un gang sanguinaire qui, au cœur du XIXe siècle, sème le chaos. On scalpe, on trucide, on tire sans sommation… La guerre semble le seul langage audible. Une rédemption est-elle possible pour le « gamin », jeune membre du gang opposé au terrible juge Holden, dépouillé de toute humanité ? Contrairement aux quatre autres titres cités ici, *Méridien de sang* n'a jamais été adapté au cinéma. Tant mieux. ■ **F.C.**



DE SI JOLIS CHEVAUX (1992)

Tome inaugural de la « Trilogie des confins », *De si jolis chevaux* est le premier grand succès de McCarthy. Fait assez rare pour être signalé : il y est notamment question d'amour. En 1949, deux jeunes gens, John Grady Cole et Lacey Rawlins, gagnent le Mexique pour prendre un nouveau départ. Après moult péripéties, ils se font embaucher comme cow-boys dans un ranch local. John Grady s'éprend de la fille du propriétaire. Las ! l'histoire doit rester secrète. Rattrapés par leur passé, les deux jeunes gens sont jetés en prison. John Grady reverra-t-il la lumière ? Même s'il comporte son lot de sévices et qu'il refuse le *happy end,* ce récit est l'un des plus optimistes de son auteur. ■ **F.C.**



NON, CE PAYS N'EST PAS POUR LE VIEIL HOMME (2005)

Dans le sud-ouest du Texas, près de la frontière, Llewelyn Moss tombe sur une scène de carnage – un deal de drogue ayant mal tourné – et sur un magot spectaculaire. Deux choix s'offrent à lui ; il fait le mauvais. La belle adaptation cinématographique des frères Coen, couronnée de quatre oscars, ne saurait éclipser la brillance du matériau originel. Avec Anton Chigurh, tueur à gages psychopathe aux yeux « *comme des pierres mouillées* », sur la piste d'une valise renfermant 2,4 millions de dollars en cash, McCarthy offre à ses lecteurs son personnage le plus effrayant. Face à lui, Ed Tom Bel, vieux shérif hanté par son passé, est dépassé par le déchaînement d'horreurs auquel il doit faire face. ■ **F.C.**

LA ROUTE (2006)

Écrit en six semaines, *La Route* – poème élégiaque à la puissance d'évocation sans pareille – se voit acclamé par la critique (il remporte le prix Pulitzer) et par le public. Les personnages ? Un homme et son fils, seuls. Le décor ? Un monde postapocalyptique. La mère n'est plus, et on ne saura pas grand-chose du cataclysme qui a ravagé l'Amérique. Seule demeure une certitude : vivre, désormais, c'est survivre, avec le vague espoir que, quelque part, l'humanité renaisse de ses cendres. Plaines grisâtres, ciel de plomb, hordes barbares, voire cannibales… Le père sait que ses chances sont minces, mais il avance. Pour son fils. Un voyage inoubliable également adapté au cinéma trois ans après sa parution. ■ **F.C.**

« Le Passager », l'acmé d'une œuvre

Avec son dernier livre, Cormac McCarthy, au soir d'une carrière déjà hors norme, s'affranchit des règles classiques de la composition romanesque. L'intrigue est morcelée, la tension narrative diffuse. Chef-d'œuvre incompris en approche.

Le port de Pass Harbour au Mississippi, décor du *Passager*.

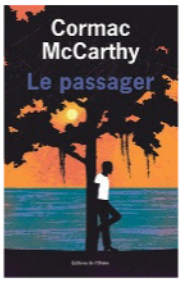
COURTESY OF COASTAL MISSISSIPPI

Ancien scientifique de haut vol, Bobby Western est en deuil. Il y a dix ans, sa sœur adorée et géniale, plusieurs fois internée, a mis fin à ses jours. Comment se remettre d'un tel choc ? Basé à Pass Harbour, Mississippi, Bobby est maintenant plongeur. Un jour, il explore l'épave d'un *« jet privé à trois millions de dollars »*, quasi intact, avec ses neuf passagers toujours sanglés. Deux hommes à insignes le suivent, l'interrogent, fouillent son intérieur. Leurs motifs restent troubles. Sait-il quelque chose à propos d'un dixième passager, prétendument disparu ? Où est passée la boîte noire ?

La théorie des cordes. Un père lié, au côté d'Oppenheimer, à la création de la bombe atomique. Les questions, ici, l'emportent sur les réponses. On discute, on conjecture, énormément. En toile de fond ? Un sujet philosophique : la supériorité des mathématiques sur le langage, création par définition imparfaite. Ajoutez à cela les ratiocinations du Thalidomide Kid, bipède sarcastique à nageoires né de l'esprit halluciné de la sœur, qui apparaît lors de passages rétrospectifs, et vous obtenez, indubitablement, le roman le plus étrange (et l'un des plus envoûtants) du natif de Rhode Island, complété par *Stella Maris* – transcription des échanges de la jeune femme avec son psy.

« Visionnaire du cataclysme universel », Cormac McCarthy convoque toutes les ressources de son art (dialogues au cordeau, envolées scientifiques) pour dire l'opacité d'un monde livré aux facéties terminales d'un Satan « bidon ». *Le Passager*, c'est le lecteur lui-même, que cette virée existentielle, à n'en pas douter, laissera incrédule, ahuri et pantelant. ■

Fabrice Colin



★★★★★
LE PASSAGER (THE PASSENGER)
CORMAC MCCARTHY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SERGE CHAUVIN, 544 P., L'OLIVIER, 24,50 €. EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

BERNARD QUIRINY

Un abécédaire et des Marcel(le)

Emmanuel Venet publie coup sur coup deux livres (et même trois si l'on compte sa pièce de théâtre, *La Sainte-Recommence,* qui vient de paraître aux éditions Æthalidès) qui plairont aux amateurs de curiosités. Intitulé *La Lumière, l'Encre et l'Usure du mobilier*, le premier est un recueil de souvenirs et de propos variés, présentés sous forme d'abécédaire : vingt-six textes classés de A, comme « auberge », à Z, comme « Zweig ». Ah, l'abécédaire ! Cette forme contraignante est en fait la plus libérale qui soit : elle permet, derrière des apparences d'ordre strict, de parler de tout ce qu'on veut en toute liberté. Venet ne s'en prive pas : son livre, qui tire son titre à rallonge d'une lettre de Freud, évoque aussi bien Cendrars que les fonderies du Rhône, les saints qui lévitent, la Saône où l'on se baigne, la honte chez Kafka, le charlatan Mesmer, les tics de Glenn Gould, les centrales nucléaires, les chroniques de Vialatte et le fumier de Job. Le rapport ? Aucun, et pourtant les textes se complètent et s'emboîtent, comme pour attester de cette vérité ancestrale : tout est dans tout. Les entrées de cet abécédaire sont-elles des nouvelles, des essais, des proses ? Les trois mots conviennent ; on peut aussi les appeler des chapitres, puisque l'auteur appelle son livre un roman. Le style très classique, genre costume de tweed et lexique étendu, est superbe ; le ton un peu guindé est épicé de pointes d'humour noir, comme ce commentaire sur la mort des Zweig au Brésil, par ingestion de véronal : « *Le projet a été monté avec une rigueur toute germanique, leur suicide est un modèle d'efficacité.* »

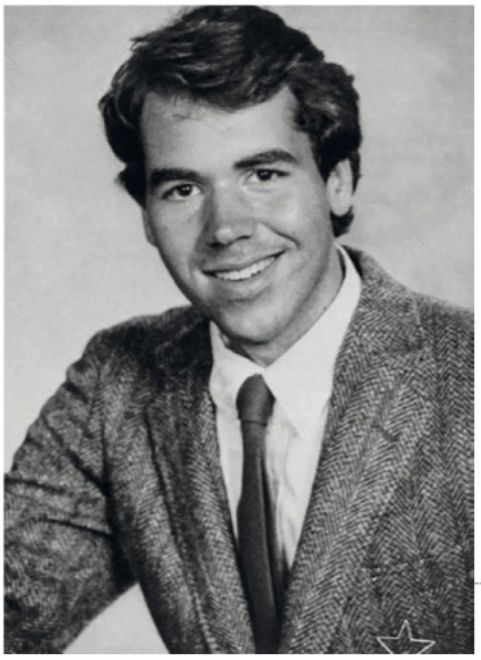
L'autre livre, *Schizogrammes*, est issu des souvenirs professionnels de Venet, psychiatre de son état. Il y passe en revue une série de patients qu'il a connus, affublés tous du même prénom d'emprunt, Marcel pour les garçons, Marcelle pour les filles, comme s'ils venaient tous de la même planète. « *Les psychotiques que j'ai soignés m'ont toujours inspiré un grand respect et une profonde admiration,* dit-il. *Les psychotiques sont la plupart du temps beaucoup plus vulnérables que dangereux, et ils savent se montrer d'une humanité touchante pour autant qu'on accepte leurs côtés saugrenus et leur socialité singulière.* » Saugrenus ? C'est un euphémisme. En même temps, la folie douce des Marcel leur inspire des inventions langagières pleines de poésie, souvent désopilantes, qui rappellent les bourdes du directeur d'hôtel chez Proust. Ainsi Marcel se plaint-il de son voisin car il fait « *du tapage nocturne toute la journée* ». Marcelle se croit décapitée toutes les nuits par les infirmiers et menace : « *Si ça continue, j'arrête de ressusciter.* » Marcel, qui ne voit plus sa famille, dit avoir « *coupé les pions* ». Un autre Marcel s'autodiagnostique : « *Y a des jours où ça va, et des jours où ça va bien, dans l'ensemble, ça reste global.* » Ce beau petit livre rend sa dignité à tous ces Marcel, les transforme en héros fragiles, décalés, touchants. Perchés, et pourtant lucides. Lors de son entretien hebdomadaire, Marcel lance : « *Si je vous dis à quoi je pense, vous allez me prendre pour un fou.* » ■

LA HONTE CHEZ KAFKA, LE FUMIER DE JOB, LES TICS DE GLENN GOULD

★★★★☆
LA LUMIÈRE, L'ENCRE ET L'USURE DU MOBILIER
EMMANUEL VENET
160 P., GALLIMARD, 17 €

★★★☆☆
SCHIZOGRAMMES
EMMANUEL VENET
112 P., LA FOSSE AUX OURS, 15 €

AUDREY SOVIGNET



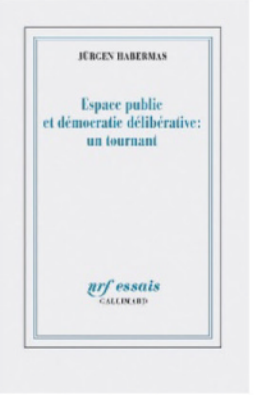
70

LA FIN DE L'INNOCENCE SELON **ALICE FERNEY**

66

ÉCLATANT **BRET EASTON ELLIS**

LE CAHIER CRITIQUE



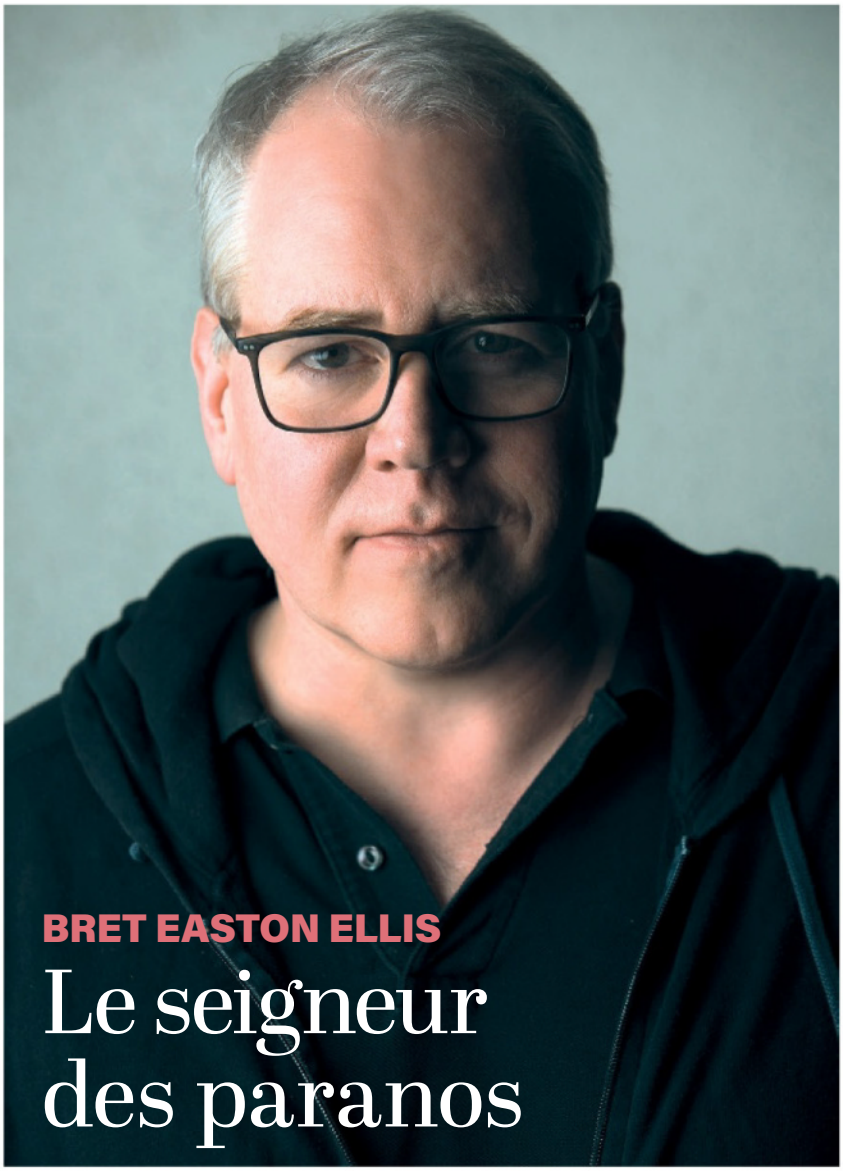
82

« HEAT » LA SUITE EN LIVRE

100

JÜRGEN HABERMAS EN PLACE PUBLIQUE

YEARBOOK PHOTO/ROBERT LAFFONT – C. GUGELMANN/OPALE/ACTES SUD – WARNER BROS



BRET EASTON ELLIS

Le seigneur des paranos

Dans *Les Éclats*, dont vous pouvez lire un extrait dans les pages qui suivent, l'auteur d'*American Psycho*, qui n'avait pas publié de roman depuis treize ans, revient sur sa dernière année de lycée et sur la splendeur vénéneuse de l'Amérique reaganienne.

C'est peu dire que l'écrivain américain Bret Easton Ellis a marqué son époque : en 1985, il sidérait le lectorat américain avec *Moins que zéro,* description radicale des turpitudes de la jeunesse dorée californienne livrée à elle-même. En 1991, il crée le scandale avec *American Psycho,* qui rassemblait l'avidité du capitalisme financier et la violence de l'Amérique en un même personnage de trader assassin. Autant de textes qui semblent aujourd'hui de petites capsules contenant l'atmosphère du temps de leur rédaction. Mais de même qu'aucun alpiniste ne peut passer sa vie accroché aux sommets, aucun écrivain ne peut faire corps *ad vitam* avec les toutes dernières névroses de son pays. Ellis l'a démontré à sa façon en 2019, dans l'essai *White* : là, il ne s'agissait plus de tirer une esthétique de l'esprit compassionnel du nouveau millénaire, mais bien de le critiquer à l'aune du passé. Dès lors, on pouvait se demander si le moteur romanesque qui animait l'auteur, et qui jusqu'ici carburait à l'air du temps, ne s'était pas détraqué pour de bon. D'autant qu'Ellis affirmait à tour d'entretiens qu'écrire de la fiction ne l'intéressait plus, et qu'il se consacrait à la rédaction de scénario, ou à son podcast, composé d'entretiens avec des personnalités du cinéma. Mais en 2020, les auditeurs dudit podcast ont eu droit à une confession curieuse, suivie du premier chapitre d'un nouveau roman, *The Shards.*

C'est ce roman qui paraît aujourd'hui en français sous le titre *Les Éclats,* et dont nous avons donc écouté la lecture en 27 épisodes avant de le redécouvrir traduit et sur papier – les treize années écoulées depuis la dernière fiction d'Ellis, *Suites impériales,* justifiaient cet effort. Et nous avons été bien récompensés : *Les Éclats* est peut-être son livre le plus effrayant, sans nul doute l'un de ses meilleurs. Notamment parce qu'il explore en détail un sentiment qui courait dans toutes ses fictions antérieures : la paranoïa. Le roman se présente comme un récit – dans le podcast, Ellis en fait des tonnes pour nous faire croire que, oui, tout est vrai. Pour la deuxième fois depuis *Lunar Park,* il s'y met en scène : dans *Les Éclats,* il a 17 ans, vit à Los Angeles dans une grande maison sans parents, et commence son année de terminale à Buckley, école privée où il suffit de signer un chèque pour y inscrire ses enfants. En apparence, il est un garçon sans histoire, ami du plus joli couple du lycée, et petit ami d'une beauté, la charmante Debbie. En réalité, il couche avec deux de ses copains de classe, et attend impatiemment la fin de l'année pour prendre son envol et vivre à visage découvert. Bien sûr, avec un tel propos, Ellis se retrouve vite à marcher sur les brisées de *Moins que zéro* et des *Lois de l'attraction* : on a de nouveau des parents riches et absents – comme ceux de Bret – ou riches et déphasés – comme Terry, le père producteur de Debbie, qui cache à peine son goût pour les copains de sa fille. La drogue est toujours omniprésente : Debbie passe une bonne part du roman à vider des doses de cocaïne tandis que Bret dérive sous tranquillisants. Mais tout cela est joué

CASEY NELSON/ROBERT LAFFONT

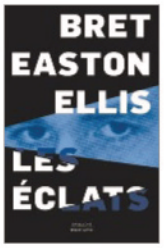
sur un mode mineur, moins systématique et *in fine* plus crédible que dans *Moins que zéro* : dans le monde des *Éclats,* il existe aussi quelques parents normaux, des adolescents sains et les drogues ne sont pas toujours une affaire sérieuse.

QUAND LA NOSTALGIE RENCONTRE L'ÉPOUVANTE

Ce réalisme a un but : nous faire accroire la part la plus fantastique de l'intrigue. Car voilà qu'un nouveau débarque à Buckley. Robert Mallory est beau, mystérieux, cache un passé psychiatrique, et séduit tout le monde, sauf Bret, qui le prend d'emblée en flagrant délit de mensonge. Au même moment, un tueur en série baptisé « Le Trawler » épouvante Los Angeles, en déposant des corps de jeunes filles atrocement remodelés par ses soins. Ce tueur a pour habitude de préparer ses victimes avant de les enlever – par des coups de téléphone anonymes, des disparitions d'animaux domestiques. Il semble lié à une secte hippie spécialisée dans les rituels sanglants et les violations de domicile. Un jour, l'un des petits amis secrets de Bret disparaît avant d'être retrouvé massacré. Dès lors, Bret se convainc que Robert Mallory, ce nouveau qui plaît tant à ses amis, entretient un rapport peut-être direct avec ces crimes. Et comme Bret est l'unique narrateur, il nous embarque dans un voyage paranoïaque de 600 pages au bout desquelles aucun personnage ne sortira indemne.

Les Éclats est peut-être son livre le plus effrayant, sans nul doute l'un de ses meilleurs

Le lecteur non plus. Car ici, Ellis a abandonné toute volonté d'esthétiser : au contraire de ses précédents romans, celui-ci ressemble à un récit brut, à une confession longtemps retenue où la nostalgie – qui apparaît en chansons oubliées, en films passés – cohabite avec l'épouvante pure. Évocation d'un club de plage ultra-sélect où Bret retrouve le corps d'un animal supplicié. Retour sur la beauté propre aux grands adolescents que Bret regarde se déshabiller dans les vestiaires et terreur des noirceurs cachées dans leur psyché… Souvenir des temps reaganiens où l'Amérique pouvait se voir comme un empire de prospérité et peinture de l'insouciance torpide des privilégiés d'alors, et de leur propension à instrumentaliser autrui pour le plaisir. Ce sont ces deux sentiments apparemment contradictoires qui donnent aux *Éclats* son ampleur vénéneuse. En livrant son autoportrait en lycéen à double fond obsédé par la figure d'un tueur, Ellis nous raconte tout un pan de l'histoire de l'Occident, qui n'apparaît pas dans les manuels, mais dont se souviennent tous ceux qui l'ont vécu : l'époque où l'on se sentait si bien protégés contre les périls du monde que l'on y exposait ses enfants sans même s'en apercevoir. ■ **Alexis Brocas**



★★★★★
LES ÉCLATS (THE SHARDS)
BRET EASTON ELLIS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE GUGLIELMINA, 616 P., 26 €. COPYRIGHT ROBERT LAFFONT. EN LIBRAIRIES LE 16 MARS.

COLETTE

Une romancière libre, puissante et scandaleuse

100 PAGES richement illustrées

Disponible chez votre marchand de journaux et sur www.lire.fr

Et ici aussi

Bret Easton Ellis
Les Éclats

AUTOMNE/1981

1

JE M'EN SOUVIENS, C'ÉTAIT LE DIMANCHE après-midi qui précédait Labor Day, en 1981, et notre dernière année de lycée était sur le point de débuter, le mardi 8 septembre au matin – je me souviens des Écuries Windover, situées sur un promontoire au-dessus de Malibu, où Deborah Schaffer avait mis en pension son nouveau cheval, Spirit, dans un des vingt bâtiments distincts où les chevaux étaient installés, et je me souviens d'avoir conduit seul, suivant Susan Reynolds et Thom Wright dans la Corvette décapotable de Thom tout au long de Pacific Coast Highway, l'océan scintillant faiblement à côté de nous dans l'air humide, jusqu'à la sortie qui nous mènerait aux Écuries, et je me souviens de la chanson « Dangerous Type », des Cars, que j'écoutais – sur une cassette que j'avais compilée, où se trouvaient aussi Blondie, The Babys, Duran Duran – en serrant de près la voiture de Thom sur la route en lacet qui montait vers l'entrée des Écuries, où nous nous sommes garés à côté de la toute nouvelle BMW étincelante de Deborah, la seule sur le parking ce dimanche-là, avant de nous présenter au bureau d'accueil, puis de suivre un sentier bordé d'arbres jusqu'à ce que nous trouvions Debbie qui, tenant Spirit par les rênes, le faisait trotter sur une carrière déserte, entourée de palissades – elle l'avait déjà monté, mais il était encore sellé et elle portait sa tenue d'équitation. J'ai été ébranlé en voyant le cheval – et je me rappelle que sa présence m'a fait frissonner dans la chaleur de la fin d'après-midi. Spirit avait remplacé un cheval que Debbie avait mis à la retraite en juin.

« Hé », a dit Debbie de sa voix plate, sans inflexion. Je me rappelle qu'elle sonnait tellement creux dans le vide qui nous entourait – un écho amorti. Au-delà des écuries immaculées, peintes en blanc et vert sapin, se trouvait une forêt qui bloquait la vue sur le Pacifique – on pouvait apercevoir quelques petites touches de bleu vitreux, mais tout paraissait bien disposé, propret et immobile, rien ne bougeait, comme si nous avions été enfermés sous une sorte de dôme en plastique. Je me rappelle qu'il faisait très chaud ce jour-là et que je m'étais senti contraint de venir aux Écuries parce que Debbie était devenue ma petite amie cet été-là et que c'était quelque chose qu'on attendait de moi et non que je voulais faire. Pourtant j'étais résigné : j'aurais préféré rester chez moi pour travailler sur le roman que j'écrivais, mais je voulais aussi, à dix-sept ans, sauver les apparences.

Je me souviens de Thom disant « Waouh » en s'approchant du cheval et, comme pour tout chez Thom, c'était sans doute sincère, mais c'était aussi, comme l'intonation de Debbie, assez plat, comme s'il n'avait pas vraiment d'opinion : tout était cool, tout était un *waouh* affaibli. Susan avait murmuré son approbation en retirant ses Wayfarer.

« Salut, beau gosse », m'a dit Debbie en déposant un baiser sur ma joue.

Je me souviens d'avoir essayé de regarder l'animal avec admiration, alors que je n'en avais vraiment rien à faire – et, en même temps, il était si grand et vivant que j'en étais secoué. De près, il était magnifique et il me faisait une grosse impression – il paraissait tellement énorme et seulement fait de muscles, une menace ; *Il pourrait te blesser,* ai-je pensé – mais il était calme en réalité et, à ce moment précis, il se laissait caresser les flancs sans difficulté. Je me souviens d'avoir été conscient du fait que Spirit était une illustration à la fois de la fortune de Debbie et de sa désinvolture : le coût de la pension et de l'entretien de l'animal devait être astronomique, et qui savait si, à l'âge de dix-sept ans, elle s'y intéressait vraiment et si cet intérêt allait durer. Mais c'était un aspect de Debbie que je ne connaissais pas, même si nous étions en classe ensemble depuis l'âge de dix ans – je n'y avais pas fait attention jusqu'à cet instant précis : je découvrais qu'elle s'était toujours intéressée aux chevaux, et

IL S'AGISSAIT DE QUITTER UN ROYAUME POUR ENTRER DANS UN AUTRE, EXACTEMENT COMME JE L'AVAIS FAIT

cependant je ne l'avais su qu'en devenant son petit ami l'été qui avait précédé notre dernière année au lycée en voyant les étagères de sa chambre couvertes de rubans et de trophées, et de photos d'elle à différents événements équestres. J'avais toujours été plus intéressé par son père, Terry Schaffer, que par Debbie. En 1981, Terry avait trente-neuf ans et il était déjà extrêmement riche, ayant gagné l'essentiel de sa fortune grâce à quelques films qui étaient devenus – dans deux cas, de façon inattendue et inexplicable – des super-succès, et il était désormais l'un des producteurs les plus respectés et les plus sollicités d'Hollywood. Il avait du goût, ou du moins ce qu'Hollywood considérait comme tel – il avait été sélectionné deux fois pour les Oscars –, et on lui proposait constamment de prendre la direction de studios, chose pour laquelle il n'éprouvait pas le moindre intérêt. Terry était gay – pas ouvertement, discrètement – et il était marié à Liz Schaffer, qui était tellement perdue dans les privilèges et la douleur que je me demandais si elle s'était rendu compte de l'homosexualité de Terry. Deborah était leur fille unique. Terry est mort en 1992.

THOM POSAIT DES QUESTIONS à Debbie, des questions générales sur le cheval, et Susan m'a jeté un coup d'œil en souriant – j'ai haussé les sourcils, non pas à cause de Thom, mais de l'absurdité de la situation. À son tour, Susan a haussé les sourcils en me regardant : une connexion avait été établie, qui n'impliquait pas nos compagnons respectifs. Après avoir caressé et admiré le cheval, nous n'avions plus aucune raison de nous attarder et je me souviens de m'être demandé : *C'est* pour *ça que j'ai fait tout ce chemin jusqu'à Malibu ? Pour attester de la présence du nouveau cheval stupide de Debbie et le caresser ?* Et je suis resté là, je m'en souviens, un peu gêné, même si j'étais convaincu que ni Thom ni Susan n'éprouvaient un tel sentiment : pratiquement rien ne les ennuyait, rien ne les froissait jamais, ils prenaient tout à la légère, et le haussement de sourcils de Susan avait simplement pour but, semblait-il, de m'apaiser, ce dont je lui étais reconnaissant. Debbie a déposé un baiser sur mes lèvres.

« Je te retrouve à la maison ? » a-t-elle demandé.

Je me suis laissé distraire par le murmure de la conversation de Thom et de Susan, avant de prêter attention à Debbie. Je me suis rappelé qu'elle recevait quelques personnes ce soir-là dans la maison de Bel Air et j'ai souri le plus naturellement possible pour la rassurer. « Ouais, absolument. » Puis, comme à un signal, comme si tout avait été répété, Thom, Susan et moi sommes repartis vers nos voitures, tandis que Debbie ramenait Spirit à son écurie, en compagnie d'un membre du personnel de Windover, vêtu de l'uniforme composé d'un jean blanc et d'un coupe-vent. J'ai suivi Thom et Susan sur PCH et, alors qu'ils tournaient à gauche sur Sunset Boulevard, qui nous conduirait de la plage à l'entrée est de Bel Air, une chanson de ma compilation que j'aimais beaucoup, mais sans jamais l'admettre publiquement, a résonné : « Time for Me to Fly » de REO Speedwagon, une ballade sentimentale à propos d'un tocard qui finit par avoir le courage de dire à sa petite amie que c'est terminé, et cependant, pour moi, à l'âge de dix-sept ans, c'était une chanson sur la métamorphose, et les paroles *« I know it hurts to say goodbye, but it's time for me to fly… »* signifiaient autre chose au printemps et à l'été 1981, quand j'étais envoûté par cette chanson. Il s'agissait de quitter un royaume pour entrer dans un autre, exactement comme je l'avais fait. Et je me souviens de cet épisode aux Écuries, non parce qu'il s'y était passé quoi que ce soit – il ne s'agissait que de Thom, Susan et moi roulant jusqu'à Malibu pour voir le cheval –, mais parce que c'est l'après-midi qui a mené à la nuit où nous avons entendu pour la première fois le nom d'un élève, le nom d'un nouveau, sur le point d'arriver dans notre classe à Buckley, cet automne : Robert Mallory.

THOM WRIGHT ET SUSAN REYNOLDS sortaient ensemble depuis la troisième – ils étaient le couple le plus populaire non seulement de notre classe, mais de tout Buckley, depuis que Katie Choi et Brad Foreman avaient quitté l'école au mois de juin précédent, et la raison en était évidente : Thom et Susan étaient d'une beauté confondante, typiquement américaine, blonds, yeux verts, perpétuellement hâlés, et il y avait quelque chose de logique dans la façon dont ils avaient inexorablement gravité l'un vers l'autre et se déplaçaient partout comme une entité unique – ils étaient presque toujours ensemble. Ils étaient tous les deux issus de familles fortunées de LA, mais les parents de Thom étaient divorcés et son père avait déménagé à New York, et c'était uniquement lors de ses visites à Manhattan, quand il allait voir son père, que Thom n'était pas à proximité immédiate de Susan. Pendant deux ans environ, ils avaient été amoureux, jusqu'à cet automne 1981, quand l'un d'eux avait cessé de l'être, ce qui avait mis en branle une série d'événements désastreux. J'étais dingue des deux, mais je n'avais confessé ni à l'un ni à l'autre que c'était vraiment de l'amour.

J'étais l'ami le plus proche de Susan depuis que nous nous étions rencontrés à Buckley en classe de quatrième et, cinq ans plus tard, je savais apparemment tout d'elle : la date de ses règles, ses problèmes avec sa mère, la plus infime blessure ou privation qu'elle s'imaginait subir, ses béguins avant Thom. Elle savait plus ou moins que j'étais secrètement amoureux d'elle, mais en dépit du fait que nous étions très proches, elle n'en avait jamais rien dit, se contentant de me provoquer par moments si je lui accordais trop d'attention, ou pas assez. J'étais flatté que les gens aient cru que nous étions ensemble et je n'avais rien fait pour mettre fin aux rumeurs nous concernant jusqu'à ce que Thom entre en scène. Susan Reynolds était le prototype de la Californienne du Sud cool, même à l'âge de treize ans, des années avant qu'elle ne conduise une BMW décapotable, toujours légèrement pétée à la marijuana ou au Valium, ou encore avec un demi-Quaalude (mais parfaitement alerte – elle était une excellente élève sans faire le moindre effort), portant de façon impudente ses lunettes de soleil Wayfarer dans les halls voûtés de l'école et jusque dans la salle de classe, à moins qu'un professeur ne lui demande de les retirer – à Buckley, chaque élève possédait une paire de lunettes de soleil de marque, mais elles n'étaient pas autorisées sur le campus, sauf sur le parking et sur Gilley Field. Susan me confessait absolument tout, semblait-il, pendant les années de collège – dans les années 1970, on les appelait *junior high* – et même si je n'étais pas aussi ouvert qu'elle, j'avais révélé assez de choses pour qu'elle en sache plus long que quiconque, jusqu'à un certain point. Il y avait des choses que je ne lui aurais jamais confessées.

Susan Reynolds était devenue, *de facto,* la reine de notre classe, d'année en année : elle était belle, sophistiquée, discrète de manière intrigante, sexy et décontractée, bien avant que Thom et elle ne forment un couple – alors qu'elle n'avait rien d'une garce, elle avait perdu sa virginité avec Thom et n'avait couché avec personne d'autre. La beauté de Susan intensifiait l'idée que nous nous faisions de sa sexualité. Thom devait faire progresser cette impression d'un cran et l'aura sexuelle de Susan devenir encore plus rayonnante quand ils s'étaient mis à sortir ensemble et que chacun avait su qu'ils baisaient. Mais le truc avait toujours été là et même s'ils ne baisaient pas au début, pendant ces premières semaines de l'automne 1979, au moment où ils étaient devenus un couple, la question qui se posait était la suivante : comment deux adolescents aussi canon pouvaient-ils ne pas baiser ?

ALICE FERNEY

De l'estrade à l'échafaud

Son nouveau roman, *Deux innocents*, met en scène une enseignante qui se trouve injustement accusée de *« gestes inappropriés »* envers un élève. Une descente aux enfers qui interroge avec acuité notre époque.

C. GUGELMANN/OPALE/ACTES SUD

Ses nombreux lecteurs le savent : Alice Ferney n'aime pas hurler avec les loups. Romancière subtile, elle préfère les questions aux réponses trop simples. Son nouveau livre, *Deux innocents,* est planté dans un milieu qu'elle connaît sur le bout des doigts : le monde de l'enseignement. Sauf qu'Alice Ferney a été professeure à la faculté d'Orléans, et l'est toujours à HEC, alors que l'héroïne de son roman l'est à L'Embellie, un établissement associatif qui accueille des jeunes en difficulté et autres adolescents marginaux. Claire, 50 ans, ne compte pas ses heures et met la tendresse au cœur de sa pédagogie. Comment faire autrement avec ces élèves pas comme les autres, dont *« le cœur est l'organe dominant »* ? L'arrivée de Gabriel, un handicapé mental de 17 ans, la met dans une situation embarrassante. Ce dernier la prend dans ses bras, lui envoie des textos de plus en plus affectueux. Sa mère finit par se plaindre auprès de la direction de L'Embellie de *« gestes inappropriés »* de la part de Claire, pour ne pas dire de détournement de mineur. L'enseignante se défend, mais la directrice est contre elle. Alors, la situation s'envenime, un drame se produit et Claire plonge dans un procès épouvantable…

« S'EFFACER AU PROFIT DES FAITS »

L'exergue de *Deux innocents* vient de *Disgrâce* de J. M. Coetzee : *« D'abord le verdict, ensuite le procès. »* Le roman peut aussi faire penser à *La Tache* de Philip Roth. Ces deux livres ont-ils servi de modèle à Alice Ferney ? Oui et non : *« J'avais l'histoire avant de chercher la façon de l'écrire et avant de penser à des livres inspirants. Au moment de me mettre au travail, j'ai relu* Disgrâce*, ce chef-d'œuvre dérangeant et non reproductible. C'est un roman qu'on n'oublie jamais, en particulier parce que des deux événements qu'il raconte – une liaison entre un professeur d'université et l'une de ses*

élèves et un viol avec coups et blessures –, c'est le plus grave et le plus violent qui ne fait l'objet d'aucune plainte. Cet élément du roman et tout le récit que Coetzee mène très sèchement avivent un questionnement chez le lecteur. Cette sécheresse, qui vient d'une disparition de l'auteur s'interdisant tout commentaire, fut pour moi un exemple et une leçon : pour écrire Deux innocents, *il ne fallait pas faire l'intelligent, donner son brillant avis d'auteur ou digresser ; il fallait s'effacer au profit des faits. Par décence, il fallait même ne pas faire de littérature. Je n'ai pas du tout pensé à* La Tache *et pourtant, c'est vrai, il s'agit pareillement d'une chute, d'un engrenage implacable. Il se trouve que je n'ai pas eu à imaginer cet engrenage : il est directement inspiré par une histoire réelle qui m'a été rapportée.* »

Depuis *La Conversation amoureuse*, paru en 2000 et vendu à 150 000 exemplaires en

> « J'ai instruit moi-même le dossier pour comprendre cette histoire »

grand format, Alice Ferney est une voix qui compte : elle a régulièrement des hauts, comme *Les Bourgeois* en 2017, et même ses échecs restent relatifs, chacun de ses livres s'écoulant au moins à 30 000 exemplaires, ce qui est aujourd'hui énorme. Elle ne brosse pourtant pas notre société dans le sens du poil. Ainsi, son précédent roman, *L'Intimité*, se montrait très critique envers la GPA. Vive et volontiers caustique en privé, Alice Ferney croit à l'art du roman cher à Milan Kundera – la littérature comme lieu de l'ambiguïté. Dans un monde qui a actuellement tendance à vilipender les hommes, souvent d'un certain âge, il n'est pas anodin que l'accusée de *Deux innocents* soit une femme, et la victime supposée un garçon beaucoup plus jeune. Alice Ferney aurait-elle voulu renverser les rôles ? « *Je n'ai pas fabriqué une histoire avec l'intention de dire quelque chose à notre époque, j'ai raconté l'une des nombreuses affaires qui sollicitent chaque année la justice. C'est bien dans le contexte post-MeToo que je l'ai trouvée frappante. Les gestes de la fraternité et du réconfort étaient-ils devenus impossibles ? Est-ce qu'on se mettait à fantasmer tous azimuts des rapports érotiques ? Était-on entré dans l'ère du soupçon ? Est-ce qu'on accusait trop facilement ? Est-ce qu'on avait oublié la gravité de l'acte d'accuser ? J'ai eu besoin d'instruire moi-même le dossier pour comprendre comment une histoire pareille était possible. Pour comprendre à la fois les deux parties : la suspicion d'un côté, et, de l'autre, la souffrance de se sentir injustement accusé.* »

L'APPAUVRISSEMENT DE LA LANGUE ET SES EFFETS

Un autre élément de *Deux innocents* frappe d'emblée le lecteur : le personnage de Claire est catholique, et sa foi fait partie des forces qui la sauvent dans cette histoire, ce qui change du discours ambiant qui ne veut plus voir derrière l'Église que des affaires de pédophilie. Autre point crucial : quand le ton se met à monter entre Claire, la mère de Gabriel, et la directrice de L'Embellie, des nuances de sens mal appréciées donnent lieu à des incompréhensions fatales. Alice Ferney pense-t-elle que l'appauvrissement de la langue cause de graves désordres dans notre société ? « *C'est une bonne question… L'appauvrissement de la langue ne peut être que préjudiciable mais, dans le cas de cette histoire, c'est plutôt la polysémie du français qui crée le malentendu. Les Grecs possédaient sept mots pour parler de l'amour, on se rappelle surtout "Éros", "Philia" et "Agapé". Il faudrait les garder en tête, car si un même vocable mêle les trois, si on soupçonne de l'Éros dans un comportement en vérité amical et charitable, oui, le désordre arrive. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, que veut-on lui dire ? Il faut le savoir et peut-être le faire comprendre…* » Pour le personnage de Claire comme pour nous tous, la messe n'est pas tout à fait dite : tant que la littérature évitera le prêchi-prêcha dogmatique et demeurera, comme ici, le lieu de l'empathie et de la finesse, alors elle restera une bonne parole. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★★☆
DEUX INNOCENTS
ALICE FERNEY
320 P., ACTES SUD, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er MARS.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Imphy soit-il

C'est un décor de cinéma, au sens strict, puisque les terres en question et ceux qui les habitent avaient été filmés par Luc Moullet, figure iconoclaste de la Nouvelle Vague. Ainsi, *« comme dans une comédie marseillaise ou un film italien, Imphy proposait une galerie de personnages pittoresques, farfelus »*. Mais, loin des couleurs méditerranéennes, nous sommes ici en plein cœur de la Nièvre la plus rurale. Ou presque, cette bourgade représentant *« un exemple du glissement historique d'un village vers la grande industrie »*. Jusqu'à devenir la *« capitale des aciers spéciaux »*, avant l'inexorable déclin. Si Marc Lambron connaît si bien Imphy, c'est que ses grands-parents maternels, Pierre et Léonie, en sont originaires, et qu'il y a passé quelques étés. Avec le magnifique *Le Monde d'avant*, l'académicien souhaite payer *« sa dette »* à ceux-ci. Car tous *« ces êtres qui vieillissent »* et qui ne sont plus là *« méritent l'hommage de la mémoire »*. Oui, *« sans ces fantômes, la main qui paraphe ne grifferait qu'une page blanche. Ces pauvres qui m'ont fait riche »*, ajoute-t-il. Au-delà des histoires individuelles, il est ici question du milieu ouvrier, du conditionnement de classe, de la guerre, ou de l'ascension sociale des générations qui suivent (notamment sa mère, institutrice). Marc Lambron retranscrit parfaitement toute la réalité de ces personnes, entre le vert et le fer, entre le rouge communiste et la rose socialiste – le tout en n'oubliant pas d'utiliser quelques-uns de leurs mots bien spécifiques (savez-vous ce qu'est un *berlot* ? un *embergniaud* ? un *berdignot* ?). Cette élégie d'un *« monde finissant »* se révèle puissamment émouvante, dans une écriture tenue mais sans fioriture : qui aurait imaginé l'écrivain, réputé grand mondain, en cousin de Pierre Michon ?

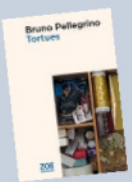
★★★☆☆
LE MONDE D'AVANT
MARC LAMBRON
96 P., GRASSET, 14 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
ECATEPEC
CAMILLE BRUNEL
208 P., ALMA, 18 €

À Ecatepec, *« colline venteuse »* de Mexico City, les animaux sont fort mal considérés. Lorsque María parcourt la ville avec son appareil, elle photographie les chiens déchiquetés par les combats organisés ou les chèvres assoiffées. Pour l'activiste végane, dénoncer par le cliché, c'est donner un visage à la torture. Tandis que la gent féminine subit le même sort, elle rencontre César Mílan, *« tueur de femmes »* et narcotrafiquant. Tout les oppose mais une empathie pour les animaux ouvre la discussion. Il est *« des visages qui ne peuvent pas montrer qu'ils souffrent »* et Camille Brunel, par son propos incisif et intelligent, construit dans *Ecatepec* de véritables lanceurs d'alerte habités par leur propre réalité sociale. **Marie Jouvin**

★★★☆☆
TORTUES
BRUNO PELLEGRINO
144 P., ZOÉ, 16,50 €



***« Garder peu de choses, mais pour toujours. »* Le goût de l'archivage est entretenu chez Bruno Pellegrino dans ses romans et ses personnages, qui voguent souvent entre les reliefs de l'intime par ces détails qui préexistent à la vie terrestre. Dès l'enfance, le narrateur homonyme crée un lien précieux avec certains objets par angoisse et lâcher-prise. À l'âge adulte, le tri et l'archivage ne quittent pas le jeune homme qui en fait son métier. En classant les fonds d'une écrivaine récemment décédée ou d'une poétesse, il découvre des *« notes griffonnées »* tout en arpentant de nouveaux espaces-temps. Perpétuer la mémoire tout en apprenant à oublier les souvenirs pour trouver un équilibre, c'est un paradoxe que *Tortues* arpente subtilement.** **M.J.**

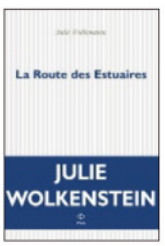
JULIE WOLKENSTEIN

Trip nostalgique

Le voyage intime auquel nous invite l'autrice convoque fantômes et souvenirs. Empruntant tours et détours, il se révèle poignant et imprévisible.

Trois ans après *Et toujours en été*, un *escape game* littéraire et mélancolique qui nous conduisait dans les moindres recoins de sa maison de vacances familiale à Saint-Pair-sur-Mer, près de Granville, dans la Manche, Julie Wolkenstein poursuit son émouvante entreprise autobiographique. Elle façonne un nouveau conte de l'enfance où viennent s'entremêler les souvenirs, et adresse une poignante déclaration à ces lieux magiques qui nous habitent autant que nous les habitons. Mais cette fois, l'universitaire spécialiste de Henry James et traductrice de Fitzgerald nous emmène plutôt du côté de Kerouac et nous fait prendre la route. La route des Estuaires plus précisément, celle-là même qui pendant cinquante ans l'a conduite de Paris jusqu'en Normandie, celle qui traverse encore aujourd'hui son existence de part en part. L'ombre de son petit frère, mort mystérieusement d'un traumatisme crânien à l'âge de 2 mois alors qu'elle n'avait pas encore 2 ans, plane sur ce voyage intime dans les méandres de sa vie. Car si *La Route des Estuaires* mène à la maison de Saint-Pair, elle pousse plus loin jusque chez Maryvonne, leur nurse bretonne qui veillait sur eux quand ils étaient petits.

Mais n'attendez pas de ce livre désarçonnant une enquête et une résolution, préparez-vous plutôt pour un étonnant spectacle où les fantômes chantent à l'unisson. Peu importe la destination, ce qui compte, c'est le voyage dit l'adage, et le roman de Julie Wolkenstein n'est jamais aussi beau, drôle et touchant que quand il se perd en chemin. Des détours que l'on emprunte avec elle, des divagations qui l'assaillent, l'écrivaine fait de sublimes envolées littéraires. La scène d'introduction de la série *The Walking Dead*, les règles alambiquées des Aventuriers du rail, un vieux jeu de société ferroviaire, les critiques théâtrales et les articles de son père, Bertrand Poirot-Delpech, dans *Le Monde*, *Mon frère* de Maxime Le Forestier qui passe sur Nostalgie ou encore les héroïnes de Sébastien Japrisot : les pensées qui jaillissent sans prévenir deviennent le moteur d'une histoire émouvante et imprévisible comme la vie. ■ **Léonard Desbrières**



★★★☆☆
LA ROUTE DES ESTUAIRES
JULIE WOLKENSTEIN
144 P., P.O.L, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

VÉRONIQUE OVALDÉ

Le drame en parade

Une tragédie familiale, des personnages déchirés, des retrouvailles enfin, le tout magistralement mis en scène grâce à une écriture subtile et prenante à la fois.

C'est un contre cruel et raffiné. Dans *Fille en colère sur un banc de pierre*, il y a les quatre filles de la famille Salvatore, moins une, celle qui a disparu. L'histoire s'ouvre sur les retrouvailles aux funérailles du père. Comme dans une tragédie antique, la famille déchirée se recompose, en chiens de faïence, le temps du deuil. Aïda, tenue responsable d'avoir autrefois perdu l'adorable Mimi, 6 ans, au carnaval, revient depuis son exil de Palerme à Iazza, petite île où vit le clan. Remords, culpabilité, silences. L'autrice entrouvre le rideau et nous offre les larmes de ces « *animaux à histoires* » qui nous ressemblent. Mais Véronique Ovaldé, c'est d'abord une écriture, fait assez rare pour être souligné. Le lecteur est immédiatement happé par une langue subtile, immersive, kaléidoscopique, à l'image du carnaval, point central du roman, métaphore du désir brûlant des fillettes de vivre: diables, ogres, vierges, vampires, perruches et aïeules fardées, dans le brouillard et les odeurs de friandises, comment résister? Les deux minuscules fillettes clandestines se perdent au milieu de cette bacchanale. Et soudain, c'est l'effroi.

La Sicilienne Goliarda Sapienza, dans *L'Art de la joie*, nous disait le monde à travers ses yeux de fille, puis de femme. Dans un registre plus chagrin, Ovaldé nous embarque dans un tour de force narratif pour nous chuchoter l'histoire universelle de celles qui tentent d'exister et qui en payent le prix. ■ **Patricia Reznikov**

★★★☆☆
FILLE EN COLÈRE SUR UN BANC DE PIERRE
VÉRONIQUE OVALDÉ
320 P., FLAMMARION, 21€

Jeu de mains

Maintenir le lecteur dans le doute quant à la nature surréaliste ou psychiatrique d'un récit? Voilà qui demande l'adresse d'un illusionniste! D'ailleurs, le château dans lequel serait séquestrée la narratrice a des airs de Poudlard. Louise raconte avoir été kidnappée et jetée là en attendant que son père paye la rançon. Serait-ce une « *colonie* » comme suggéré, ou un camp de la mort? Certains de ses camarades d'infortune disparaissent, et Louise ne pense qu'à se faire la belle. Avec Simon et Juliette, ils ont un plan d'évasion secret par le ciel, et la difficulté de sa mise en œuvre est une réjouissante intrigue dans l'intrigue. Premier roman de Quentin Ebrard, *Pourvu que mes mains s'en souviennent* doit moins à son style qu'à son originalité et à sa chute bouleversante. ■

Simon Bentolila

★★☆☆☆
POURVU QUE MES MAINS S'EN SOUVIENNENT
QUENTIN EBRARD
192 P., BELFOND, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

PASCAL ITO/FLAMMARION

– LES CLASSIQUES DE –
LiRE magazine littéraire

COLETTE, TOUT FEU TOUT FEMME !

Ne vous laissez pas avoir par son surnom de « Bonne dame du Palais-Royal », que lui avait donné ironiquement Cocteau et par l'image compassée qui en découle: Sidonie-Gabrielle Colette a été danseuse nue, écrivaine de génie, mime de talent, scénariste de cinéma, librettiste d'un opéra, féministe par l'exemple – mais elle n'a jamais été une mamie-gâteau. Et pour cause! Élevée dans la Bourgogne pauvre par des parents plus portés sur la nature que sur les missels, première mariée à un dandy des lettres parisiennes qui exploita son don pour l'écriture, Colette s'est peu à peu libérée avant de collectionner amants, maîtresses, maris, emplois, triomphes littéraires et scandales publics. Mais jamais ces éclats n'ont terni sa réputation d'écrivaine, entretenue par des admirateurs comme Proust et Gide. Et si ses textes sont toujours lus aujourd'hui, c'est que son style, d'une sidérante justesse, et dont le rythme colle à la vie même, nous laisse aussi éblouis que ses contemporains lorsqu'ils l'ont découverte. Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine littéraire*, vous retrouverez tout ce qui nous pousse à aimer Colette. Sa vie, qui contient plus d'aventures qu'il n'en faut pour nourrir un roman. Ses livres, qui, des « Claudine » au *Fanal bleu*, ont fait d'elle une éternelle figure des lettres, dotée d'un beau visage de cinéma. Mais aussi ses succès scéniques, sa carrière de journaliste, ses incursions dans la publicité et sa capacité à se réinventer à l'infini, pour gagner sa vie, ceci sans jamais abdiquer ses exigences littéraires, qu'elle plaçait au plus haut. Avec Robert Kopp, Antoine Compagnon, Jean Chalon...

Alexis Brocas

Disponible chez votre marchand de journaux
ou sur *lire.fr*

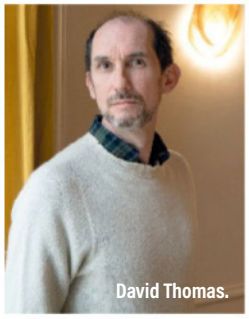
J.-M.G. LE CLÉZIO ▪ DAVID THOMAS

Instantanés d'humanité

L'art de la nouvelle se décline en deux recueils engagés et engageants, qui mettent en lumière la vie des invisibles et les petits riens du quotidien.

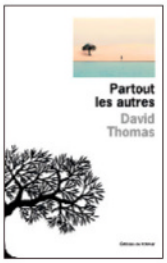
Dans *Avers,* Jean-Marie Gustave Le Clézio a réuni huit textes écrits entre 1993 et 2022, certains déjà publiés dans des magazines ou des anthologies. Ils ont en commun de mettre en scène des personnages situés au bas de l'échelle sociale, des « *indésirables* », comme l'indique le sous-titre. Qu'on y voie là une force ou une limite, l'écriture, aux yeux du Prix Nobel 2008, est indissociable en effet d'un certain engagement politique, d'une volonté de susciter chez le lecteur une révolte contre l'injustice et le sort fait aux humbles, où que ce soit dans le monde. De fait, à part « Fantômes de la rue », qui se déroule dans les transports en commun parisiens, l'intrigue des nouvelles d'*Avers* est plantée dans des décors lointains, Pérou, Mexique, Moyen-Orient, sans oublier l'île Maurice où a lieu le premier récit, une *novella* d'une soixantaine de pages qui, dans le style de conteur cher à l'auteur, raconte l'épopée d'une Mauricienne ayant grandi dans la misère, qui sort de sa condition grâce à ses talents de chanteuse et devient femme, princesse, diva.

J.-M.G. Le Clézio.


David Thomas.

Après *Mondo, Printemps* ou *Tempête, Avers* confirme ainsi la place qu'occupe la forme courte dans l'œuvre de Le Clézio, quoiqu'il n'en ait pas fait sa spécialité, contrairement à David Thomas. Ce dernier s'est imposé depuis le début des années 2000 comme le maître – et presque le seul praticien en France – d'un genre à part, la nouvelle miniature, l'instantané photographique : ses textes sont longs d'une à deux pages, parfois de quelques lignes. Il y capture des saynètes de la vie quotidienne, des caractères, l'état d'une époque et d'une catégorie sociale, la classe moyenne fatiguée, résignée, pitoyable, attendrissante et comique. Ces écrits réunis dans *Partout les autres* n'ont l'air de rien à première vue, mais ce sont des mécaniques de haute précision où chaque mot compte, dans un style oral, direct et néanmoins travaillé. Thomas a l'art des incipit, qui nous font entrer immédiatement dans chaque texte ; il a aussi l'art des chutes, des points culminants, de sorte qu'on a toujours envie de passer au suivant. Chacun de ces récits brefs recèle un regard sur l'homme, ses médiocrités, ses faiblesses, à la fois lucide et navré, parfois moqueur, mais sans cruauté. Tels des sketches de haute tenue, ces nouvelles étroites en superficie recouvrent une profondeur cachée, à la façon des icebergs. ■ **Jean Hurtin**

★★☆☆☆
AVERS. DES NOUVELLES DES INDÉSIRABLES
J.M.G. LE CLÉZIO
224 P., GALLIMARD, 19,50 €



★★★★☆
PARTOUT LES AUTRES
DAVID THOMAS
204 P., L'OLIVIER, 18 €

Mère courage

« *Va vivre ailleurs et ne reviens plus* », lui avait-elle soufflé avant qu'il ne quitte définitivement le Togo pour la France. Alors qu'elle dépérit au fond de l'hôpital de Lomé, Kossi Efoui se souvient de cette mère qui préféra le savoir vivant loin d'elle que mort dans un pays où les forces du désordre le pourchassaient pour appel à la rébellion. Une mère éblouissante, qui sut lui insuffler un sentiment de surabondance en dépit du dénuement et des indicibles offenses faites aux « *en-bas des en-bas* ». Au dos de laquelle il s'accrocha jusqu'à ses 6 ans, vibrant de ses chants en *ewe*, langue qui n'avait pas droit de cité à l'école ; et qui lui révéla un jour, comme dans une vision, qu'il écrirait « *sur le mensonge* ». Avec le même éclat que quand il opposait ses fictions à ce mensonge (colonial, avant tout), le poète dévoile dans *Une magie ordinaire* sa vérité : celle d'une jeunesse sombre, illuminée par quelques phrases talismans – mantras pieux du père, oracles de la mère et citations de Baudelaire, Senghor ou Neruda. ■ **C.T.**

★★★☆☆
UNE MAGIE ORDINAIRE
KOSSI EFOUI
160 P., SEUIL, 17,50 €. EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

MICHAËL PRAZAN

Dans l'enfer blanc

Le documentariste livre dans un récit saisissant le journal du tournage de son périple en Sibérie, nous entraînant sur les routes du goulag.

VINCENT ALVAREZ/PAYOT RIVAGES

Mille six cents kilomètres de blancheur, serpentant entre brume et mélèzes vitrifiés : la route, hypnotique, sur laquelle nous entraîne ce livre, en pleine taïga russe, cache une histoire plus glaçante encore que le givre dont elle est faite. Pendant près de quinze ans, de 1941 à 1954, les zeks, travailleurs forcés des camps soviétiques, la creusèrent à la force de leurs bras, par moins 50 degrés. Chaque jour, ils mouraient par vingtaine, ensevelis sur place, le long du tracé – lequel suivait les sites d'extraction de la région : or, étain, quartz, cobalt… « *tout le tableau périodique de Mendeleïev* », ironise Michaël Prazan.

De son périple sur cette « *route des ossements* », la plus longue du monde, le réalisateur de *La Passeuse des Aubrais* et de *Einsatzgruppen, les commandos de la mort* a rapporté *Goulag(s),* un documentaire édifiant, hanté par la mort (diffusé sur France 2 en 2019). Mais il a également ramené quelques onces de vie : un petit chat abandonné, décharné et tremblant, trouvé en plein tournage dans ce paysage gelé puis baptisé *Varlam* en hommage à Varlam Chalamov, rescapé des camps et auteur des *Récits de la Kolyma*. Quelques-unes des images et figures les plus fortes du film réapparaissent dans le livre, comme l'Ukrainienne Antonina Novosad, l'une des dernières survivantes, ou Sasha, chauffeur iakoute qui sillonne la route depuis une vingtaine d'années. Mais au-delà du journal de tournage, le récit en contient aussi les dessous et les à-côtés, le « off » et les rushes : un violent accident de 4x4 sur la chaussée verglacée ; des négociations financières ardues pour filmer les éleveurs de rennes ou huit heures d'une impossible virée, traîné sur une planche de fortune, derrière une motoneige. Se mesurent alors la curiosité sans bornes du documentariste, son opiniâtreté pour obtenir quarante secondes d'images immanquables et sa volonté de raviver partout, à l'écrit et à l'écran, la mémoire de cet enfer. Une mémoire dont l'auteur constate qu'elle n'est plus taboue en Russie. Mais qui ne cesse d'être menacée. Dans *Goulag(s)*, une représentante de l'association Mémorial, vouée aux victimes du régime soviétique, pouvait encore témoigner. Depuis, Poutine a dissous Mémorial. ■ **Camille Thomine**

★★★★☆
VARLAM
MICHAËL PRAZAN
272 P., RIVAGES, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER MARS.

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
NUMÉRO DEUX
DAVID FOENKINOS
272 P., FOLIO, 8,70 €

Poulidor est le plus connu des numéros deux. C'est peut-être le seul, car personne ne parle de ceux qui traînent derrière le numéro un. Personne, sauf David Foenkinos qui a eu l'idée formidable de s'intéresser à ce jeune garçon qui aurait pu jouer Harry Potter. Ils étaient deux à la fin du casting, Daniel Radcliffe a été choisi, Martin est resté sur la touche. Mais sa vie aussi a basculé. L'auteur met ici toute son imagination au service d'une intrigue maîtrisée et singulière. **Éric Libiot**

★★★★☆
DICTIONNAIRE AMOUREUX DE STENDHAL
DOMINIQUE FERNANDEZ
832 P., PLON/L'ABEILLE, 14 €

On imagine que tous ces *Dictionnaires amoureux* sont les mêmes, écrits par des journalistes, des universitaires, des romanciers… : un sujet, un abécédaire et basta. Pas du tout. Ils ont chacun leur spécificité. Preuve avec celui que Dominique Fernandez consacre à un écrivain aimé : Stendhal. S'il respecte le principe, Dominique reste Fernandez : un style classique, une érudition jamais ostentatoire, des thèmes longuement traités – une vingtaine de pages pour l'entrée « musique ». Stendhal et Fernandez vraiment réunis. Un régal. **E.L.**

★★★☆☆
PARIS-BRIANÇON
PHILIPPE BESSON
208 P., POCKET, 8 €

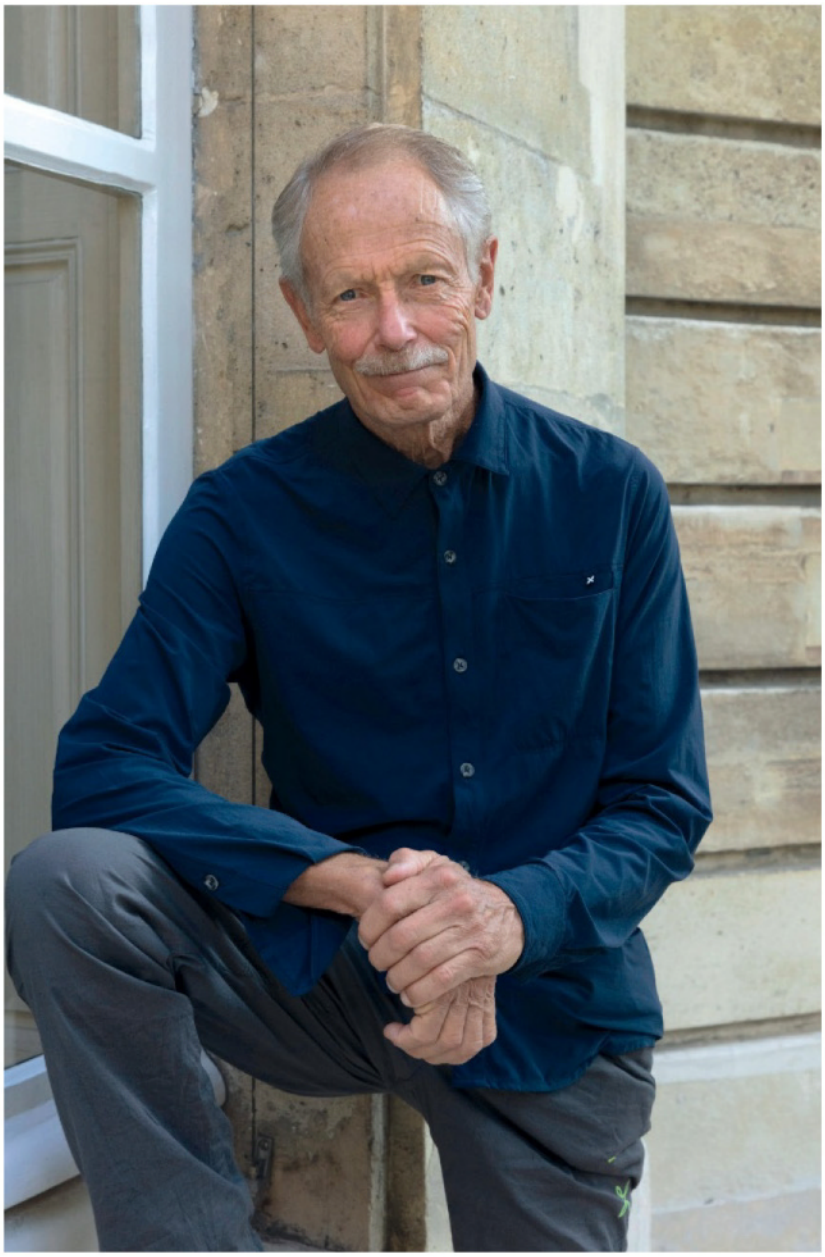
Un train de nuit. Paris-Briançon. Des couchettes et des voyageurs de tous âges, de toutes conditions. Des vies, des rêves, des envies, des doutes différents et des liens qui se nouent. Avant… Philippe Besson se plie aux règles classiques du récit choral (un personnage, un chapitre), mais y imprime son style direct et simple où l'émotion, sans crier gare, affleure des situations quotidiennes. C'est à la fois extra et ordinaire. Besson est un raconteur qui sait révéler l'exemplarité des êtres humains. **E.L.**

ERRI DE LUCA

Fuir Naples et écrire

Dans le dernier recueil de récits et nouvelles de l'auteur italien, comme dans la rétrospective littéraire que lui consacre Gallimard, la ville qu'il quitta à 18 ans apparaît plus que jamais comme le creuset d'une œuvre unique.

Après Christian Bobin, le deuxième écrivain à recevoir les honneurs de la série « Voix contemporaines » de Gallimard est donc Erri De Luca. Il partage avec le Français disparu l'an passé le goût des textes courts qui disent l'essence des choses, ainsi qu'une écriture volontiers poétique et ponctuée d'aphorismes. Dans le « parcours biographique illustré » qui ouvre le Quarto *Itinéraire. Œuvres choisies,* on suit un fils de famille bourgeoise désargentée et installée à Montedidio, quartier napolitain juché sur une colline où *« en allant vers le haut s'appauvrissaient les logements »,* éponyme du roman de 2002 qui valut à De Luca le prix Femina étranger.



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

SPLENDEUR ET MISÈRE D'UNE « CAPITALE DÉCLASSÉE »

Napolide est l'un des cinq textes inédits en français que compte la sélection d'une quinzaine de romans, récits, poèmes et pièces de théâtre du recueil. Le néologisme du titre est dérivé de « Naples » et d'« apatride », l'auteur se considérant désormais comme un invité plutôt qu'un habitant de la cité, sans avoir jamais pris racine ailleurs. Dormant dans *« la pièce des livres de* [son] *père »,* dont les rayonnages n'étaient *« pas seulement un isolant acoustique, mais un abri absolu », « un capitonnage propice aux rêves »,* il y acquit enfant l'amour de la littérature.

De Luca varie les angles au fil de chapitres courts pour nous faire parcourir *« une ville qui assigne des rôles à ses habitants, transformant les personnes en personnages. Avec pour conséquence que le théâtre est partout ».* La découverte passe par les sens, via les accents rugueux du dialecte, le parfum du *ragú* ou le toucher de la foule – *« une viscosité générale incontournable »* évoquant *« un baquet d'anguilles ».* Sa palette d'expériences

napolitaines permettra à l'auteur, devenu ouvrier itinérant, d'accepter la promiscuité et la touffeur accablantes des usines, ainsi que les chambres exiguës où il écrivit ses premiers textes sans silence.

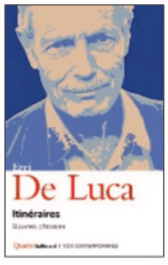
Il a reconnu Naples derrière la Jérusalem biblique, étudiée en hébreu à l'aube de ses journées de labeur, et sous la Mostar bombardée où il se rendit en missions humanitaires. Pour De Luca, elle n'est pas du Sud, mais occupe le centre de la Méditerranée. Il rappelle comment les Américains la prirent pour base arrière en 1943 et imposèrent longtemps leur loi à cette ville « *grande ouverte sur le ciel, la mer et le volcan* », facile à prendre mais pas à soumettre tant son identité imprègne les Napolitains. Ayant observé à distance cette capitale déclassée à « *l'énorme orgueil assoupi* » des décennies durant, De Luca donne à ressentir ses mutations, l'appauvrissement des odeurs couvertes par les gaz d'échappement, le déclin silencieux de la confrérie des pêcheurs, une presse aujourd'hui « *ankylosée par l'autocensure* » ou les soubresauts d'une « *arrogance virile* » remise en question, qui se traduisent hélas en féminicides.

PLANTER DES GRAINES LITTÉRAIRES

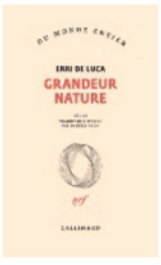
Naples demeure très présente en arrière-plan de *Grandeur nature,* dont l'auteur annonce en préface qu'il « *réunit des histoires extrêmes de parents et d'enfants* ». Lui qui n'a pas de descendance dit avoir écrit ses livres comme on plante des graines. Entre autres traits de caractère, il a reçu de son père napolitain le goût d'affirmer haut ce qui lui paraît juste – ses combats altermondialistes d'aujourd'hui en témoignent. En revanche, il ne connaîtra jamais la « grandeur nature » de l'amour paternel, sur lequel il revient en évoquant la résolution et la souffrance d'Abraham à l'heure de sacrifier son fils premier-né ; lui-même se situe plus volontiers du côté de Marc Chagall, exilé volontaire à Paris honorant son père « *vendeur de harengs de Vitebsk* » lorsqu'il peignit de mémoire son portrait empreint d'une fatigue immense.

Tout dans la figure paternelle renvoie De Luca à Naples : il les quitta l'une et l'autre plein d'un amour mêlé de révolte. Autant qu'une enfance à Montedidio, l'exemple de son père lui avait appris à peu désirer, préambule idéal à ses années de vie ouvrière. « *La meilleure école d'économie : se contenter de ce qu'on a.* » À Naples plus qu'ailleurs, on ne faisait crédit qu'aux riches. Erri comprit sur le tard que c'était pour marquer son appartenance au peuple que son père insistait pour tout régler comptant… et trouva un moyen surprenant d'en faire autant pour ses obsèques. Au-delà de l'héritage familial, l'auteur se remémore combien la ville elle-même façonna sa conscience de classe en évoquant ses étés sur une île alentour. Il put, depuis le pont d'un ferry, observer les gamins des rues plonger pour se saisir des pièces que les touristes ravis jetaient dans la mer. Lui, l'enfant scolarisé, en conçut de la honte.

Dans certains textes de *Grandeur nature,* seules de discrètes allusions installent le récit à Naples. Ainsi, lorsqu'une détenue au long cours remercie sa mère de lui avoir donné l'occasion d'une sortie en décédant, elle se rappelle le gâteau traditionnel que celle-ci lui faisait passer pour Pâques. Et si « Le tort du soldat », récit de l'émancipation douloureuse d'une Autrichienne se découvrant fille de nazi, se déroule dans les Dolomites, son décor de montagnes rappelle le goût pour l'alpinisme d'un auteur qui grandit en contemplant le sommet enneigé du Vésuve. Qu'il parle de son père, de l'Ancien Testament, de montagnes ou de ses luttes présentes et passées, Erri De Luca considère l'écriture comme « *le temps de fête de* [sa] *journée* ». Découvrir au fil de son œuvre une Naples aussi prégnante et magnifiée rend cette joie des plus communicatives. ■ **Antoine Faure**



★★★★☆
ITINÉRAIRES. ŒUVRES CHOISIES
ERRI DE LUCA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DANIÈLE VALIN, 1024 P., QUARTO/VOIES CONTEMPORAINES, 26 €



★★★★☆
GRANDEUR NATURE (A GRANDEZZA NATURALE)
ERRI DE LUCA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DANIÈLE VALIN, 172 P., GALLIMARD, 18 €

AUDREY SOVIGNET

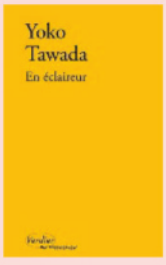
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Le Japon renversé

Depuis que nous savons notre espèce mortelle, nombre d'écrivains se sont plu à mettre en scène sa disparition. En variant les causes – virus, atomes, séismes, famines… – mais en se fondant sur la même esthétique, où des scènes grand spectacle ouvrent sur des récits individuels de survivants. C'est pourquoi *En éclaireur* n'usurpe pas son titre en forme de manifeste pionnier : son auteur, la Japonaise Yoko Tawada*, nous raconte une apocalypse au ralenti, dans un Japon de l'an 2050 aux terres irradiées et aux valeurs renversées. Les vieillards ne meurent plus mais les enfants vieillissent précocement, les animaux ont disparu, mais on peut louer des chiens, l'industrie n'exporte plus, et les mots d'origine étrangère sont interdits… Ailleurs, ce n'est pas mieux : *« Il ne sait plus quand, des pingouins morts sont venus s'échouer en masse sur une plage d'Afrique du Sud. Une entreprise dirigée par un gang international de pirates a séché leurs cadavres et les a réduits en poudre pour fabriquer des biscuits à la viande destinés aux enfants. »* Et c'est dans ce monde que Yoshirô, écrivain centenaire à la tête farcie de vocabulaire périmé, élève Mumei, son arrière-petit-fils mutant, qui parle un japonais muté (il crie « Reconnaissance ! » pour dire merci). Leur trajectoire dit, entre autres, l'absurdité des lois quand elles prétendent nous garder de périls qui nous dépassent, et aussi la permanence de l'amour qui n'est pas montré comme une consolation. Mais, plus justement, comme le propre de l'homme.

*Vient aussi de paraître : *L'Ange transtibétain* (Verdier)



★★★★☆
EN ÉCLAIREUR
YOKO TAWADA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR DOMINIQUE PALMÉ, 158 P., VERDIER, 20 €

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
PARLE-MOI
T.C. BOYLE.
416 P., GRASSET, 25 €

Au service du professeur Schermerhorn, Aimee s'occupe de Sam, singe savant qui a appris le langage des signes. Sauf qu'un acrimonieux supérieur entend mettre un terme à l'expérience. Adieu, Sam ! Aimee va-t-elle rester les bras croisés ? Le chimpanzé est, dit-on, la presque doublure génétique de l'homme. De ce « presque », l'Américain T. C Boyle fait, malgré quelques longueurs, un roman dérangeant et profond. **F.C.**

★★★★☆
LES PÉCHÉS DES PÈRES
HENNING AHRENS
400 P., GALLMEISTER, 24,40 €

On ne choisit pas sa famille… En 1962, *« lumière argentée »*, détonation, drame dans une ferme de Basse-Saxe. En partie autobiographique, cet âpre roman brasse, sur sept générations, deux siècles d'histoire allemande. Le premier rôle échoit à Wilhelm Leeb senior, ancien nazi, prisonnier en Pologne. Les choix mauvais, l'arrogance, l'absence d'amour : tout concourt ici au désastre. Puissant et tragique. **F.C.**

★★★☆☆
SUGAR STREET
JONATHAN DEE
208 P., LES ESCALES, 22 €

Il ne fuit pas, il veut disparaître. Voilà pourquoi cet homme plaque tout et prend la route avec ses *« 168548 dollars »* d'économie. Premier défi : éviter les caméras de surveillance et ne laisser aucune trace. Second défi : refaire sa vie dans une ville inconnue, le temps de… claquer tout son pécule. Quelque part entre Godot et Thoreau, *Sugar Street*, le cinquième roman de Dee, est comme la face B des *Privilèges* qui l'avait révélé en 2011. On y retrouve le portraitiste ironique et grinçant du mythe américain de la seconde chance. **Hubert Artus**

Après le succès de *L'Écart*, l'écrivaine écossaise quitte les Orcades pour partir en quête d'amour et d'intensité dans la capitale allemande.

AMY LIPTROT

Vibrer à Berlin

« *J'éprouve une véritable attirance pour les lieux limitrophes. Quand je suis en ville, je brûle d'explorer ses bas-fonds et ses lieux interlopes ; sur un archipel, j'aime les pointes, les promontoires, les îlots cachés* », écrivait Amy Liptrot dans *L'Écart*, premier roman bouleversant sur son sevrage alcoolique, au contact de la nature tourmentée des Orcades. Rien d'étonnant, donc, à la retrouver quelques années plus tard à Berlin, une fois venu le temps « *d'appliquer à la ville et aux gens* » ce réapprentissage du monde enseigné par les oiseaux et falaises de sa terre natale. Devenue comme tant d'Européens de sa génération une « *nomade numérique* », « *migrante lifestyle* » plus que migrante économique – c'est-à-dire libre et privilégiée mais aussi précaire et cruellement solitaire –, la jeune femme sillonne la capitale allemande et les réseaux sociaux en quête d'un « *raton laveur et d'un amant* ». En quête, surtout, « *d'une partie d'elle-même* », la plus téméraire et la plus spontanée, inhibée par trois années de sobriété hors des métropoles et de leurs tentations.

Dans ce Berlin de fête autant que d'espaces verts, les fous de Bassan subarctiques ont laissé place aux corneilles mantelées ; les fascinants fonds marins de l'Atlantique, aux créatures ondulantes et phosphorescentes du Berghain, et le chapelet d'îles embrumées aux « *îlots de circulation* » citadins où Amy et son nouvel amant germanique s'isolent pour s'embrasser. Mais la soif éperdue d'intensité, l'attention portée aux astres et à la faune et la capacité d'émerveillement restent semblables, portées par la même écriture sismographique, lucide et sans complaisance. Récit d'un chagrin d'amour dévastateur tout autant que portrait d'une ville paradoxale et inapprivoisée, *L'Instant* n'en dessine pas moins une nouvelle tentative pour exister au diapason de cette « *autre fréquence qui vibre en marge de nos vies urbaine* ». Prolongeant le *nature writing* amorcé dans *L'Écart*, il propose surtout – et en même temps, tout est là – une puissante réflexion sur nos existences dématérialisées, à la fois augmentées et entravées par la technologie, propulsées dans l'inconnu et retenues en arrière par la mémoire prodigieuse d'Internet. ■ **Camille Thomine**

★★★★☆
L'INSTANT (THE INSTANT)
AMY LIPTROT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR GAËLLE COGAN,
240 P., PHÉBUS, 21 €

LISA SWARNA KHANNA/PHÉBUS

L'Iran dévoilé

Ce livre détonant, l'Iranienne Mahsa Mohebali l'a publié en 2008, et son succès fut tel qu'il lui vaut, depuis dix ans, d'être interdite de l'exercice même d'écrire. Premier volet d'une trilogie que l'autrice a réussi à compléter d'un second en 2021, *Teheran Trip* a le style brut et claquant des récits à placer du côté de la contre-culture. Il est d'autant plus précieux qu'il nous vient d'Iran, qu'il est écrit par une femme, et que son héroïne est la jeune Shâdi, veste à capuche et bonnet noir sur des cheveux ras, qui vit sa vie sous substances. Sous l'effet d'un séisme – symbole d'une vie soumise aux lois restrictives d'un régime autoritaire –, dont les secousses provoquent la panique générale, Téhéran tremble. *« T'as vu, c'est un beau bordel, hein ? »* Avec indifférence ou amusement, Shâdi l'observe, mais s'intéresse surtout à ses prochaines doses d'opium. Elle nous mène alors entre les fissures ouvertes de certains quartiers de la ville, où se reconnaît une jeunesse s'accordant discrètement ses libertés, qui envisage l'amour en dehors du mariage, fume des joints, exhibe ses tatouages, refuse le voile, investit les places. C'est elle qui résiste encore aujourd'hui, de toutes ses forces. ■

Juliette Savard

Tendre est la vie

Après le sombre *Nous vivions dans un pays d'été,* le nouveau Lydia Millet est une ode surprenante à l'amour et à l'apaisement. Très tôt orphelin, Gil a hérité. Il est riche, il peut se passer d'un salaire ; qu'attendre alors de l'existence ? À la suite d'une rupture, il quitte New York, à pied. Captivé par le désert, il marche pendant pratiquement cinq mois jusqu'à Phoenix, Arizona, s'arrête là, s'achète une maison, *« le château »*. En face de chez lui, une villa de verre, transparente, voit bientôt débarquer une famille. *« Il vivait seul. Aussi était-il difficile de ne pas les regarder. »* Et puis quoi ? Gil devient l'ami d'Ardis, de Ted, de leurs deux enfants. Il s'efforce d'être un chic type, s'occupe de son prochain, fait *« ce que d'autres avaient besoin qu'il fasse »*. Il songe à son passé, papillonne, observe les oiseaux du désert – ces dinosaures qui se sont adaptés. Lui aussi s'adapte, essaie de grandir avec grâce. Malgré les heurts et les chagrins, *De l'espoir et autres créatures ailées,* roman qui fourmille de clins d'œil et de métaphores aviaires, est un *feel-good book* authentique et élégant : une espèce miraculeuse. ■

Fabrice Colin

Sexe et sèche-cheveux

Elle s'appelle Majella, travaille dans une baraque à frites dans une bourgade d'Irlande du Nord, se réfère à une liste de *« trucs »* qu'elle n'aime pas et à une autre de *« trucs »* qu'elle trouve plus intéressants ; dans la première, elle a notamment noté *« les bavardages, les bruits, la sueur »*, dans la seconde *« manger, le sexe, les sèche-cheveux »*, et chaque péripétie est attachée à ces *« trucs »*. Sa mère est alcoolique, son père a disparu. Et elle résiste dans une époque qui ne veut pas forcément d'elle. Parce que Majella est névrosée, asociale, misanthrope. Sympathique, aussi. Majella est Majella et elle s'en arrange. Et peut-être que son fatalisme existentiel lui sera bénéfique un jour. Majella est une héroïne drôle et agaçante, sorte de cousine britannique d'Ignatius J. Reilly, l'immortel personnage de *La Conjuration des imbéciles,* de John Kennedy Toole. Quant à Michelle Gallen, elle signe un premier roman brillant et grinçant, qui secoue avec force le genre mélo du quotidien. Le style est vif, la langue argotique, imagée, poétique, crue, sensible. *Ce que Magella n'aimait pas* se déroule pendant une semaine, de lundi à dimanche. Demain est un autre jour. Ou pas. Mais une autrice vient de naître. ■

Éric Libiot

★★★★☆

TEHERAN TRIP (NEGÂRAN NABÂSH)

MAHSA MOHEBALI

TRADUIT DU PERSAN (IRAN) PAR SHABNAM JAFARZADEH, 192 P., LA CROISÉE, 20 €

★★★★☆

DE L'ESPOIR ET AUTRES CRÉATURES AILÉES (DINOSAURS)

LYDIA MILLET

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CAROLINE BOUET, 256 P., LES ESCALES, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

★★★★☆

CE QUE MAJELLA N'AIMAIT PAS (BIG GIRL, SMALL TOWN)

MICHELLE GALLEN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR CARINE CHICHEREAU, 352 P., JOËLLE LOSFELD, 24 €

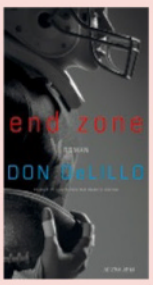
DIRKSKIBA - NOAH MILLET/LES ESCALES - MEHDI EL GUEDDARI/JOËLLE LOSFELD

QUE VAUT ?

LE ROMAN INÉDIT DE DON DELILLO

En 1972, Richard Nixon et Leonid Brejnev signent les traités SALT I et ABM, engageant les États-Unis et l'URSS à envisager la réduction de leurs armes stratégiques. La même année, en pleine guerre froide, paraissait *End Zone*, second roman de Don DeLillo qui, après *Americana*, esquissait ce portrait personnel de l'Amérique qu'il n'allait cesser de parfaire dans ses écrits. Portant en germe l'œuvre à venir, *End Zone* immerge le lecteur dans la peau et les pensées – chaotiques – de son narrateur, Gary Harkness, dont le quotidien s'articule autour de deux axes qui se rejoignent et finissent par se confondre : sa passion pour le football américain et sa crainte d'une guerre nucléaire. En position d'arrière dans l'équipe de son université, Gary associe bientôt le lexique de son sport favori au langage des belligérants, et le récit la violence du football américain, omniprésente, à l'escalade de la tension entre blocs est et ouest. Interrogeant cette violence et la place qu'elle occupe dans nos sociétés, Don DeLillo établit entre son héros, les figures masculines qui l'entourent et les dirigeants de ce monde une troublante parenté. Sur un terrain de football comme à la guerre, le but reste le même, sous-entend l'auteur : la survie, quel qu'en soit le prix.

Laëtitia Favro



★★★☆☆
END ZONE (ID.)
DON DELILLO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANCIS KERLINE, 272 P., ACTES SUD, 23 €

PETER STAMM

Le dossier Franziska

L'auteur suisse a l'art de nous émouvoir avec cette histoire d'amour avortée qui rejaillit des décombres du passé.

Peter Stamm, c'est ce penchant inéluctable pour la duveteuse mélancolie qui anime ses personnages et les situations au gré de ses romans. *Les Archives des sentiments* n'y déroge pas – pour notre plus grand plaisir. Des années après son licenciement du service iconographie d'une rédaction, le narrateur continue d'archiver tout ce qui lui tombe sous la main. Il ne sort que rarement de chez lui, a l'amour des contenants, des odeurs de « *vieilles reliures en tissu* » tout en étant profondément animé par cet « *éternel présent* ». Avec un soupçon de névrose, « *résister au passage du temps, ne pas se laisser emporter par le flot des transformations* » constitue le leitmotiv de ce voyageur immobile qui contemple sa mer de documents. Dans ses archives, un dossier concerne Franziska, tombeau d'une amitié d'enfance et histoire d'amour à sens unique ou presque. La blessure originelle de leur relation le pousse, trente ans plus tard, à la recontacter après s'être procuré son adresse e-mail. Évoquer l'émotion pudique d'un refus, aimer passionnément et méthodiquement dans un huis clos de souvenirs confus, c'est un art d'écrire unique que Peter Stamm manie à la perfection. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
LES ARCHIVES DES SENTIMENTS (DAS ARCHIV DER GEFÜHLE)
PETER STAMM
TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR PIERRE DESHUSSES, 200 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

Comme un poison dans l'eau

Le ciel et ses présages, la chaleur étouffante, la mangrove et la jungle… C'est une avancée sur le fleuve Atrato, « *cette blessure pleine de poissons* » du nord-ouest de la Colombie. Quelques passagers ont embarqué sur la pirogue la moins chère et se dirigent vers le village de Bellavista. La narratrice est parmi eux, assise à côté de Carmen Emilia qui l'amène à confier des parts de sa vie, de son enfance à sa relation avec l'enfant, « *qui n'a pas de père et n'est pas sorti de son ventre* ». Jusqu'à destination, l'embarcation s'arrêtera plusieurs fois pour la nuit, permettant des rencontres que l'on aurait toutes souhaité heureuses. Mais cette région est celle « *de mères abandonnées* », que des hommes « *aux foulards rouges autour du cou* » ont meurtrie. *Vers la mère*, où le sublime s'impose, est le premier roman de Lorena Salazar. ■

Juliette Savard

★★★★☆
VERS LA MÈRE (ESTA HERIDA LLENA DE PECES)
LORENA SALAZAR
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR ISABELLE GUGNON, 240 P., GRASSET, 19,50 €.

SOPHIE KANDAOUROFF/BOURGOIS

TESS GUNTY

La mystique et les lapins

La récente lauréate du National Book Award impressionne avec un premier roman détonant mettant en scène une héroïne inoubliable.

Le titre français – *Écoutez-moi jusqu'à la fin* – ne correspond pas au titre d'origine – *The Rabbit Hutch* (littéralement « la cage aux lapins ») –, mais il sied à tout ce qui porte ce livre. À savoir, une voix : celle d'une autrice dont c'est le premier roman. Un être : Blandine Watkins, cœur d'une histoire dont les autres personnages forment le chœur. Un esprit : celui du lieu. Dès la première page, on est saisi : « *Par un soir de chaleur dans l'appartement C4, Blandine Watkins sort de son corps. Elle n'a que dix-huit ans, elle a passé l'essentiel de sa vie à souhaiter que ça se produise.* » Blandine est obsédée par les mystiques catholiques, et on apprendra que son idole est Hildegarde de Bingen, religieuse allemande du XIIe siècle, mais aussi prédicatrice, poétesse, compositrice et musicienne.

Le titre d'origine, lui, découle de la « *résidence à loyers modérés* » dite la « *Lapinière* », où vivent Blandine, ses colocataires, et divers couples de voisins. Nous sommes à Vacca Vale, ville (fictive) de l'Indiana, l'État natal de l'autrice. Le roman est une ronde de portraits et de chapitres aux tons divers, sur des habitants de la Lapinière et de Vacca Vale. Une ville post-industrielle, peuplée par des étudiants à la ramasse, des chômeurs, des retraités, certains bigots, d'autres athées. Le propos sociologique démêlera le fil de l'intrigue : qui est, au fond, Blandine Watkins ?

Mêlant le réalisme politique et le lyrisme un brin chamanique, le tout avec force tendresse et provocation, ce premier roman évoque aussi bien l'écrivain Larry Brown, le réalisateur Michael Moore (l'une des références citées dans le livre) et le cinéaste David Lynch. Il a valu à son autrice de recevoir le National Book Award 2022. À 30 ans, elle en devient la plus jeune lauréate depuis Philip Roth en 1960. Nous suivrons tous Tess Gunty. Avec gourmandise et sans fin. ■

Hubert Artus

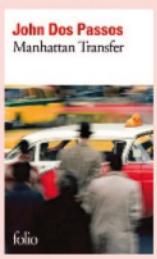
EVAN AGOSTINI/INVISION/AP/GALLMEISTER

★★★★☆
ÉCOUTEZ-MOI JUSQU'À LA FIN (THE RABBIT HUTCH)
TESS GUNTY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JACQUES MAILHOS, 560 P., GALLMEISTER, 26,60 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

3 POCHES À LIRE

★★★★☆
ÉBLOUIS PAR LA NUIT
JAKUB ZULCZYK
640 P., RIVAGES POCHE, 12,50 €

Une plongée dans les tréfonds de l'âme humaine, une intrigue qui vous prend aux tripes, un bon lot de paradoxes… *Éblouis par la nuit* est un roman très noir, porté par une langue puissante et poétique. Nous y suivons Jacek, dealer de cocaïne à Varsovie, dans un milieu de consommateurs huppés. Son monologue intérieur onirique tranche avec la violence crue de certaines scènes décrites sans chercher d'effet, ce qui les rend d'autant plus insoutenables. **Simon Bentolila**



★★★★★
MANHATTAN TRANSFER
JOHN DOS PASSOS
512 P., FOLIO, 9,70 €

C'est une ribambelle d'existences en transfert que le génie miniaturiste John Dos Passos balance dans une Amérique lugubre du début du XXe siècle. Ici, New York est une fourmilière, un monstre de fer, de feu et de mort qui absorbe ces âmes errantes de classes sociales variées, rongées par la solitude et l'ennui. Déroutant et captivant. **S.B.**

★★☆☆☆
2034
ELLIOT ACKERMAN, JAMES STAVRIDIS
368 P., TOTEM, 11,20 €

Une commodore de la flotte américaine engage son navire dans les eaux chinoises interdites, afin de secourir un chalutier prétendument en détresse, et de tomber dans un piège. Il n'en faut parfois pas plus pour provoquer une guerre, et les auteurs, anciens militaires, sont bien placés pour le savoir. Ce roman de guerre navale, qui se lit en apnée, offre aussi des personnages profonds qui forcent l'empathie. Mais ce qu'il décrit en 2034 a de sérieux airs de 2023. **S.B.**

Michael Mann, Meg Gardiner
Heat 2

Après Quentin Tarantino et sa version livre de *Once Upon a Time in Hollywood*, c'est au tour de Michael Mann de redonner vie sur papier à des personnages qu'il avait d'abord intronisés sur grand écran. À la fois suite et préquel de ce que beaucoup considèrent comme LA référence du film de braquage, *Heat 2*, coécrit avec Meg Gardiner, ballotte le lecteur entre les années 1980 et 2000. Deux époques qui se répondent malicieusement pour mieux nous faire entrer encore plus profondément dans la psyché des protagonistes. Lentement mais sûrement, le livre nous raconte comment Vincent Hanna, le flic têtu, et Neil McCauley, le braqueur stoïque, sont devenus les personnages que nous avons découverts au cinéma et pourquoi ils partagent cette même vision désabusée du monde. Située à Chicago en 1988, la première partie dresse un parallèle intéressant entre l'enquête de Vincent Hanna sur un gang de cambrioleurs psychopathes et le dernier casse de Neil McCauley, tandis que la seconde partie nous plonge sept ans après les événements décrits dans le long-métrage. Tout comme le livre *Once Upon a Time in Hollywood*, *Heat 2* met en exergue cette fine ligne qui sépare le spectateur du lecteur en l'amenant à se demander s'il a vraiment envie d'avoir les réponses aux questions posées dans le film matriciel. Une question qui prend une tout autre dimension ici tant *Heat 2* se savoure avant tout comme un polar urbain dans la pure tradition du genre, transcendé par le sens du récit très cinématographique de Michael Mann allié à l'écriture ô combien efficace et nerveuse de Meg Gardiner. ■

Ilan Ferry

HEAT 2 (ID.)
MICHAEL MANN, MEG GARDINER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR AXELLE DEMOULIN ET NICOLAS ANCION
704 P., 22,90. COPYRIGHT HARPER COLLINS. EN LIBRAIRIES LE 15 MARS.

GAGE SKIDMORE/WIKIPEDIA

BIO EXPRESS

MICHAEL MANN

Michael Mann a fait ses premières armes à la télévision et dans le documentaire avant de faire une entrée remarquée au cinéma avec *Le Solitaire* en 1981. Formé à l'école de la publicité auprès d'autres futurs grands cinéastes comme Ridley Scott ou Alan Parker, il marquera les années 1980 grâce à la série *Deux flics à Miami* dont il a défini la charte esthétique et narrative. Réputé pour sa rigueur et son exigence, il compte dans sa filmographie un grand nombre de chefs-d'œuvre allant du *Sixième Sens* à *Collatéral* en passant par *Le Dernier des Mohicans*, *Ali* ou encore l'excellent *Révélations*. Repassant ponctuellement par la case petit écran avec des séries comme *Luck* ou plus récemment *Tokyo Vice*, il fait avec *Heat 2* ses premiers pas en tant que romancier.

MEG GARDINER

Ancienne avocate, Meg Gardiner connaît le succès en tant qu'écrivaine avec le roman *China Lake* publié en 2002. Elle y introduit le personnage d'Evan Delaney qui reviendra à l'occasion de quatre nouvelles aventures avant de tirer sa révérence en 2006. Deux ans plus tard, elle crée le personnage de Jo Beckett, psychiatre médico-légale et héroïne d'une série de quatre livres. Son dernier personnage phare, Caitlin Hendrix, est apparu en 2017 dans le roman *UNSUB*. Connue pour ses personnages féminins forts, Meg Gardiner plonge avec *Heat 2* dans un univers plus masculin, mais pas forcément si éloigné de ses obsessions.

1

Des lumières de nuit s'immiscent entre les lames des stores : les néons du centre commercial coréen du coin de la rue clignotant en rose et bleu. Les phares des voitures projettent des ombres au plafond. La musique du magasin de disques au rez-de-chaussée monte à travers le plancher. Le rythme bat comme une pulsation dans l'épaule et le cou de Chris Shiherlis.

Lève-toi.

Il en est incapable. *Lève-toi, putain. Tout de suite.*

Shiherlis ouvre les yeux.

Il n'est pas mort. Les morts n'ont pas le corps qui palpite à cause de la K-pop des voisins. Les morts ne saignent pas.

Il n'est pas chez lui. Sa maison, c'est un pavillon de plain-pied qui se fond dans l'anonymat de la vallée de San Fernando. Ici, il est sur un matelas posé sur un sommier contre un mur. Ce n'est pas non plus une cellule de prison. C'est un appartement à l'étage.

Dans Koreatown.

Ses paupières s'alourdissent. L'oxycodone le plonge à nouveau dans un sommeil profond. Puis il se réveille d'un coup.

Comment je me suis retrouvé ici ?

Le martèlement de la musique résonne dans sa tête comme des rafales d'arme à feu. Un souvenir : le poids du sac de sport rempli de billets qu'il porte en bandoulière et qui ballotte dans son dos. Breedan abattu, mort au volant. Une embuscade. Des renforts de la police qui déboulent. Des flics. Une puissance de feu supérieure, destinée à maîtriser des civils. *Des civils ? Essayez un peu de nous maîtriser, fils de pute !* Les carrosseries noires et blanches se transforment en passoire, le *vacarme* résonne dans la tête, fracasse la boîte crânienne.

La musique continue ses *boum boum* joyeux et exotiques. *Utilise-la*.

— Concentre-toi. Ouvre les yeux, marmonne-t-il.

Les ombres et la lumière rose de la rue strient les murs crasseux. Un lit, des draps bon marché, et lui en caleçon. Ses vêtements posés avec soin sur une chaise de jardin en plastique. Une télé éteinte sur une table pliante. Des mégots de cigarettes écrasés dans une soucoupe ébréchée. Une corbeille à papier remplie de canettes de bière écrabouillées. Des voix à l'extérieur.

La plaie laissée par la balle est douloureuse. Les fragments d'os n'ont pas lacéré son artère subclavière. Sinon il serait mort.

Chris se débat pour remonter à la surface.

Lève-toi, putain !

Il essaie de se retourner et de s'asseoir. Les muscles de son épaule et de son cou hurlent. Il est projeté en arrière.

Comment est-il arrivé ici ? Des klaxons l'ont tiré de sa stupeur. Il se souvient d'avoir zigzagué lentement le long du col de Sepulveda plongé dans l'obscurité, pour retourner chez Nate à Encino, après avoir quitté Venice. Il ne se sentait pas en état de prendre l'autoroute.

Venice. Charlene qui fait un geste de la main pour lui interdire de monter. Comme un joueur de blackjack qui indique au croupier qu'il ne veut plus de cartes.

Elle avait pourtant appelé pour qu'il vienne. Nate n'était pas d'accord, Chris y était allé quand même. Il avait roulé jusqu'à Venice, il s'était extrait de la voiture, et l'avait vue qui attendait sur le balcon.

Ses yeux, son sourire… semblaient l'inviter comme lors de leur première rencontre. Puis son expression a changé, pour le mettre en garde.

La porte de Koreatown s'ouvre. Nate entre.

Il est grand, porte un blazer crème à deux boutons et une cravate texane. Ses cheveux blond filasse sont graissés vers l'arrière, sa moustache des années 1970 retombe sur la peau tavelée de son visage. Ses yeux petits et rapides examinent Shiherlis, l'évaluant sans rien dire.

L'est quelle heure ?

Nate rabat les stores.

— Quoi ?

Depuis combien de temps je suis là ?

Des mots. Il les entend dans sa tête. Ils ont du sens. Est-ce qu'ils sortent de sa bouche ?

Nate se penche sur lui.

IL N'EST PAS MORT. LES MORTS N'ONT PAS LE CORPS QUI PALPITE À CAUSE DE LA K-POP DES VOISINS. LES MORTS NE SAIGNENT PAS

— Bouge pas.

Il traîne la chaise de jardin à côté du lit, s'assied et retire précautionneusement le ruban adhésif médical de la gaze qui recouvre la plaie.

La balle de 5,56 mm projetée à toute vitesse s'est enfoncée en lui comme un missile Sidewinder, atteignant l'objectif pour lequel elle a été conçue : endommager gravement les tissus et réduire les os en charpie. Chris se revoit étendu sur le dos contre l'asphalte. Sa vision décuplée par l'adrénaline est peuplée de voitures de police criblées de balles qu'il voit de travers. *Je peux pas bouger.* Puis Neil l'avait soulevé.

Nate enlève le pansement. Les points de suture sont noirs, la peau rouge et brûlante.

Le plafonnier dessine des silhouettes. Nate lâche un grognement approbateur et recolle la bande adhésive. Il se penche en prenant appui sur ses coudes. Sonde le regard de Chris.

— T'es avec moi ou t'es à Disneyland ?

Il parle bas, d' une voix rauque.

Chris hoche la tête.

— Faut qu'on te fasse sortir d'ici. Et vite.

Nate s'occupe d'un tas de trucs : il peut fourguer la marchandise, déplacer Chris, dénicher des braquages. Tout et n'importe quoi. •••

— Charlene, souffle Chris dans un râle.
— T'as quelques heures. C'est tout.
Son fils, sa femme. Charlene n'est pas là…
— Neil ? demande Chris.
Les yeux de Nate deviennent froids, sans expression. La réaction endurcie d'un homme habitué aux mauvaises nouvelles.
— Tu restes ici, t'es mort, explique-t-il simplement. Tu dois penser à rien d'autre.
— Neil…
— Ressaisis-toi, merde. Je reviens tout de suite.
Nate hésite, secoue la tête d'un millimètre à peine, puis se dirige vers la porte.
Chris le voit, strié de rose et de bleu sous les néons de la rue.
Il tente de faire porter sa voix jusqu'à Nate avant qu'il ne quitte la pièce, malgré la K-pop qui monte du plancher. *Ne secoue pas ta tête pour te barrer juste après.*
La porte se referme.

2

Vincent Hanna fait les cent pas à côté de la paroi vitrée, examinant la pièce. Dehors, les vagues s'abattent avec force contre le sable. L'océan est d'un bleu cobalt foncé. Les sommets des cumulus bas se parent de fils dorés, comme des galons sur un uniforme de cérémonie. Le soleil se lève. Il est 6 heures du matin. La maison est vide. Neil McCauley vivait ici. Il ne reviendra pas.
Hanna aimerait que cet endroit lui raconte tout ce qu'il a vu, parce qu'il voudrait que McCauley lui parle à nouveau. Ça ne fait pas six heures qu'il a tiré les trois balles qui ont abattu le gangster. Il a serré sa main pendant les derniers instants qui ont précédé sa mort.
Ils se comprenaient, comme s'il n'y avait qu'eux deux sur terre. Seuls, éloignés par leurs rôles, mais conscients d'avoir compris comment les choses fonctionnent vraiment.
Sa paume gauche se souvient encore du contact.
Il traverse le lieu de vie de Neil, attentif aux plus infimes détails. Il sent que le temps lui file entre les doigts. Il voudrait mettre la main sur quelque chose : une information, un indice. Seul le bruit de ses propres pas résonne tandis qu'il arpente le parquet. Et le fracas des brisants de l'autre côté des vitres. Le parapet en verre du balcon est taché de fientes de mouettes.
McCauley ne vivait pas dans cet espace immaculé. Il y dormait et y mangeait, il y buvait le single malt de l'unique bouteille posée sur le plan de travail. McCauley n'a jamais habité cet endroit. Ce n'était qu'un lieu de passage.
« Tu dois surtout pas t'attacher à des choses dont tu pourrais pas te débarrasser en trente secondes montre en main, si tu voyais les flics se ramener dans le coin. » Il l'avait dit à Hanna.
Alors, qui était cette fille dans la Camaro ?
Dehors, le soleil levant troue le ciel au-dessus de l'océan sombre. Hanna se détourne des baies vitrées.
Tout a disparu. La part de McCauley après le braquage de la banque, un butin à huit chiffres. Cerrito. Trejo. Breedan. Tous sauf le dernier, Chris Shiherlis. Il court toujours. Où ?
Le sergent Jamal Drucker pénètre dans le salon depuis l'arrière de la maison. Il se déplace comme une lame affûtée, silencieux, tranchant, son visage brun grave apparaît dans la faible lumière.
— Rien par ici, Vincent.
— Des restes ? Des taches ? Des particules ?
Ses pensées prennent la tangente… Un membre de la famille de Michael Bosko doit déjà être à la morgue. C'est la partie qu'il redoute. Là-bas ou au funérarium. L'indifférence flagrante sur le visage de Shiherlis au moment où il a tiré, sans la moindre hésitation. La rafale de trois balles qui a tué Bosko. Où se trouve Shiherlis ? Les chances qu'a le lieutenant de se rapprocher de lui s'épuisent minute par minute comme un compte à rebours. Les possibilités s'amenuisent et le temps, impassible comme toujours, s'écoule avec régularité.
Drucker a l'air épuisé, mais sa voix grave reste concentrée, canalisée.
— Trois chemises blanches identiques dans l'armoire. Des livres : *La Métallurgie mécanique,* Camus, Marc Aurèle. Pourquoi ? J'en ai pas la moindre idée.
Pourquoi est-ce que ça ne le surprend pas ?
— Rien de féminin ? Du rouge à lèvres, du mascara, de la lingerie, des Tampax, des gants en caoutchouc rose ou turquoise sur le siphon sous l'évier ? Qu'est-ce qu'il y a dans le frigo ? Des yaourts ? Des framboises ? Des gâteaux surgelés ? Autre chose que des plats préparés ?
— Une bouteille de vodka.
Pourtant McCauley avait une femme. Sous des cheveux bruns en bataille, debout à côté de la Camaro, elle avait l'air triste. On la voit sur les images basse résolution des caméras de sécurité de l'hôtel. Ses épaules s'affaissent quand McCauley se détourne d'elle et se met à courir, poursuivi par Hanna. Les plaques sur la Camaro ne correspondent pas au véhicule. Pas de doute, c'était la bagnole de McCauley. Qui peut bien être cette femme ? ■

L'INFO EN PLUS

Il fallait s'en douter : *Heat 2* fera l'objet d'une adaptation cinématographique. C'est Michael Mann en personne qui l'a révélé durant une interview pour le podcast WTF, promettant *« un très grand film »*. Si le cinéaste ne l'a pas toujours envisagé tel quel, on peut imaginer que le beau succès d'estime du roman et son désir profond de revenir sur l'histoire intérieure de ses personnages l'auront d'autant plus incité à sauter le pas que *Heat 2* présente plus d'un atome crochu avec *Le Parrain 2,* dont il partage la même structure narrative. Reste désormais à savoir qui prendra la place d'Al Pacino et de Robert De Niro dans les rôles principaux.

DR

GRANDS PRIX SOFIA DE L'ACTION LITTÉRAIRE

LA 5ÈME ÉDITION EST LANCÉE !

Les **Grands Prix de l'Action littéraire** ont chaque année pour vocation de distinguer plus particulièrement plusieurs projets soutenus par la Sofia mais aussi de mettre en avant l'ensemble des événements qui concourent quotidiennement au rayonnement du livre et au développement de la lecture.

VOUS ÊTES PORTEUR D'UN PROJET SOUTENU PAR LA SOFIA EN 2022 ?

C'est le moment de candidater. Six prix seront décernés :

- un grand prix spécial : dotation de 5000 € + portrait vidéo,
- cinq prix dans les catégories diversité, engagement, innovation, éducation, mise en avant de la chaîne du livre : dotation de 2000 € chacun + portraits vidéo.

La remise des prix se déroulera – en présence de la marraine de l'édition, Leonor de Recondo – le 8 juin 2023, à Besançon, dans le cadre d'un événement du festival les Petites Fugues.

Pour candidater, rendez-vous sur

www.grandprixsofia.org - rubrique « Candidatez ! »

Date limite de dépôt des candidatures : le 28 février 2023.

Chaque année, la Sofia soutient sur toute la France plus de 350 projets dédiés au rayonnement du livre et au développement de la lecture (festivals littéraires, salons du livre, projets d'éducation artistique).

Sofia, Société civile à capital variable RCS 423 194 364. © Illustration : Béatrice Menuel

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
DOA

Il faut toujours faire attention aux titres des romans. Le « rétiaire », affiché en couverture du polar de DOA, est un gladiateur dont l'arme caractéristique est le filet. L'auteur y a ajouté un « (s) » pour signifier qu'ils sont peut-être plusieurs. Il y aurait donc Valérie, flic antistup, qui se bat contre les criminels et contre sa hiérarchie masculine ; Théo, flic lui aussi, emprisonné pour avoir abattu un trafiquant ; Momo, chef de clan spécialisé dans la drogue. Le gladiateur est un combattant, occupé par sa propre survie, ni notable ni hors-la-loi, solitaire entraîné à satisfaire le peuple, mais dont personne ne se soucie. Ce sont des gladiateurs d'aujourd'hui, lutteurs obsédés, personnages romantiques plus ou moins sympathiques, que DOA raconte ici dans un roman noir impressionnant mariant le romanesque attaché au genre, une multitude de péripéties, le sens du détail, un réalisme quasi documentaire, un style rythmé, enfin, qui étire et raccourcit le temps du récit. Peu de polardeux français – Marin Ledun en fait partie – arrivent à un tel niveau : limpidité de la narration et complexité de l'intrigue. Sans doute DOA, auteur du diptyque *Pukhtu* et de *Citoyens clandestins,* est-il lui-même un gladiateur, auteur rageur et singulier, casqué d'un pseudonyme pour rester méconnaissable, qui manie à la perfection l'art du filet. Avec *Rétiaire(s)*, il faut peu de pages pour que les lecteurs soient pris dans les rets d'un auteur à l'ambition maîtrisée. Après 400 pages, il est déclaré vainqueur. Et doit continuer à écrire. **Éric Libiot**

★★★★☆
RÉTIAIRE(S)
DOA
432 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 19 €

Tenir de boue

C'était mieux avant ? Pas si sûr. Mais ça ne s'est pas forcément amélioré aujourd'hui. Dans *Petite sale,* Louise Mey s'attaque au patriarcat, à la lutte des classes, aux abus de pouvoir ; toutes choses qui dessinent un décor propice à l'exploration des rapports humains qui ne se soucient guère du temps qui passe. Les gestes, les mots et les secrets sont inscrits dans la terre. Et c'est dans la terre que Louise Mey plante son intrigue : février 1969, Sylvie, fille de Monsieur, riche patron d'un domaine du nord de la France, est enlevée, une rançon est demandée, les flics enquêtent. La « *petite sale* » du titre, c'est Catherine, dernière personne à avoir été avec Sylvie. Catherine, la taiseuse. Catherine, la brave fille. Catherine, l'invisible.

Louise Mey fait de Catherine une héroïne malgré elle en lui prêtant des rêves à une époque où tout est interdit pour elle. *Petite sale* est le portrait d'une femme et d'un monde qui résiste, dix mois après Mai 68. Mais quelque chose se fissure. Louise Mey raconte ces tremblements qui ne demandent qu'à exploser. Derrière le classicisme de l'enquête, il y a un style rageur, rugueux, magnifique. Chez Mey, la phrase est un morceau de boue aux basques de Catherine. Ça colle mais ça brille aussi. ■ **E.L.**

★★★☆☆
PETITE SALE
LOUISE MEY
378 P., LE MASQUE, 21,50 €

Sang famille

Le titre, *Trois vies par semaine,* est de nouveau un clin d'œil à la variété française (cette fois, c'est le groupe Indochine). Avec ce seizième roman, Michel Bussi explore la part obscure de l'être humain – thème inhérent au genre policier – sur fond de règlement de comptes familial. Direction un belvédère au cœur des Ardennes, où une brigade de gendarmerie retrouve un cadavre. Sur lui : trois permis de conduire. Avec la même photo, la même date de naissance, mais trois noms et trois lieux d'origine différente. Tous trois mènent à un domicile, un métier, une compagne… Un seul homme et trois vies parallèles ? La capitaine chargée de l'enquête s'emmêle dans les biographies, qui elles-mêmes ouvrent sur d'autres destins : ceux des trois compagnes, d'une belle-mère venue d'Europe de l'Est, de troupes de théâtre de marionnettes (Charleville-Mézières en la capitale), de frères aux visages brûlés… Alternant les lieux et les personnages sans jamais perdre son lecteur, Bussi tire tous les fils de son intrigue. Portée par une écriture plus acérée qu'à l'accoutumée, les ressorts sont implacables, révélant toujours plus de mobiles, de vengeances, de secrets. ■

Hubert Artus

★★★☆☆
TROIS VIES PAR SEMAINE
MICHEL BUSSI
456 P., PRESSES DE LA CITÉ, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

DWAM IPOMÉE/LE MASQUE – CÉLINE NIESZAWER/PRESSES DE LA CITÉ

FERNANDA TRÍAS

La mort en rose

L'une des voix prometteuses de la nouvelle garde sud-américaine livre une dystopie poétique réussie.

La littérature latino-américaine s'écrit désormais au féminin. Fernanda Melchor au Mexique, Mariana Enríquez ou Camila Sosa Villada en Argentine, Lorena Salazar en Colombie… Originaire d'Uruguay, Fernanda Trías est l'une des figures les plus prometteuses de cette nouvelle vague féminine et féministe. Révélée en France avec *La Ville invincible* (2020), elle revient cet hiver avec une dystopie fantastique et poétique d'autant plus puissante qu'elle fait écho à une réalité qui a violemment percuté nos vies. Symbole de la surconsommation humaine, odieux royaume des ordures, une ville portuaire d'Amérique latine est soudainement rongée par un mal mystérieux et mise en quarantaine. Restée auprès de sa vieille maman et de son mari, miraculé de l'épidémie, mère courage à qui l'on a confié la charge de Mauro, un enfant maladivement insatiable, la narratrice se débat pour survivre et se procurer la « crasse rose », une étrange pâte que les autorités fabriquent en secret pour nourrir la population.

Avec sa prose puissante et son exploration clinique des affres de la condition humaine qui convoquent *La Peste* d'Albert Camus, avec son esthétique de la destruction qui rappelle l'œuvre de J.G Ballard, avec sa réflexion écologique et politique qui nous replonge dans *Soleil vert*, *Crasse rose* est une œuvre vénéneuse, le chant mélancolique de l'irrémédiable désolation du monde. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
CRASSE ROSE (MUGRE ROSA)
FERNANDA TRÍAS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR NATHALIE SERNY, 272 P., ACTES SUD/ EXOFICTIONS, 22,80 €

Ça sent le soufre !

Climat ? Rien ne va plus ! « *Même si la Chine et l'Inde acceptaient demain d'arrêter de brûler des trucs et de détruire leurs économies pour le salut de notre mère la Terre, ce ne serait pas suffisant.* » Heureusement, le milliardaire T.R Schmidt a une idée : balancer du dioxyde de soufre dans l'atmosphère. *Choc Terminal* est un roman massif et iconoclaste. Il est question d'un raz-de-marée, de cochons sauvages, d'une reine des Basses-Terres et d'aigles chasseurs de drones, le tout agrémenté de stimulantes considérations géopolitiques et d'un soupçon de romance. On appréciera (ou pas) le parti pris de l'auteur : la politique est chose trop sérieuse pour être abandonnée aux dirigeants, laissons donc faire les riches. Reste un étourdissant *page-turner*. ■

Fabrice Colin

★★★☆☆
CHOC TERMINAL (TERMINATION SHOCK)
NEAL STEPHENSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BENOÎT DOMIS, 432 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

FERNANDA MONTORO/ACTES-SUD - ALBERT MADSEN/LES ARGONAUTES

Un amour à la mer

De l'argent à flamber expose dès son titre la sulfureuse ironie du drame qu'Asta Olivia Nordenhof déroulera dans une série de sept romans. Lorsque Maggie rencontre Kurt, c'est un homme marié, mais le coup de foudre est mutuel. Dans son visage, elle voit « *son propre enfant* », « *un personnage de conte* », tandis qu'il trouve en elle « *un sens nouveau* » à sa vie. Les amants s'installent ensemble, charriant derrière eux les affres du passé et quelques plaies mal cicatrisées. La relation se dégrade petit à petit, passant des élans passionnés aux menaces de suicide, crachats au visage et violences conjugales. Les hauts et les bas de cette union poussent Kurt à investir ses économies dans un projet de ferry low cost – le fameux *Scandinavian Star*, qui brûla en 1990, ce qui coûta la vie à 159 personnes. Les rapports de force sont explorés à toutes les échelles chez la romancière et poétesse danoise qui pousse le couple à l'acmé de la déraison, tout en orchestrant un combat politique sanguinaire entre un capitalisme redoutable et ses victimes. Dans les eaux troubles de l'ère moderne, on attend la suite ! ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
DE L'ARGENT À FLAMBER (PENGAR PÅ FICKAN)
ASTA OLIVIA NORDENHOF
TRADUIT DU DANOIS PAR HÉLÈNE HERVIEU, 190 P., LES ARGONAUTES, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

ET AUSSI...

★★★☆☆
UNE HISTOIRE
ÉDOUARD MANCEAU
64 P., SENS DESSUS DESSOUS, 14,90 €
(DÈS 4 ANS). EN LIBRAIRIES LE 5 AVRIL.

Depuis 1999, Édouard Manceau a publié plus de 150 livres. Ce créateur est de ceux qui façonnent la porte d'entrée dans le monde du livre en défrichant avec audace l'univers de la publication pour les tout-petits. Il interagit avec son lecteur, tisse des liens inattendus entre les mots et les images, orchestre avec finesse le rythme des pages… Avec *Une histoire*, il signe le premier album de Sens dessus dessous, nouveau label porté par les éditions Delcourt. Tout commence par le choix d'un point vert et tout s'enchaîne pour raconter les coulisses de la création d'une histoire. Édouard Manceau prouve, tout en délicatesse, à quel point cette magie tient à un fil. Ou à un point ! **R.B.**

★★☆☆☆
SI JE DOIS TE TRAHIR
RUTA SEPETYS
384 P., GALLIMARD JEUNESSE, 17,90 €
(DÈS 13 ANS). EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

L'Américaine Ruta Sepetys a fait du roman historique pour les adolescents sa spécialité. *Ce qu'ils n'ont pas pu nous prendre* (élu meilleur roman jeunesse par *Lire* en 2011) est l'un de ses best-sellers. Avec *Si je dois te trahir*, la romancière explore la Roumanie communiste. Il ne faut que quelques pages pour que le personnage principal s'entende dire : *« Tu es Cristian Florescu* […]. *Et je sais ce que tu as fait. »* Le lecteur bascule avec lui pour se retrouver aux ordres du régime de Ceaucescu. Comme à son habitude, Ruta Sepetys manie avec adresse les outils de fiction pour traverser une réalité historique précise et documentée. **R.B.**

BRIAN SELZNICK

Contes éclatés

Les images et récits fragmentés de ce *Kaléidoscope* offrent aux jeunes lecteurs une expérience de lecture inédite.

Ici, il faut accepter de plonger dans des récits dispersés et disparates. Les histoires, aux allures de contes, semblent d'abord indépendantes les unes des autres, un peu étranges, parfois magiques… Un fil subtil se tisse : le narrateur est le même accompagné d'un dénommé James. Le romancier américain choisit de raconter ainsi une amitié éternelle, de celles qui perdurent après la mort. La narration de Selznick est toujours expérimentale. Dans *Kaléidoscope*, tout est explosé : chaque chapitre commence à la façon du kaléidoscope, avec une illustration fragmentée qui ensuite apparaît. Quel est donc le secret de ce livre écrit pendant l'épidémie du Covid ? Le pari est exigeant et il ne faudra pas lâcher le fil. La lecture n'est jamais difficile, mais l'enchaînement des histoires peut laisser perplexe ! Brian Selznick explore le temps qui passe à l'image d'un des personnages déclarant devant une horloge cassée qu'elle fonctionne toujours. « *Peut-être que le temps est impossible à contrôler, et infini,… et dangereux. Comme une forêt qui grignote une maison.* » ■ **Raphaële Botte**

★★★☆☆
KALÉIDOSCOPE (ID.)
BRIAN SELZNICK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE DELCOURT, 250 P., BAYARD JEUNESSE, 16,90 € (DÈS 12 ANS). EN LIBRAIRIES LE 8 MARS.

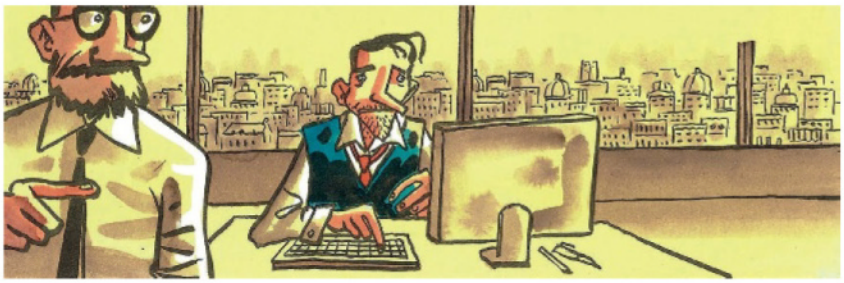
Il est libre Max

Un cri au mauvais moment, des injures, une nervosité débordante, un visage défiguré par les tics… Pour Max, qui souffre du syndrome de La Tourette, la vie au lycée est vite un enfer. Mais pour le lecteur, c'est diablement romanesque ! Après avoir emporté ces lecteurs dans un western mémorable *(Et le ciel se voila de fureur)*, Taï-Marc Le Thanh invente désormais un héros de comédie dramatique, romantique et… musicale !

Max écrit, Max se raconte, Max chante, Max fabule et au fil des rebondissements, on démêle le vrai du faux. Portée par une narration à la première personne toujours juste et précise et par un cortège de personnages secondaires attachants, l'intrigue s'articule autour de très belles scènes (autour du lien père-fils notamment). Et même quand l'écrivain en fait trop (comme le vol du portable à New York !), *Parfois je voudrais que ma vie ressemble à une comédie musicale* s'avère d'une fantaisie et d'une poésie jubilatoires. ■ **R.B.**

★★★★☆
PARFOIS JE VOUDRAIS QUE MA VIE RESSEMBLE À UNE COMÉDIE MUSICALE
TAÏ-MARC LE THANH
384 P., ACTES SUD JEUNESSE, 16,80 € (DÈS 12 ANS). EN LIBRAIRIES LE 1er MARS.

SARA BOUDJOGHRA/SLIMANE LALAMI/BAYARD



DIDIER TRONCHET

Tronche d'émotion

Le père de Jean-Claude Tergal revient avec bonheur en librairies avec un nouvel album qui s'éloigne de ses (habituelles) histoires à l'humour grinçant: *L'Année fantôme* préfère la mélancolie nostalgique.

L'après-Festival d'Angoulême, comme l'après-Cannes pour les films, est toujours un moment pendant lequel les sorties d'albums connaissent un petit creux. Les auteurs « primable » ont fait le boulot (grand prix pour Riad Sattouf) et les albums originaux reposent en paix sur les tables (Fauve d'or pour *La Couleur des choses* de Martin Penchaud, éditions Ça et Là). L'occasion d'aller voir du côté des anciens qui publient régulièrement, forts de leur riche carrière. Voilà donc le nouvel album de Didier Tronchet, *L'Année fantôme*; Tronchet, éternel auteur de la série consacrée à Jean-Claude Tergal, looser magnifique arrosé d'humour noir et grinçant, né au siècle dernier, en 1990.

L'homme n'a rien perdu de son talent et son trait expressif façon cartoon réaliste (c'est un concept) est toujours là, comme les nez tordus de ses personnages (sa marque de fabrique). Avec l'âge, Didier Tronchet s'est peut-être assagi… Et pourquoi pas. Une certaine mélancolie, voire nostalgie, coule dans les veines de ce bel album qui suit les pas de Gilles Collot, le célèbre chroniqueur acide, un brin misanthrope, d'un hebdo parisien à succès, obligé de se rendre aux 50 ans de son frangin. Des retrouvailles familiales qui vont lui secouer la couenne, lui qui pense avoir la peau dure. Le récit court en gestes fluides, les cases s'enchaînent, l'émotion pointe. Tronchet se fait le contempteur de la futilité et de l'écume des choses quand l'important se cache au fond de soi. Il est souvent difficile d'aller arpenter ces paysages ombreux, mais il faut essayer. ■ **Éric Libiot**

★★★☆ ☆
L'ANNÉE FANTÔME
DIDIER TRONCHET
192 P., DUPUIS, 27 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 MARS.

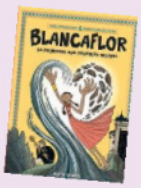
DIDIER TRONCHET/DUPUIS 2023

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
JUMELLE - 1. INSÉPARABLES
FLORENCE DUPRÉ LA TOUR
175 P., DARGAUD, 20,50 €

Après *Cruelle* et *Pucelle*, Florence Dupré La Tour publie *Jumelle*, portrait en double de sa sœur et d'elle-même. Les rapports de la gémellité sont bien connus et l'autrice ne vit pas autre chose. Heureusement, son trait libre et faussement enfantin fait la différence: c'est coloré, drôle, imagé. Ce premier tome va jusqu'à la préadolescence quand naissent d'autres sentiments. Le second sera sans doute plus singulier… **E.L.**

★★★☆☆
BLANCAFLOR
NADJA SPIEGELMAN, SERGIO GARCIA SANCHEZ
54 P., RUE DE SÈVRES, 15 €



Adapté d'un conte sud-américain par Nadja Spiegelman, *Blancaflor* est l'histoire d'une jeune fille qui défie son ogre de père pour l'amour d'un prince un brin naïf. Ce récit féministe bénéficie d'un dessin formidablement inspiré de Sergio Garcia Sanchez, qui se marie avec un imaginaire nourri par mille légendes, en faisant un album pour tous âges. L'éditeur a eu la bonne idée d'ajouter quelques notions sur les contes. **E.L.**

★★★☆☆
L'ARME À GAUCHE
PIERRE MAUREL
96 P., GLÉNAT, 17,50 €

Célébré pour sa série sur Michel, reporter radio au grand cœur, Pierre Maurel arpente la même veine: *L'Arme à gauche* (titre signifiant) avance dans les pas de Mario, bougon taciturne réfugié en France, qui voit l'activisme politique de sa jeunesse dans l'Italie des années 1970 se rappeler à lui. Le dessin reste en retrait (trait simple, couleurs légères) pour mieux croquer les désillusions d'une époque. Une bulle de la fille de Mario à la fin et tout s'éclaire… **E.L.**

REINER STACH

Kafka éclairé

Conter la vie du père de *La Métamorphose* est un défi. Le biographe allemand l'a brillamment relevé, en trois tomes qui font déjà référence.

Fruit de quinze années de travail, longue de 2 000 pages, la biographie de Kafka par Reiner Stach est d'ores et déjà considérée comme la référence mondiale… Le lecteur qui lit cette phrase risque de se représenter le genre de biographie parpaing, saturée d'informations, qui commence par un arbre généalogique remontant au XIVe siècle. Qu'il se rassure, c'est précisément ce que le *Kafka* de Stach n'est pas. Certes, c'est un travail monumental, au courant de toute la recherche ancienne et récente, qui n'omet rien de ce que le lecteur est en droit d'attendre. Mais Stach a beaucoup réfléchi aux écueils du genre biographique, à ses limites, au fait qu'un biographe est condamné à ne travailler que sur des traces écrites, qu'il ignore plus de choses qu'il n'en sait, et que les sempiternelles questions du type : « Quelle influence tel facteur extérieur a-t-il eue sur l'homme et son œuvre ? » sont indécidables en dernière analyse. Ces limites sont particulièrement prégnantes dans le cas d'une vie comme celle de Kafka, peu riche en « événements », donc difficilement racontable de manière linéaire ; le biographe doit ordonner ses thèmes à l'aveugle et s'interroger : entre les rapports de Kafka à sa famille, à la judéité, à la sexualité, au mariage, à son travail, à la création littéraire, aspects tous synchroniques entre eux, « *où est la cause, où est l'effet ? Le plus léger décalage de point de vue, et voici que l'image s'altère, se fausse peut-être, se renverse* ». Stach aborde ces questions de méthode avec un recul et un souci de pédagogie exemplaires, transformant sa biographie en un modèle de réflexion théorique. Autre point fort, son franc-parler : Stach dit clairement ce qu'il pense, notamment quand il exprime son manque d'enthousiasme devant l'Himalaya de la glose savante sur Kafka, souvent proche de la « *spéculation en roue libre* ». Façon, peut-être, de rassurer le lecteur non spécialiste, invité à pénétrer sans crainte dans le livre, avec sa curiosité pour seul bagage.

1910-1915, LES ANNÉES LES PLUS DOCUMENTÉES

Stach, contrairement aux usages, « n'attaque » pas Kafka à sa naissance en 1883, mais en 1910 : jeune adulte, le futur écrivain est déjà installé dans la vie active, et désireux d'écrire. C'est la période la mieux documentée de sa vie, se justifie Stach, et la plus importante car « *il y prend l'ensemble des décisions qui déterminent et délimitent son existence pour la décennie qui lui reste* ». Ces années 1910-1915 sont dominées par trois éléments : le travail de Kafka, qui n'a rien d'un gratte-papier besogneux, mais s'occupe avec éclat du secteur en plein essor de l'assurance des accidents industriels ; le feuilleton de ses fiançailles avec Felice Bauer, connu grâce à ses 500 lettres tortueuses et torturées ; et la transe nocturne de 1912 qui lui fait accoucher du *Verdict,* son premier texte d'un format non fragmentaire, et le convainc qu'il est désormais un écrivain. Suivront *La Métamorphose,* le chantier du *Disparu* et *Le Procès,* tous écrits en l'espace de deux ans. À chacun, Stach consacre une analyse digne d'un essai miniature.

Kafka avait songé à composer un recueil avec *Le Verdict, La Métamorphose* et un extrait du *Disparu* ; il avait même le titre, « Les Fils ». Il y a renoncé mais, en 1989, les éditions allemandes Fischer ont publié ce recueil « imaginaire » tel qu'il l'avait conçu à l'époque ; la traduction paraît aujourd'hui. On peut s'interroger sur la légitimité de publier en son nom ce livre qu'il n'a pas validé comme tel, mais c'est après tout le cas aussi du *Procès*, corrigé et remonté par Max Brod. Le rapport compliqué de Kafka à ses productions, souvent inachevées, jamais parfaites à son goût, voilà encore un aspect sur lequel la biographie de Stach donne des éclairages du plus haut intérêt. Parvenu au bout des de ce captivant tome 1, intitulé *Kafka. Le temps des décisions,* dense mais jamais lent, riche mais pas brouillon, sérieux mais souvent drôle, le lecteur s'impatiente de lire la suite, l'automne prochain, puis le dernier tome au printemps 2024, pour le centenaire de la mort de Kafka. ■

Bernard Quiriny

★★★★★
KAFKA (T. 1). LE TEMPS DES DÉCISIONS (KAFKA. DIE JAHRE DER ENTSCHEIDUNGEN)
REINER STACH
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR RÉGIS QUATRESOUS, 960 P., LE CHERCHE MIDI, 29,50 €. EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

★★★★☆
LES FILS (DIE SÖHNE)
FRANZ KAFKA
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR ALEXANDRA CADE, 176 P., ALLIA, 12 €

DR/ALLIA

Malraux amoureux

En marge de l'aventurier légendaire, du combattant de la guerre d'Espagne, de l'écrivain culte et du ministre de la Culture emblématique, il y a le Malraux intime, inattendu, tendre et attachant à certains égards. Et rien peut-être ne le révèle mieux que sa liaison avec Josette Clotis. D'abord journaliste, celle-ci avait connu son moment de gloire lors de la publication d'un premier roman. C'est chez son éditeur, Gallimard, qu'elle rencontra en 1933 un Malraux tout juste auréolé du prix Goncourt. L'auteur de *La Condition humaine* était alors marié avec Clara, ce qui ne découragea pas Josette : elle lui donna en effet deux enfants sans jamais partager réellement sa vie. Josette Clotis rédigea des cahiers secrets jusqu'à sa mort brutale en 1944 : ayant trébuché d'un marchepied, elle eut les jambes broyées par un train et succomba peu de temps après. Récit captivant de cette passion de douze années, *Je pense à votre destin* est complété par 35 lettres de Malraux en grande partie inédites, des fragments des cahiers mais aussi des projets de romans de Josette Clotis, qui ne sont autres que le récit inachevé de cette histoire d'amour et de littérature. ■

Serge Sanchez

L'écrit de douleur

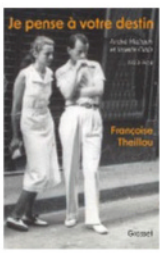
En 1963, un mois avant le suicide de Sylvia Plath, paraissait *La Cloche de détresse* – aujourd'hui réédité pour les 60 ans de sa publication – sous le pseudonyme de Victoria Lucas. Un roman devenu culte en même temps que son autrice, morte à 30 ans. À 19 ans, Esther Greenwood, la narratrice, fait partie des lauréates d'un concours d'écriture et se voit offrir un été à New York. D'abord aux anges, Esther déchante. Les premiers mots du récit sonnent comme un présage : « *C'était un été étrange et étouffant, l'été où ils ont électrocuté les Rosenberg.* » De retour chez sa mère, elle sombre dans une dépression à laquelle son psychiatre répond par des électrochocs. Une thérapie qui ne l'empêche pas de multiplier les tentatives de suicide. Aujourd'hui considéré comme un classique féministe du XX^e^ siècle, *La Cloche de détresse* immerge son lecteur dans la peau d'une jeune Américaine des années 1950, dont la folie semble la seule échappatoire aux vies rangées qu'elle observe autour d'elle et qui l'étouffent. Réaliste, teinté d'humour noir, ce récit intime évoque la maladie mentale avec une acuité d'autant plus bouleversante qu'on en connaît la fin, dans la fiction comme dans la réalité. ■

Laëtitia Favro

Les mots d'un monde rêvé

D'abord propriété d'un collectionneur, quatre cahiers autographes de Robert Desnos faisaient leur réapparition publique en 2020 lors d'une vente aux enchères. Datés de 1940, ils contenaient 123 poèmes, parmi lesquels des inédits dont la rédaction remontait à 1936, année marquée par les horreurs de la guerre d'Espagne. Desnos travaillait alors comme animateur à la radio. Mais pour ne pas perdre contact avec l'essentiel, il se contraignait à écrire chaque soir ce qu'il appelait un « *poème forcé* », ensemble dont on ne connaissait qu'une partie. Révisés au début de l'Occupation, ce sont donc 86 de ces poèmes inédits qui font l'objet de cette publication agrémentée par la reproduction de fac-similés et de sept dessins contenus dans les cahiers. Sur un arrière-fond de catastrophes, ces *Poèmes de minuit* sont un plaidoyer pour l'imagination, la liberté, l'amour sage et l'amour fou. On y rencontre la reine de Saba, Napoléon, la tour Eiffel, des chansons et des bêtes, une anémone, un ciel plein d'oiseaux, un pirate pitoyable, un incendiaire et, pour tout dire, la ronde des mots d'un monde rêvé. En janvier 1945, du camp de Flöha, en Allemagne, où il était interné pour faits de résistance, Desnos écrivait à sa compagne Youki : « *Je trouve un abri dans la poésie. Elle est réellement "le cheval qui court au-dessus des montagnes".* » Et des années. ■

S.S.



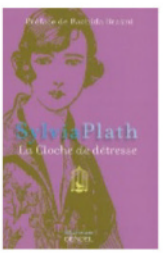
★★★☆☆

JE PENSE À VOTRE DESTIN. ANDRÉ MALRAUX ET JOSETTE CLOTIS, 1933-1944

FRANÇOISE THEILLOU

256 P., GRASSET, 20,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 15 MARS.



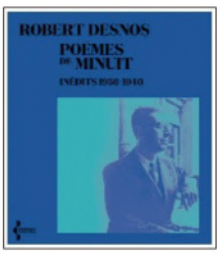
★★★★☆

LA CLOCHE DE DÉTRESSE (THE BELL JAR)

SYLVIA PLATH

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CAROLINE BOUET, 320 P., DENOËL, 21 €.

EN LIBRAIRIES LE 15 MARS.



★★★★☆

POÈMES DE MINUIT. INÉDITS 1936-1940

ROBERT DESNOS

176 P., SEGHERS, 16 €

DR/GRASSET – DR - MENERBES/WIKIPEDIA

Elena Ferrante
Entre les marges

Bref recueil de l'écrivaine la plus célèbre et mystérieuse d'Italie, *Entre les marges* rassemble trois conférences écrites sur proposition de l'université de Bologne, ainsi qu'un essai rédigé à l'initiative de l'ADI, l'association italienne des enseignants. L'anonymat de Ferrante excluant qu'elle présente ces textes en personne, ils ont été lus pour elle par la comédienne Manuela Mandracchia et par la critique Tiziana de Rogatis, en 2021. L'autrice de *L'Amie prodigieuse* y évoque son rapport à la lecture, à l'écriture – au sens littéraire comme scriptural –, à la notion de plume féminine ou à ses origines napolitaines en replongeant dans ses souvenirs et en feuilletant les livres d'auteurs qui ont compté dans sa vie. On croise la poétesse italienne Gaspara Stampa et ses *Rimes*, Italo Svevo et *La Conscience de Zeno,* Virginia Woolf et son *Journal d'un écrivain,* mais aussi Diderot, Emily Dickinson, Gertrude Stein et Alice B. Toklas. Des confessions à lire comme autant d'éclairages sur l'œuvre d'Elena Ferrante mais aussi comme des indices à relever pour les apprentis détectives qui n'ont pas renoncé à découvrir la véritable identité de l'autrice, notamment ceux qui la croient être un homme. À l'âge de 20 ans, écrit-elle par exemple, *« une sorte de cercle vicieux s'est clairement installé dans mon esprit : pour avoir l'impression de bien écrire, il fallait que j'écrive comme un homme en demeurant bien ancrée dans la tradition masculine »*. Brouillage de piste ou demi-aveu ? L'enquête suit son cours… **Jean Hurtin**

ENTRE LES MARGES. CONVERSATIONS SUR LE PLAISIR DE LIRE ET D'ÉCRIRE (IL MARGINI ET IL DELLATO)
ELENA FERRANTE
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE BAUER, 130 P., 14 €. COPYRIGHT GALLIMARD. EN LIBRAIRIES LE 9 MARS.

L'Amie prodigieuse **d'Elena Ferrante, adapté en série télé pour HBO en 2018.**

BIO EXPRESS

1943
On croit savoir qu'Elena Ferrante est née en 1943 à Naples et… c'est tout. Le reste, son vrai nom, son parcours, son métier sont un secret bien gardé, même si certains assurent que sous ce pseudo se cache l'éditrice italienne Anita Raja ou son mari, Domenico Starnone.

2011
Elena Ferrante a commencé sa carrière dans les années 1990, mais c'est en 2011 avec *L'Amie prodigieuse,* premier volet d'une saga qui en comptera quatre, qu'elle acquiert une célébrité mondiale, y compris en France où le roman est traduit trois ans plus tard.

2023
Avec un tel succès, la saga d'Elena Ferrante ne pouvait qu'intéresser les producteurs : après la série tirée de *L'Amie prodigieuse* sur HBO et la Rai, c'est *La Vie mensongère des adultes* qui débarque sur Netflix en 2023, dans une adaptation d'Edoardo De Angelis.

FREMANTLE

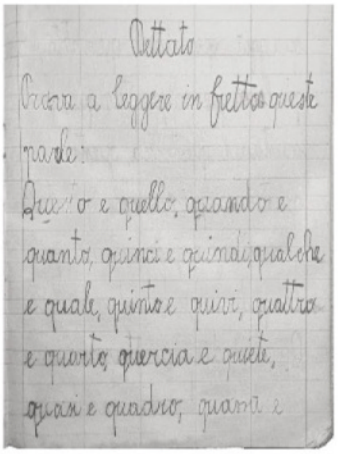
LA PEINE ET LA PLUME

Mesdames et messieurs,

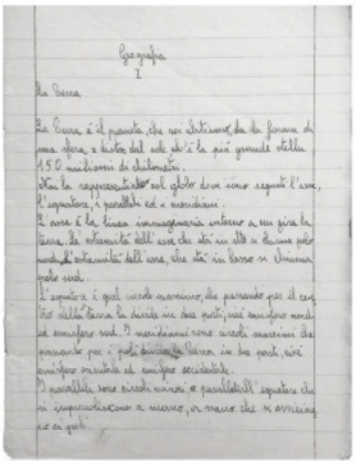
Je vais vous parler ce soir de la soif d'écrire et des deux modes d'écriture qu'il me semble connaître le mieux, le premier, docile ; le second, impétueux. Mais, si vous le permettez, je consacrerai d'abord quelques lignes à une fillette qui m'est très chère et qui fait en ce moment son apprentissage de l'alphabet.

Il y a peu, Cecilia – je l'appelle ainsi tout exprès pour vous – a voulu me montrer qu'elle savait fort bien écrire son prénom. Je lui ai tendu un stylo et une feuille de papier, une de celles que j'utilise pour l'imprimante, et elle m'a ordonné : « Regarde », puis elle a écrit « Cecilia » en se concentrant avec effort – lettre après lettre, en majuscules – les paupières plissées, comme si elle courait un danger. Cela m'a réjouie, mais aussi un peu inquiétée. Par intermittence, je pensais : « Je vais l'aider, je vais guider sa main », je souhaitais tant qu'elle réussisse. Or elle s'est débrouillée toute seule. Elle ne s'est pas du tout souciée de partir du bord supérieur de la page. Elle a pointé tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, et a attribué à chaque consonne, à chaque voyelle, des dimensions au hasard, une grande, une petite, une moyenne, en laissant un espace important entre chaque caractère. Enfin elle s'est tournée vers moi et, mue par un besoin impératif d'être complimentée, s'est écriée, ou presque : « Tu as vu ? »

Bien entendu, je l'ai félicitée – énormément – malgré une légère gêne. À quoi tenait ma crainte d'un éventuel échec ? À quoi tenait cette envie de guider sa main ? J'y ai réfléchi ces derniers jours. Il y a plusieurs décennies, j'avais certainement écrit de cette même manière irrégulière sur une feuille de papier volante, en proie à la même concentration, à la même appréhension, au même besoin de compliments. Pour être honnête, je dois cependant dire que je ne m'en souviens pas. Mes premiers souvenirs d'écriture sont liés aux cahiers de l'école primaire. En Italie, ces cahiers avaient – j'ignore s'ils les ont encore – des lignes noires horizontales, tracées de façon à délimiter des espaces plus ou moins larges. De cette manière :



La distribution des espaces changeait entre la première et la dernière année de l'école élémentaire. Si vous maîtrisiez votre main et appreniez à aligner de petites lettres rondes et des lettres qui se cabraient vers le haut ou plongeaient vers le bas, vous étiez reçue et les segments horizontaux qui découpaient la feuille se réduisaient d'année en année jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus qu'un seul en CM2. Ainsi :



Vous étiez grande désormais – vous aviez entamé votre parcours scolaire à l'âge de six ans et vous en aviez à présent dix –, vous étiez grande parce que votre écriture courait, bien ordonnée, sur la page.

Où courait-elle ? Eh bien, la feuille blanche était délimitée non seulement par les lignes noires horizontales, mais aussi par deux lignes rouges verticales, l'une à gauche, l'autre à droite. Écrire consistait à se mouvoir entre ces lignes, et ces lignes – j'en ai un souvenir très net – ont été mon calvaire. Elles avaient pour fonction de signaler, par leur couleur aussi, que si vous ne conteniez pas votre écriture entre ces fils tendus, vous étiez punie. Or en écrivant, je me déconcentrais facilement et si je respectais presque toujours la ligne de gauche, je franchissais souvent celle de droite, soit pour finir le mot, soit parce que j'avais atteint un point où il était difficile de le découper en syllabes et retourner à la ligne sans déborder. J'ai été punie si fréquemment que j'ai fini par intégrer le sens des limites et quand j'écris à la main, je sens la menace de ce fil rouge vertical même s'il n'existe plus depuis longtemps sur les feuilles de papier que j'utilise.

Que dire donc ? Je pense aujourd'hui que mon écriture « à la Cecilia » s'est glissée dans ou sous l'écriture de ces cahiers. Je ne m'en souviens pas, et pourtant elle doit être là, enfin entraînée à demeurer sur les lignes et entre les marges. Ce premier effort est probablement la matrice qui m'insuffle aujourd'hui encore un sentiment de victoire, mêlé de vanité, chaque fois que quelque chose d'obscur, d'invisible, devient brusquement visible grâce à une première série de signes sur la feuille ou sur l'écran de •••

l'ordinateur. Il s'agit d'une association de lettres provisoire, certainement imprécise, mais qui s'étale entre-temps sous mon regard, tout près des premières impulsions du cerveau et toutefois à l'extérieur, déjà distante. Ce phénomène est, à mes yeux, toujours nimbé d'une telle magie de l'enfance que, s'il me fallait symboliser graphiquement l'énergie, je recourrais à l'irrégularité avec laquelle Cecilia a écrit son prénom en exigeant que je la regarde, que je la voie et que je la reconnaisse avec enthousiasme dans ces caractères.

ÉCRIRE CONSISTAIT À SE MOUVOIR ENTRE CES LIGNES, ET CES LIGNES – J'EN AI UN SOUVENIR TRÈS NET – ONT ÉTÉ MON CALVAIRE

Mon envie d'écrire, depuis le début de l'adolescence, subit probablement aussi bien la menace de ces traits rouges – j'ai une écriture très soignée et, quand j'utilise l'ordinateur, je justifie le texte au bout de quelques lignes, en cliquant sur l'icône qui harmonise l'espacement – que le désir et la peur de les violer. Plus généralement, le sentiment que j'ai de l'écriture – et toutes les difficultés que je traîne derrière moi – est lié, je crois, à la satisfaction que j'éprouve lorsque j'arrive à me tenir bel et bien entre les marges et, en même temps, à l'impression de perte, de gaspillage, qu'entraîne cette réussite.

Je suis partie d'une enfant qui essaie d'écrire son prénom ; pour continuer, j'aimerais vous inviter maintenant à vous attarder un peu entre les lignes de Zeno Cosini, le héros de l'extraordinaire livre d'Italo Svevo, *La Conscience de Zeno.* Zeno est justement croqué dans l'effort qu'il déploie pour écrire, et son effort n'est pas très éloigné, à mes yeux, de celui de Cecilia. Lisons :

> Après déjeuner, confortablement installé dans un fauteuil club, me voici un crayon et une feuille de papier à la main. Mon front n'a pas une ride, je viens d'éliminer tout effort de mon esprit. Ma pensée m'apparaît dissociée de moi-même. Je la vois. Elle monte, elle descend… mais c'est là sa seule activité. Pour lui rappeler qu'elle est la pensée et qu'elle a pour mission de se manifester, je saisis mon crayon. Et voici mon front qui se charge de rides parce que chaque mot se compose de lettres ; le présent impérieux renaît et me voile le passé[1].

Il n'est pas rare que l'écrivain entame son récit au moment où il s'apprête à accomplir sa tâche, je dirais même que c'est toujours le cas. La façon dont nous imaginons faire sortir au moyen du mot écrit un « intérieur » fantasmatique, par nature fuyant, mériterait davantage d'attention quand on discute de littérature. J'ai pour ma part subi le charme de ces passages, je les collectionne frénétiquement. Et celui de Svevo m'impressionne depuis l'adolescence. J'écrivais sans cesse, même si cela se révélait pénible et presque immanquablement décevant. Le jour où j'ai lu ces lignes, j'ai pensé que Zeno Cosini rencontrait les mêmes problèmes que moi, mais qu'il était beaucoup plus savant.

Svevo, vous l'avez entendu, souligne que tout commence par un crayon et un morceau de papier. Il se produit ensuite une scission surprenante : le moi de la personne qui veut écrire se détache de sa propre pensée et, en se détachant, voit cette pensée. Il ne s'agit pas d'une image fixe et définie. La pensée-vision apparaît comme quelque chose de mobile – elle monte et descend – et a pour devoir de se manifester avant de s'évanouir. Tel est bien le verbe, « se manifester », et il est significatif, il renvoie à une action qui s'effectue au moyen de la main. Le quelque chose qui se trouve devant les yeux du moi – quelque chose de mobile, donc de vivant – doit être « saisi par la main » dotée de crayon, puis transformé sur le papier en mot écrit. Cette opération peut sembler facile, or le front de Zeno, d'abord lisse, se charge de rides : l'effort n'est pas négligeable. Pourquoi ? Svevo a ici une remarque qui me tient à cœur. L'effort vient du fait que le présent – tout le présent, y compris celui du moi qui écrit, lettre après lettre – n'est pas en mesure de retenir avec netteté la pensée-vision, qui se situe toujours avant, qui est toujours le passé et qui, par conséquent, tend à se brouiller.

Je lisais ces quelques lignes, j'en ôtais l'ironie, je les forçais, les adaptais à mon cas. Et j'imaginais une course contre le temps, une course où l'être qui écrit est toujours distancé. En effet, tandis que les lettres s'associaient rapidement en s'imposant l'une à l'autre, la vision échappait et l'acte d'écrire était presque immanquablement destiné à une approximation laborieuse. L'écriture mettait trop de temps pour fixer l'onde du cerveau. ■

1. Traduction de Paul-Henri Michel, revue par Mario Fusco, Gallimard, 1986.

SDP

L'INFO EN PLUS

Le mystère de l'identité d'Elena Ferrante a suscité des spéculations innombrables, y compris chez les scientifiques les plus sérieux. Après l'analyse stylométrique menée en 2016 par l'entreprise suisse OrphAnalytics, une équipe de l'université de Padoue s'est lancée dans la comparaison des livres de Ferrante avec un corpus de 150 romans italiens écrits par 40 romanciers différents. Verdict ? Ce serait bien Domenico Starnone, auteur de nombreux livres dont… *La Farce.* Mais la science est-elle apte à résoudre pareille énigme ?

Escale du livre*

www.escaledulivre.com

Entrée gratuite
sauf spectacles et ateliers

31 mars → 2 avril 2023
Quartier Sainte-Croix
Square Dom Bedos
Bordeaux

FESTIVAL ET SALON DU LIVRE

21e édition

design thomas-serriere.fr

JEAN-LUC BERTINI/FLAMMARION

ANNIE LE BRUN

Sur le front du désir

Dans *La Vitesse de l'ombre*, la poétesse et essayiste, spécialiste de Sade, poursuit son exploration de *« ce qui n'a pas de prix »*, dépeignant le paysage invisible de notre monde intérieur et intime.

On la décrit comme radicale, féroce, intransigeante. Peut-être surtout, cohérente : depuis son entrée en littérature, Annie Le Brun porte le même combat. Pas trace de théories et d'idées cousues au fil des textes, qui soutiendraient la toile d'une pensée en surplomb, faisant système. C'est même tout le contraire. Au gré d'ouvrages hétéroclites, si l'essayiste s'est peu à peu montrée vigie attentive à l'engourdissement contemporain de nos sens, c'est pour mieux permettre à la poète passionnée, les yeux portant hors de notre époque plutôt qu'en dedans, de continuer à faire l'éloge du désir qui nous porte. Désir fondé depuis toujours sur une énigme (impossible d'en circonscrire l'origine, de savoir où et comment il va nous surprendre…), et qui entraîne l'élan vers un autre monde, celui de l'imaginaire, du rêve, de tout ce qui résiste précisément à une vision froide, mécanique et matérialiste des choses. Brillant par une indéfectible singularité, son œil est ainsi à la fois ouvert et fermé, lucide et rêveur, incandescent et ténébreux.

DERNIÈRE REPRÉSENTANTE DES SURRÉALISTES

« Les désirs sont les seules choses qui ne meurent pas », clame en mai 1968 la poète dans un texte brûlot publié dans la revue *L'Archibras*, qui lui vaut d'être poursuivie pour incitation au crime… Un peu plus tôt, en 1963, sa rencontre avec André Breton l'a introduite aux surréalistes, dont elle est aujourd'hui la dernière représentante. Le seul mouvement qu'Annie Le Brun ait jamais rejoint, méprisant tout courant à vocation idéologique. Dans *L'Échappée*, hommage filmé que lui consacre Valérie Minetto en 2015, elle se confie avec malice : *« J'avoue dédaigneusement que j'ai des faux cils et pas de marteau, inconvénient mineur quand le regard fait tout pour se perdre au loin. »*

Docteur en philosophie, la jeune diplômée a rapidement fui l'université. En 1978, Jean-Jacques Pauvert, qui la désignera dans *La Traversée du livre* (2004) comme *« un des esprits les plus aigus de ce temps »*, la contacte après un passage à l'émission *Apostrophes* lors duquel elle fustigea le moralisme des néoféministes. Opposée logiquement à l'idéologie qui émane des termes en « isme », elle brandit coûte que coûte, luttant non contre ce qui n'en est pas mais pour son règne absolu, le chavirement du désir. Sa rencontre avec l'éditeur

entérine une longue amitié, émaillée d'auteurs météores qu'ils publieront ensemble.

« *Je ne sais pas ce qu'est le bonheur, mais je dois à quelques êtres, à quelques livres de m'en avoir donné une image si précise fut-elle fugitive, que grâce à eux la vie devient parfois moins inacceptable* », écrit-elle dans *De l'éperdu* (2000). Les « éperdus » qu'elle y dépeint, ces êtres qui lui ont ouvert l'horizon, ont en commun d'être des figures visionnaires au creux d'une époque dont ils ont une conscience aiguë, et que leur art leur permet de fuir. Entre Rimbaud et Hugo, on y trouve Raymond Roussel, dont elle a dégoté des inédits érotiques dans une malle et qu'elle a publiés ensuite avec Jean-Jacques Pauvert. Il y a surtout Sade, dont l'éditeur lui a demandé de préfacer les œuvres complètes, préface riche et inspirée qui devient un livre intitulé *Soudain un bloc d'abîme, Sade,* début d'une étude passionnée de l'esprit du sulfureux libertin.

LA CRITIQUE COMME ACTE DE SURVIE

La même année que *De l'éperdu* sort *Du trop de réalité*: Annie Le Brun y entame une critique implacable des entailles actuelles faites par les dirigeants au désir, au rêve et à l'imagination. Elle la poursuit dans *Ce qui n'a pas de prix* (2018), nouvelle charge virulente contre la « *nouvelle classe dominante pour qui l'accumulation des richesses va de pair avec la manipulation du sens à travers celle des sens* », qui nous rend insidieusement complices et concerne tous les domaines puisque l'argent avale désormais tout, art, mode, espace public, corps et esprit. La rage féconde déferle dans un texte où l'acuité du regard ne se perd pas au loin mais se concentre sur un environnement immédiat sclérosé de toutes parts. Une activité critique dont elle dit qu'« *elle est presque un acte de survie* ».

La fin de *Ce qui n'a pas de prix* laisse entrevoir des « antidotes » que *La Vitesse de l'ombre,* son dernier livre, objet hybride où se mêlent images librement rapprochées et poèmes, explore davantage. Le désir est de nouveau au cœur du propos: suscité par peintures, dessins et photographies, montré et ressenti, il transcende la dualité du regardé et du regardant. C'est à partir de son objet « *que prend forme la clé de l'énigme, celle qui fait basculer l'horizon, celle qui détermine soudain le centre de gravité de ce qui est et de ce qui n'est pas, celle qui se forge en image-éclair pour ouvrir sur l'infini de notre nuit* ».

Les images présentées ouvrent une brèche, dévoilent comme par magie un monde intérieur alternatif pour qui les observe, suscitent des sensations impossibles à théoriser, jettent entre elles des ponts au mépris de la linéarité du temps. L'ailleurs jaillit visuellement comme une part de nous-mêmes inexplorée, tel le pendant des contes en littérature, révélant des espaces sombres et fourmillants, comme cette forêt au point fuyant d'Uccello qu'elle commente. La proie y est le cœur absent du tableau vers lequel tous les êtres néanmoins convergent, ses ténèbres « *ouvraient alors sur une tout autre perspective pour révéler à chacun un point de fuite intérieur* ». L'irréductible désir se trouve tapi au cœur de la pénombre sylvestre, espace qui était aussi au cœur de l'œuvre surréaliste du compagnon d'Annie Le Brun, le poète et auteur dramatique Radovan Ivsic. Lui avait écrit: « *Du poète, il ne faut exiger qu'une seule chose: ne pas cesser d'être poète.* » Ce qui revient pour elle, depuis ses débuts et sans faillir, à préserver et encenser les formes qui seules expriment nos profondeurs intimes. ■

Eugénie Bourlet

Suscité par peintures et photographies, montré et ressenti, le désir transcende la dualité du regardé et du regardant

★★★★☆
LA VITESSE DE L'OMBRE
ANNIE LE BRUN
128 P., FLAMMARION, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 22 MARS.

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Marylin Maeso

En cas de malheur

« Et l'herbe poussa drue, verdoyante, vigoureuse, nourrie par le pauvre corps. » **Cette phrase, qui clôt la nouvelle de Maupassant, « Coco », tombe tel un couperet sadiquement ironique sur l'histoire du cheval éponyme qui meurt de faim après avoir été contraint, durant sa lente agonie, de contempler un champ d'herbe hors de portée. Du *Livre de Job* au *Roi Lear,* de Dostoïevski à Camus, la littérature regorge de ces fenêtres donnant directement sur le problème du mal. Elles nous exposent, selon le mot de Nietzsche, à l'abîme si souvent contemplé, et nous donnent la possibilité de nous confronter aux épreuves incontournables de la vie. Dans *Pourquoi le mal frappe les gens bien ?,* Frédérique Leichter-Flack explore, au fil des textes littéraires, ces *« expériences morales protégées »* qui *« nous épargnent, en prenant pour nous le premier coup, celui qui vient par surprise »* et qui, *« en assumant notre besoin de garder du sens à l'existence malgré l'aléa du malheur* [...], *nous gardent droits dans l'adversité, solides, pugnaces ».* Elle montre que ces histoires, en nous faisant expérimenter les affres du mal comme si nous y étions, nous mithridatisent et nous laissent un peu moins démunis pour le jour où il nous frappera sans prévenir. En nous conviant aux discussions écorchées de Rieux avec le prêtre Paneloux *(La Peste),* de Job avec ses amis et d'Ivan avec Aliocha *(Les Frères Karamazov),* la littérature et l'ouvrage de Frédérique Leichter-Flack avec elle nous offrent ce dont l'approche parfois trop intellectuelle de la théologie ou de la philosophie nous prive: l'incarnation du mal, dans une voix brisée par le scandale ou dans un regard révolté et implorant, où l'on se reconnaît et où l'on trouve, non pas l'impossible consolation, mais l'universelle fraternité des âmes en peine.**

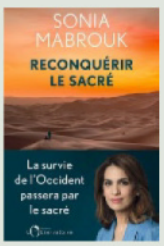
★★★★☆
POURQUOI LE MAL FRAPPE LES GENS BIEN ?
FRÉDÉRIQUE LEICHTER-FLACK
256 P., FLAMMARION, 21 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU
SONIA MABROUK

Reconquérir le sacré **est le cinquième livre de l'intervieweuse politique d'Europe 1 et de CNews. Celle qui fait plus souvent la une du *Figaro Magazine* que de *Libération* est devenue une essayiste à succès. Son aversion pour le wokisme est bien connu, mais dans ce dernier livre, elle analyse les besoins de la société française à l'aune d'une expérience personnelle, celle du sacré. Un sacré laïc, qui fait lien – et qui *« l'a sauvée »* d'un chagrin immense éprouvé à la mort de sa mère. S'il y a vraiment un moment où la question de la rationalité se pose, c'est bien celui du deuil. Pour Sonia Mabrouk, nous nous perdons, ainsi que nos sociétés, à vouloir trouver de la rationalité partout, à chercher la toute-puissance. Il faut pourtant accepter l'irrationnel, ces sentiments collectifs autour de choses qui nous dépassent : l'incendie de Notre-Dame, *« les mosquées d'où surgit l'appel du muezzin, la crypte du Mont-Valérien, tous ces lieux délimités par des murs ou des frontières représentent autant de terres d'où s'échappent des fragments de sacré, d'invisible »*. La charge est lourde contre l'époque. *« Pour mieux imposer la doxa progressiste, une véritable entreprise de démolition et de décrédibilisation du sacré est à l'œuvre. L'homme est sciemment désarmé. »* Paradoxalement, le sacré nous réarmerait pour affronter un monde perpétuellement en guerre. Le livre balance ainsi entre le personnel et le collectif et constitue une réflexion sur notre âme et celle du groupe, qui interroge les faiblesses de notre si mal nommé « vivre-ensemble ».**

Aurélie Marcireau



★★★☆☆
RECONQUÉRIR LE SACRÉ
SONIA MABROUK
144 P., L'OBSERVATOIRE, 16 €. EN LIBRAIRIES LE 8 MARS.

ANDREÏ KOURKOV • HUGUES PERNET

De Kyiv à Kiev

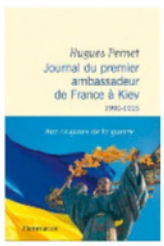
Dans leurs journaux respectifs, l'auteur des *Abeilles grises* et le premier ambassadeur français à Kiev livrent des témoignages forts sur l'Ukraine.

Le 29 décembre 2021, Andreï Kourkov « célèbre » l'arrivée d'Omicron. L'envahisseur s'appelle Covid-19. L'autre actualité est le recensement militaire des hommes et des femmes. Sept ans après l'invasion de la Crimée, le spectre d'une guerre resurgit. *« La température monte partout, même au sauna »*, note l'écrivain ukrainien russophone. Il semble vouloir conjurer le sort en vantant les vins et les fromages de Bessarabie. Le 24 février suivant, il est réveillé par le fracas des missiles russes. Il reste planté une heure devant sa fenêtre, avant de partir avec les siens, toujours plus à l'ouest. Son *Journal d'une invasion*, qui s'arrête fin juillet, est le recueil d'une quarantaine de textes dédiés *« aux soldats de l'armée ukrainienne »*. Il y mêle grande et petite Histoire, parce que, si *« la guerre sème la mort, elle réveille aussi l'humanité en nous »*. Comme s'il y avait une urgence vitale, il embrasse tous les sujets : le vieux chant de Noël *Chtchedryk*, les séries télévisées, Pouchkine et Mandelstam, la réforme des menus dans les cantines scolaires, son grand-père cosaque et stalinien… Entre deux bombardements, il paye ses factures d'électricité.

Qu'aurait été la guerre si l'Ukraine avait conservé son arsenal nucléaire ? En 1992, le pays avait dû restituer les armes de l'ère soviétique et afficher sa neutralité. C'était le prix de son indépendance, rappelle fort à propos dans son journal Hugues Pernet, premier ambassadeur à Kiev. Certes, les Ukrainiens tentent d'obtenir un engagement des puissances occidentales. Mais les États-Unis, tournés vers le Pacifique, se contentent du service minimum : les rassurer, sans inquiéter les Russes. Quant à l'Europe, elle est empêtrée dans ses divisions. Les Ukrainiens, eux, gardent à l'esprit cette phrase de leur hymne national : *« L'Ukraine n'est pas encore morte. »* ■

Emmanuel Hecht

★★★☆☆
JOURNAL D'UNE INVASION (DIARY OF AN INVASION)
ANDREÏ KOURKOV
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JOHANN BIHR, 256 P., NOIR SUR BLANC, 21,50 €. EN LIBRAIRIES LE 13 MARS.



★★★☆☆
JOURNAL DU PREMIER AMBASSADEUR DE FRANCE À KIEV. 1990-1993
HUGUES PERNET
350 P., FLAMMARION, 23,90 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER MARS.

ELENA TERNOVAJA/NOIR SUR BLANC - JEAN-LUC BERTINI/FLAMMARION

PASCAL JARDIN

L'art de la mainmise

L'historien nous fait découvrir les arcanes de la propagande allemande dans la France occupée. Et celui qui en fut l'artisan.

Avec *La Stratégie de la main invisible*, Pascal Jardin propose une autre histoire de la France des années sombres. Au cœur du livre se tient la figure du major Heinz Schmidtke, chef de la Propaganda Abteilung, ce bureau ouvert à Paris par Joseph Goebbels, le ministre de la Propagande de Hitler. Grâce aux archives de cette institution, l'historien démonte la mécanique de cette institution qui, avec d'autres, a tenté de convaincre les Français d'adhérer au national-socialisme. Sa stratégie ? Rassurer les Français, leur faire croire que les forces d'occupation n'exerçaient pas une censure violente et laissaient se poursuivre la vie culturelle et artistique. Agir comme une « *main invisible* » pour régenter discrètement le cinéma, le théâtre, la radio et surtout la presse. La création de faux journaux tels *La Voix ouvrière* ou *Le Caneton enchaîné* s'inscrivait dans ce cadre. Au total, la propagande allemande réussit peu à mordre dans l'opinion française.

Joseph Goebbels.

Elle connut quelques succès, dans les expositions et les arts notamment, mais ne parvint pas à engendrer le soutien espéré pour le nazisme et son projet européen. Dès 1943, Schmidtke sent l'impossibilité de gagner la faveur de ce peuple qu'il jugeait dès 1940 « *le plus difficile à convaincre par la propagande* ». La somme de Pascal Jardin montre ses efforts et son échec. Restent de cette expérience unique des œuvres dont les auteurs collaborateurs ou pas ont traduit toutes les ambiguïtés de la France dans les griffes nazies, entre trahison et bêtise. ■

Fabrice d'Almeida

★★★☆☆
LA STRATÉGIE DE LA MAIN INVISIBLE
PASCAL JARDIN
512 P., BOUQUINS, 24 €

Le visage de la trahison

Comprendre l'antisémitisme français des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale, telle est l'ambition de Laurent Joly, meilleur spécialiste de la question, dans ce livre (nouvelle édition) consacré à un criminel : *Le Cas Darquier de Pellepoix*. Blessé le 6 février 1934, élu au conseil de Paris, cet aventurier – prénommé Louis – comprend qu'il peut « *faire carrière dans l'antisémitisme* ». Dès 1936, sa logorrhée se répand et lui fabrique un destin de bourreau. Le voici admirateur de Hitler et propagandiste nazi. La Seconde Guerre mondiale en fait une vedette de l'Occupation. Le gouvernement de Vichy lui confie le Commissariat général aux questions juives en 1942. Darquier de Pellepoix participe aux réunions préparant la rafle du Vél' d'Hiv', demande d'autres lois contre les Juifs… En 1944, il part se cacher en Espagne. De là, il diffuse ses idées négationnistes. Il meurt hanté par la décadence de la « race française ». ■ **F.D.A.**

★★★☆☆
LE CAS DARQUIER DE PELLEPOIX. ANTISÉMITISME ET FASCISME FRANÇAIS 1934-1944
LAURENT JOLY
256 P., TALLANDIER, 22,90 €. EN LIBRAIRIES LE 2 MARS.

GERMAN FEDERAL ARCHIVES

ET AUSSI…

★★★☆☆
MONDE D'HIER, MONDE DE DEMAIN
CAROLINE DE GRUYTER
368 P., ACTES SUD, 23,50 €

Je suis un marché doté d'une monnaie unique, de plusieurs ethnies, langues et religions, sans sentiment d'appartenance fort. Ma gouvernance, fondée sur le compromis, est déstabilisée à la moindre crise. Animée par un idéal de paix, j'ai peine à concevoir la guerre. Qui suis-je ? L'Union européenne ? Presque : la double monarchie austro-hongroise. À partir de ces parallèles troublants, la journaliste néerlandaise livre dans ce remarquable *Monde d'hier, monde de demain. Un voyage à travers l'Empire des Habsbourg et l'Union européenne*, l'analyse la plus lucide sur l'Europe. **E.H.**

★★★★☆
LE VIN DES NAZIS
CHRISTOPHE LUCAND
352 P., GRASSET, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 8 MARS.

Et si le IIIe Reich avait d'abord eu soif de vin ? On répond « oui » sans barguigner après la formidable enquête de Christophe Lucand, *Le Vin des nazis*, sur le pillage des caves françaises sous l'Occupation. Celles-ci ne constituaient-elles pas *« le plus précieux des trésors de France »* pour Göring et l'ancien représentant en champagne Ribbentrop ? Entre caves des palaces siphonnées, « aryanisation » de domaines, petits arrangements et collaboration pétillante, le vignoble français a sérieusement trinqué. L'auteur, meilleur historien de la vigne et du vin, est à son affaire dans cette saga de l'*« or rouge »* sous la peste brune. **E.H.**

JÜRGEN HABERMAS

Penseur d'opinion

À 90 ans passés, le philosophe revient sur l'évolution du concept qui lui tient tant à cœur, celui d'« espace public » ou de « sphère publique ».

Habermas* n'imaginait pas que ce concept, au centre de sa thèse d'habilitation soutenue en 1961 puis publiée l'année suivante – et qui bien que non traduite en français demeure son best-seller –, allait faire l'objet de tant de discussions dans le champ des sciences sociales. Dans le livre de 1962, il se proposait de décrire, à la charnière des XVIIIe et XIXe siècles, l'émergence de l'espace public comme « *idéal-type* » de la société civile bourgeoise en Europe occidentale. Il désignait alors tout ensemble de personnes privées se réunissant pour discuter publiquement des questions d'intérêt commun. En lui se déterminait le caractère raisonnable d'une proposition politique à travers la possibilité de sa critique. L'opinion publique, ainsi formée et éclairée, jouait le rôle de contre-poids face aux pouvoirs absolutistes. L'espace public fonctionnant comme un intermédiaire entre la société et l'État. L'autorité politique, désormais responsable devant la société, se devait d'en tenir compte.

Dans *Espace public et Démocratie délibérative : un tournant,* Habermas souligne que l'apparition d'une communication de masse perturbe ce rôle de médiateur. Le processus de la délibération démocratique se trouve en partie biaisé dès lors que *« le management des données et celui de l'attention se substituent au travail d'enquête et au souci de l'interprétation exacte »*. Sous la concurrence des réseaux sociaux, la presse, s'adressant moins au jugement rationnel des citoyens qu'aux émotions des consommateurs, ne remplit plus sa fonction dans la formation des opinions publiques, d'autant plus que la distinction entre sphère privée et sphère publique tend à se brouiller. L'enjeu est crucial : *« Dans un "monde" […] de fake news qui ne pourraient pas être identifiées comme telles et qui ne pourraient donc être distinguées des informations vraies, aucun enfant ne pourrait grandir sans développer des symptômes cliniques. »* Restaurer confiance dans l'espace public des États démocratiques suppose qu'il demeure malgré tout inclusif et ouvert. ■

Jean Montenot

*Vient aussi de paraître *Liberté rationnelle. Traces des discours sur la foi et le savoir,* tome 2 de son *Histoire de la philosophie* (Gallimard).

★★★★☆

ESPACE PUBLIC ET DÉMOCRATIE DÉLIBÉRATIVE : UN TOURNANT (EIN NEUER STRUKTURWANDEL DER ÖFFENTLICHKEIT UND DIE DELIBERATIVE POLITIK)
JÜRGEN HABERMAS
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR FRÉDÉRIC JOLY,
144 P., GALLIMARD, 16 €

Dons d'organe

La voix humaine est riche de mille possibilités, parmi lesquelles ses couacs, ses bizarreries et ses ratés font figure de mal-aimés. Une voix qui change ou un mot qui titube nous rappellent que l'on n'est jamais bien certain de qui parle quand on parle. En allant explorer les *« hétérophonies »* et autres *« altervocalités »*, Odello et Szendy font mieux, avec *La Voix, par ailleurs,* qu'inventer de beaux néologismes : ils débusquent dans les paroles prophétiques des oracles de l'Antiquité le souffle non humain qui traverse l'humain, ils explorent dans le bégaiement les ressources poétiques – *« un caractère supérieur de la langue »*, disait Deleuze – qu'illustrent les textes de Ghérasim Luca, et ils terminent en naviguant entre les cris et les chuchotements, parmi Dante et Bill Viola, remarquant les *« voix de chèvres »* étudiées par Marin Mersenne. Car, quoi qu'on en dise, *« la bouche est toujours une grotte »*. ■

Maxime Rovere

★★★★☆

LA VOIX, PAR AILLEURS. VENTRILOQUIE. BÉGAIEMENTS ET AUTRES ACCIDENTS
LAURA ODELLO, PETER SZENDY
96 P., MINUIT, 16 €

JACQUES SASSIER/GALLIMARD – DR – DR

L'islam, Dieu et le monde

Dès le premier chapitre, où il dénonce l'idée d'islamophobie, Rémi Brague avoue de façon provocante qu'il n'aime personnellement pas l'islam… De fait, dès que le philosophe a à choisir entre des interprétations de son histoire, il opte pour la plus cynique, comme lorsqu'il fait de son expansion une pure conquête militaire ou qu'il conteste sa tolérance dans les pays conquis à l'égard des peuples du Livre, juifs et chrétiens, sous le statut de *dhimmi* – « protégés » mais, il est vrai aussi, soumis à des discriminations –, pour lui, la simple « *habileté politique* » d'un pouvoir musulman face à des minorités en réalité majoritaires. Mais sa grande culture l'empêche de par trop minorer le legs de l'« Islam majuscule », en tant que civilisation, à la pensée et aux sciences européennes. Il apporte des précisions éclairantes, parfois exagérées sur l'essence de l'islam-religion, comme loi divine à laquelle aucune dimension de l'humain ne doit échapper, sur les fausses différences et fausses ressemblances entre les trois monothéismes, sur la charia, le djihad, etc. En dépit de conclusions déjà faites, *Sur l'islam* mérite une lecture attentive. Un bon ouvrage, finalement, presque malgré lui… ■ **Patrice Bollon**

★★★☆☆
SUR L'ISLAM
RÉMI BRAGUE
400 P., GALLIMARD, 24 €

Conte d'outre-tombe

Tout le monde a entendu parler des légendes urbaines, mais qui pourrait dire où elles ont commencé ? Dans *Le Cercueil de verre du Père-Lachaise*, Stéphanie Sauget lève le voile sur ce mystère en mettant la rigueur de l'historien au service d'un récit digne du polar. À l'origine de la définition de la légende urbaine, une histoire qui a fasciné les esprits et la presse internationale : celle d'une femme, princesse russe ou riche héritière américaine, enterrée au cimetière du Père-Lachaise et ayant promis un trésor à quiconque accepterait de demeurer un an dans la chapelle en verre construite au-dessus de sa tombe. En s'appuyant sur des lettres de curieux européens ou américains prêts à relever le défi, envoyées à la mairie de Paris entre 1893 et 1937, ainsi que sur la couverture journalistique de l'affaire et le travail d'enquête de l'administration, l'historienne accomplit un double travail. Celui du généalogiste, qui rend compte de la cristallisation de cet étrange conte contemporain. Et celui de l'exégète, qui montre comment ce dernier raconte en filigrane l'histoire de notre rapport à la mort et à ses lieux, nourri par l'imaginaire collectif des sociétés occidentales contemporaines entourant le tombeau. ■ **Marylin Maeso**

★★★☆☆
LE CERCUEIL DE VERRE DU PÈRE-LACHAISE. LA DÉPOUILLE DANS LES SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES
STÉPHANIE SAUGET
336 P., CNRS, 25 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - SOPHIE CRPY POUR LE MUSE DORSAY

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR LA VIE DE

Vladimir Jankélévitch

« Quelqu'un qui fait comme il dit »
Les Français découvrirent « Janké » en 1980, lors de son passage remarqué à *Apostrophes*. On apprécia alors la volubilité de cet homme aux cheveux blancs, *« philosophe oral »* au style si singulier évoquant avec brio les insaisissables *« je-ne-sais-quoi »* et *« presque-rien »*. Fils d'un immigré juif russe d'Odessa, élève exceptionnel, normalien, puis cacique à l'agrégation, imprégné de Berdiaeff et de Chestov, ami de Bergson, résistant pendant la guerre, il était de ceux pour qui *« un philosophe, c'est d'abord quelqu'un qui fait comme il dit »*.

Un engagement pour la philosophie
En 1975, l'ancien résistant, *« militant sans être activiste »*, s'est engagé contre une réforme qui visait à supprimer la philosophie au lycée : *« L'antiphilosophie risque, par la stérilisation et par le tarissement à la source, de fabriquer une génération d'abrutis manipulables et parfaitement dociles »* et d'ajouter *« sans* [la philosophie], *il manquerait quelque chose qui est rien, qui est tout. Si elle était détruite, il faudrait immédiatement la réinventer »*. Et de conclure incisif : *« Mieux vaut quitter ce monde. Place aux ordinateurs et au dieu Business ! »*

Prendre la mesure d'une œuvre riche
En réveillant le souvenir de l'homme vivant, *Vladimir Jankélévitch. Le charme irrépressible du je-ne-sais-quoi* de Françoise Schwab invite à lire ou à relire ses écrits, aussi actuels et inactuels aujourd'hui qu'hier, et de mesurer l'importance d'une œuvre dont les aspects moraux, métaphysiques et esthétiques ont pour point focal une pensée originale du temps et du charme de l'instant. **J.M.**

★★★☆☆
VLADIMIR JANKÉLÉVITCH. LE CHARME IRRÉPRESSIBLE DU JE-NE-SAIS-QUOI
FRANÇOISE SCHWAB
400 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €.
À noter aussi la parution du *Cahier Jankélévitch* (L'Herne).

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LE POUVOIR DE LA DESTRUCTION CRÉATRICE
PHILIPPE AGHION, CÉLINE ANTONIN, SIMON BUNEL
496 P., ODILE JACOB, 11,50 €

Les innovations des sociétés modernes génèrent de la croissance et plus d'emplois qu'elles n'en détruisent, selon l'économiste Schumpeter. Reprenant cette idée phare du capitalisme, le trio d'économistes veut la réhabiliter en associant l'idée de « bien-être » à celle de « croissance », laquelle serait régulée par un État fort mais pas omnipotent, et par une société civile démocrate, capable d'incarner un véritable contre-pouvoir. On veut bien les croire. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
LA BÊTE EN NOUS
JESSICA SERRA
288 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,40 €

Nous sommes des animaux. Pourquoi l'animalité est-elle pourtant devenue une notion péjorative ? Être une bête, dans le langage humain, évoque la cruauté, la brutalité – et bien sûr la bêtise. On opère là une dissociation, courante chez l'humain, avec le reste du monde animal. Mais est-elle scientifiquement justifiée ? Voilà ce que décrypte Jessica Serra en remontant aux racines de *« la bête en nous »* (d'où le titre), jusqu'aux tréfonds animaux de nos comportements. **M.D.-B.**

★★★☆☆
DICTIONNAIRE AMOUREUX DE LA FRANC-MAÇONNERIE
ALAIN BAUER
512 P., PLON/L'ABEILLE, 13,50 €

Célèbre criminologue, Alain Bauer est aussi un spécialiste de la franc-maçonnerie. D' « Abd el-Kader » à « Zeller » (Fred) en passant par « Grand Orient de France », « Obédiences » ou « Rites », il rassemble dans ce *Dictionnaire amoureux « des moments, des époques, des personnages et des mots qui* [l']*ont marqué »*. Auxquels s'ajoutent des dates historiques et une sélection de textes essentiels. Tout en gardant le principal : le secret. **Baptiste Liger**

TOM MUSTILL • LAURENT TILLON

Dialogues de bêtes

Pour le documentariste comme pour le biologiste, il est temps de se reconnecter avec le monde animal. Et pourquoi pas en tentant de comprendre son langage.

Tom Mustill.

Laurent Tillon.

Tom Mustill dédie son ouvrage à la *« nouvelle ère de la connaissance »*. En ces termes, on songerait spontanément au numérique. Il n'en est rien : c'est le *« décryptage du monde naturel »* dont il est question. Que diriez-vous à une baleine si vous pouviez dialoguer avec elle ? Tom Mustill est réalisateur de films animaliers, mais la première fois qu'il s'est véritablement interrogé sur un tel dialogue relève d'une histoire rocambolesque. Lors d'une impressionnante scène, vécue en mer, une baleine à bosse lui est littéralement tombée dessus. Sur la vidéo, il semble cependant qu'elle l'ait évité en dernière seconde. Volontairement ? Derrière l'interrogation de *Comment parler baleine* se cache ainsi un domaine scientifique important, en plein essor. Ce sont ces pionniers que présente Tom Mustill, celles et ceux qui cherchent à surpasser l'ultime frontière – en apparence – entre les espèces : la communication. Mais cette quête consiste d'abord à éloigner bon nombre d'idées reçues quant à la compétitivité dans le monde animal. L'auteur explore ainsi les notions de symbiose et de mutualisme.

Changer de perspective, finalement, cela peut commencer sous notre nez. *« Nous nous côtoyons, avec les chauves-souris, mais nous les ignorons la plupart du temps »*, écrit Laurent Tillon, dans *Les Fantômes de la nuit*. Elles, en revanche, ne nous ignorent pas. Certains de leurs comportements font écho à ce que l'on retrouve chez l'humain. Et si *« nous tentions de nous mettre cette fois à leur place pour mieux les découvrir, pour mieux les comprendre ? »*, invite-t-il, avec un ouvrage qui montre combien il est temps de regarder le monde animal sans antinomie. Mais comment aller plus loin et percer les langages ? Tom Mustill donne une place cruciale aux technologies. Si l'on sépare intuitivement l'écologie et le numérique, l'usage d'algorithmes, par exemple, fait bondir les recherches sur la communication animale. Car ce que cherchent ces pionniers, finalement, c'est à craquer un code, à trouver une pierre de Rosette inter-espèces grâce à laquelle entrer en contact avec les chauves-souris ou les baleines. ■

Marcus Dupont-Besnard

★★★☆☆
COMMENT PARLER BALEINE (HOW TO SPEAK WHALE)
TOM MUSTILL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARINA BORASO, 416 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

★★★☆☆
LES FANTÔMES DE LA NUIT. DES CHAUVES-SOURIS ET DES HOMMES
LAURENT TILLON
288 P., ACTES SUD, 22 €

SAM MANSFIELD/ALBIN MICHEL – SABINE BERNERT/ACTES SUD

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Nation »

Il y a un demi-siècle environ, la nation était, dans le débat intellectuel occidental, à son nadir ; aujourd'hui, il ne fait aucun doute qu'elle est à son zénith. On a parfois parlé d'un « retour ». Dans le débat en question, assurément. L'effondrement de l'utopie dite (inexactement) communiste a durablement compromis les chances de tout ce qui se présenterait aujourd'hui comme inter-nationaliste. Mais la question fondamentale n'est pas là. Elle tient dans la triple erreur sur laquelle se fondait l'argumentation anti-nationale : la nation appartient au passé, la nation est réactionnaire, la nation est une « construction ». La première erreur est politique, la seconde idéologique, la troisième philosophique.

Relire l'histoire contemporaine avec des lunettes internationalistes était, tout simplement, absurde. Le XIXe siècle avait, bien évidemment, été le siècle des nations mais le XXe, tout autant : la Première Guerre mondiale s'était soldée par l'émergence de nouveaux États-nations européens – ceux-là mêmes que la chute du Mur a réactivés comme États-nations autonomes –, mais c'était faire preuve d'une cécité révélatrice que de ne pas vouloir voir qu'après la Seconde Guerre, tout aussi mondiale, le vocable, à connotation révolutionnaire, de « décolonisation » recouvrait en fait, de Nehru à Nasser, un vaste mouvement de libération nationale – il suffisait de prendre les mots au pied de la lettre (« FLN », par exemple) pour s'en rendre compte. Inutile de dire que l'installation en Asie centrale, après 1989, d'une demi-douzaine d'États-nations nouveaux en lieu et place des républiques soviétiques correspondantes a couronné l'édifice. La nation n'était donc pas le passé ; elle était, depuis le XVIIIe siècle, notre avenir ; elle est, en 2023, plus que jamais notre présent.

L'assimilation du national au nationaliste, donc à la « droite », donc à la xénophobie est tout aussi discutable. Fondée sur le postulat de la souveraineté populaire, la nation vient clairement de la « gauche ». Le nationalisme – formule d'origine française – n'émerge qu'à l'orée du XXe siècle, avec son génie propre qui est de conjoindre cet héritage de gauche avec un projet politique de droite autoritaire : sous le nom de « fascisme » comme sous celui de « populisme » cette variante du national a toujours réussi à rallier des pans non négligeables du peuple de gauche : ça ne suffit pas à réduire le national à cette seule variante.

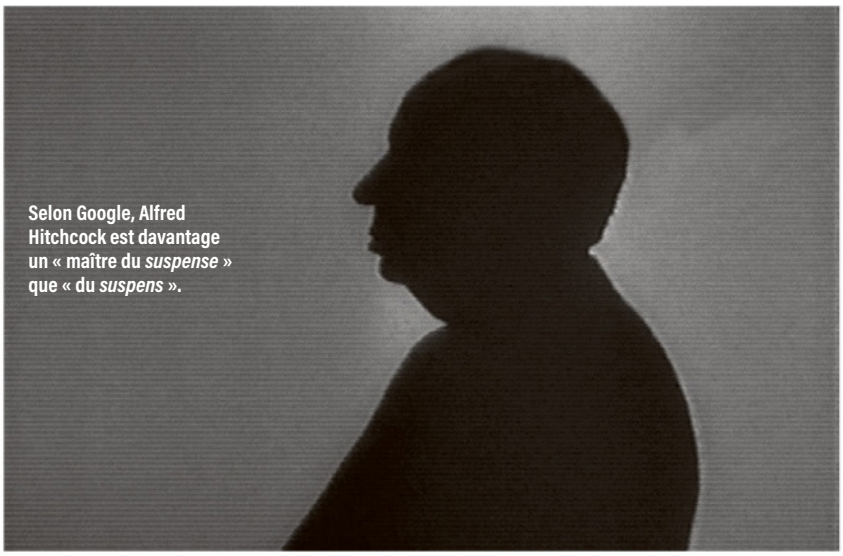
L'argumentation philosophique pose une question plus intéressante encore. Elle s'adresse aux esprits spéculatifs en posant que la nation, en tant qu'elle est « construite », n'est rien moins qu'une mystification, superposée à une réalité qui serait économique et internationale. C'est, là aussi, une erreur de perspective, plus lourde encore de conséquences. Un tel raisonnement oublie un point capital, à savoir que toute institution politique est construction et que c'est à ça qu'elle sert. Sans fiction politique et sans production symbolique, pas de société. Le national est construit, mais l'inter-national plus encore : son état présent, proche de la catalepsie, en est la preuve.

UNE AFFAIRE DE RAPPORTS DE FORCE ET DE CONVICTIONS PARTAGÉES

Dès lors, c'est affaire de rapports de force et de convictions partagées. À la fin du mois de janvier 2020, le monde a vérifié en l'espace de vingt-quatre heures qu'il était à la fois plus mondialisé que jamais (déclaration officielle de pandémie par l'OMS) et moins mondial que jamais (entrée en vigueur du Brexit). Si nous allions à grand pas vers le mondialisme, il n'y aurait pas de guerre d'Ukraine, l'Union européenne serait la première puissance mondiale et l'ONU (qui, au reste, ne prétend réunir que des « nations ») serait en train de devenir un État. On en est loin. En attendant le XXIIe siècle mondialiste, la nation occupe toute la place ; elle l'occupera plus encore si ledit siècle est celui d'une catastrophe anthropocénique car rien, historiquement, ne permet de conclure que face à celle-ci le mondial sera plus pertinent que le national. Nos petits-enfants nous le diront – sauf que nous serons morts. ■

AUDREY SOVIGNET

Un « suspens » insoutenable ?



Selon Google, Alfred Hitchcock est davantage un « maître du *suspense* » que « du *suspens* ».

Il n'est pas rare que, pour respecter sa langue maternelle, on en soit réduit à choisir entre la peste et le choléra.

C'est le cas pour ce « suspense » qui a fait – et fait encore – les beaux jours de quantité de livres et de films propres à nous plonger dans l'angoisse. Quand celui-là, le *Dictionnaire historique de la langue française* nous le rappelle, devrait tout à un mot français du XV^e^ siècle ; quand même on prendrait soin de le prononcer à la française, avec une première syllabe plus proche du présent du verbe *sucer* que de notre argotique *ceusses,* son accent British ne plaiderait pas en sa faveur auprès de ceux qui ne craignent rien tant que d'être un jour faits chevaliers de la Carpette anglaise !

D'aucuns, en leur temps, auraient même fait des pieds et des mains pour lui trouver un équivalent bien de chez nous. L'inénarrable Maître Capello, entre deux cajoleries destinées à son nourrain, mena campagne pour le mot souche évoqué plus haut, et qui n'est autre que… *suspens.* Le Petit Robert l'a entendu, puisque ce dernier fait état, en se réclamant de Mallarmé et de Nathalie Sarraute, de l'acception (littéraire) « attente, incertitude », laquelle « pourrait, en ce sens, remplacer l'anglicisme *suspense* ».

Force est pourtant d'avouer que l'on a connu enthousiasmes plus débordants. Le Petit Larousse illustré ignore toujours ce sens de *suspens.* Il en est resté, pour sa part, à la locution adjective *en suspens* (« qui n'est pas résolu »), ne sortant des sentiers battus que pour ressusciter le *clerc suspens,* frappé par une *suspense* ecclésiastique d'un autre âge… et d'un autre genre ! Engouement tout relatif aussi sur le terrain du quotidien, puisque, chez Google, Alfred Hitchcock est sept fois plus souvent présenté comme le « maître du *suspense* » que « du *suspens* ». Succès d'estime, en revanche, dans une certaine presse à vocation culturelle qui cherche là à se démarquer du *vulgum pecus.*

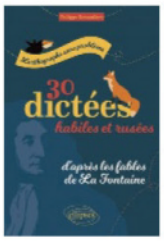
Il sera intéressant de guetter le choix de l'Académie dans sa 9^e^ édition, en cours d'achèvement comme chacun sait. La précédente datant en effet de 1935, d'avant l'émergence du mot *suspense* donc, nos immortels n'ont pas, jusqu'ici, été amenés à trancher et ne l'ont pas fait : n'ont jamais figuré sur leurs tablettes ni la forme anglaise ni l'acception littéraire de *suspens* ! Pour les connaître un peu, nous ne serions pas outre mesure surpris qu'ils tombent, ès qualités, du côté où ils ont toujours penché, à savoir celui de l'indépendance linguistique. Et tant pis si la clarté n'y gagne pas : les deux sens de *suspens* ont beau être proches l'un de l'autre (l'indécision crée l'angoisse), ils ne se recouvrent pas pour autant.

L'ambiguïté qui en résulte potentiellement est-elle vraiment compensée par le plaisir de bouter hors de France un anglicisme moins inutile que nombre d'autres ? La question est posée. ■

Bruno Dewaele

À LIRE AFFABLES, CES DICTÉES !

Mettre ses pas dans ceux d'un La Fontaine qui, si souvent, a mis les siens dans ceux d'Ésope ? C'est l'excellente (et presque iconoclaste) idée qu'a eue Philippe Dessouliers, lequel n'aura pas attendu le retour en grâce de la dictée orchestré ces derniers mois par le ministre de l'Éducation Pap Ndiaye pour transformer le fabuliste en redresseur de torts orthographiques. C'est non seulement habile et rusé, comme le promet la couverture de *L'Orthographe sans problème,* mais aussi instructif et plein d'humour : on y découvre ou redécouvre, toujours avec le sourire, les règles les plus tarabiscotées de notre malicieux idiome ! Et peu nous chaut si, en lions impétueux ou en moucherons bravaches, nous donnons tête baissée, plus souvent qu'à notre tour, dans les rets et les lacs que nous tend un vieux renard d'auteur au mieux de sa forme : nous en serons quittes pour jurer, tel le corbeau honteux et confus, que l'on ne nous y prendra plus ! Surtout qu'en matière d'orthographe « un peu tard », ce n'est jamais trop tard ! ■ **B.D.**



L'ORTHOGRAPHE SANS PROBLÈME. 30 DICTÉES HABILES ET RUSÉES D'APRÈS LES FABLES DE LA FONTAINE
PHILIPPE DESSOULIERS
270 P., ELLIPSES, 14 €

DR

➔ QU'EST-CE QU'ON ÉCRIT ?

À la retraite ou en retraite ?

Ceux qui vous diront que l'essentiel est déjà d'arriver jusque-là auront raison. Et pas seulement parce qu'en la matière l'ivresse compte plus que le flacon : au diable les tatillons qui pestent contre une préposition « en » qu'ils aimeraient tenir en lisières, nos meilleurs dictionnaires, à commencer par celui de l'Académie française, présentent comme bonnet blanc et blanc bonnet *départ à la retraite* et *départ en retraite* ! Il n'est plus même question, visiblement, de distinguer entre l'état et l'action (un fonctionnaire pouvait *être en retraite*, mais il devait nécessairement partir *à la retraite*), ce plan B auquel, pour avoir été déboutés une première fois, s'étaient résignés les plus intransigeants. Et qu'ils n'aillent pas compter sur Larousse ni sur Robert pour se refaire la cerise : le son de cloche, chez eux, est *grosso modo* le même. Jusqu'aux grammairiens, du progressiste Hanse au pinailleur Girodet en passant par le mesuré Grevisse, qui envoient la question par le fond, ne laissant plus aux aigris qu'un bien maigre lot de consolation : un président qui échouerait à imposer ses vues sera impérativement mis *à la* retraite, et des syndicats qui se révéleraient impuissants à mobiliser n'auraient d'autre solution que de battre *en* retraite. Mais c'est bien le minimum syndical pour les puristes qui, jour après jour, voient se rétrécir leur pré carré comme peau de chagrin ! ■ **B.D.**

BEAUTY OF NATURE/PIXABAY - DR/ED. XO

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Fondamentaux

Si ce bon Flaubert avait eu l'idée de caser celui-là dans son célèbre *Dictionnaire des idées reçues,* nul doute qu'il ne se fût fendu d'une définition comme celle-ci : « Plus on en parle, moins ils sont acquis ! » De fait, quand l'entraîneur d'une équipe de rugby incite ses ouailles à « revenir aux fondamentaux », c'est que sa touche et sa mêlée sont malades. Faut-il vraiment rappeler que, selon la formule consacrée, ledit rugby « commence devant » ? Quant à notre Éducation nationale, voilà quelque quarante ans (Jean-Pierre Chevènement, si vous nous lisez…) qu'elle insiste sur l'absolue nécessité de revenir à ces fondamentaux qui se nomment (c'est beau comme une devise nationale) « lire, écrire, compter ». Las ! dans ce dernier domaine, les fruits tiennent rarement les promesses des fleurs et, l'annonce ayant produit son petit effet, chacun se rendort bien vite du sommeil du juste, dans l'attente des jours meilleurs que viendra promettre le ministre suivant ! C'est que les fondamentaux ont tôt fait d'être considérés comme accessoires, comme, d'ailleurs, tout ce que l'on tend à ériger en priorité. N'est-il pas significatif qu'au mépris de l'étymologie nos politiques soient de plus en plus amenés à parler de « première priorité », ce qui sous-entend assez que, dans leur esprit, il y en a plusieurs, dont ils revoient l'ordre au gré de leurs auditoires ? ■ **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

ROMAIN SARDOU*

« Réalisme »

« Ayant plusieurs fois travaillé sur le Moyen Âge, j'ai souvent été confronté au problème de l'anachronisme des mots employés dans mes romans. Par exemple, le mot "réalisme". À partir du XIe siècle, un problème antique encore irrésolu est reparu parmi les savants : la "querelle des universaux". En gros, les fameuses idées de Platon existaient-elles vraiment ? Si nos arbres ne sont que les reflets d'un arbre essentiel et unique, celui-ci pousse-t-il quelque part ? S'il y a des ombres dans la caverne, le monde des éclairés existe-t-il vraiment ? S'il y a des hommes, est-ce que l'Homme est une réalité ?

Dans cette querelle, deux camps se sont opposés : les réalistes et les nominalistes. Les nominalistes répondaient que non, les idées platoniciennes ne sont que des concepts et n'existent que les choses visibles de ce monde. Ceux qui croyaient aux idées, à cet autre monde supérieur, c'étaient les réalistes. En fait, à y regarder avec nos yeux modernes, le réalisme de l'époque disait exactement le contraire du réalisme d'aujourd'hui ! Être réaliste, c'est être pragmatique et concret, autrefois, c'étaient les "rêveurs" ».

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : *Je t'aime* (XO)

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro de décembre-janvier, cet extrait de *L'Ancien Calendrier d'un amour*, d'Andreï Makine. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« … À l'automne 1991, je cherchai les traces d'un poète qui avait fui la Révolution russe, s'était réfugié à Nice et n'avait plus donné signe de vie. Je voulais savoir si, en exil, il avait su réécrire son "journal de bord".

Ma quête a tourné court, buttant sur sa tombe : il était mort en 1919, victime de la grippe espagnole… En contre-bas, on voit la mer et la mosaïque claires de la ville d'où montent les klaxons, la musique et, parfois, les sifflets des trains. On imagine l'agitation méridionale, les terrasses, les corps bronzés… Il suffit de reculer vers le poète tué par l'influenza et l'on entend plus que le souffle du mistral dans les cîmes des cyprès.

Ignorant le secret de ces vies muettes, je suis intrigué par une curiosité "grammaticale" : la particule « de » ajoutée à certains noms russes. Un "Ivan de Barténeff", une "Maïa de Kirsanoff"… Serait-ce une volonté dérisoire de s'annoblir ? Ou bien le désir, tout aussi inconsistant, de se montrer d'avantage "francisé" ? »

Le mot mystère

Il faut y regarder de très près (à condition que l'âge vous le permette encore) pour mesurer ce que cet antre du curé a de commun, étymologiquement parlant, avec une anomalie courante de la vision. Dès que vous aurez trouvé de quoi il s'agit, cela vous sautera pourtant aux yeux !

Quèsaco ?

Quand le nom commun *mars* ne désigne pas le troisième mois de l'année (qui fut longtemps le premier), à quoi peut-il renvoyer ?

A. à un papillon
B. à une partie de l'armure
C. à un vêtement masculin

Écrire, c'est choisir !

Vous disposez des trois consonnes que contient le mot « mars ». Saurez-vous les glisser là où elles sont nécessaires (et là seulement !) pour que chaque terme de cette liste soit conforme à l'orthographe ?

A. asoiffé
B. assomoir
C. asymétrie
D. baraque
E. gramophone
F. occurence

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction
chercha*i*s (imparfait de l'action plus durable que ponctuelle, à rapprocher du *voulai*s qui suit) – la **r*é*volution** russe (la majuscule n'est d'usage que pour la française) – **b*u*tant** (on butte surtout les pommes de terre) – en **contrebas** (jamais de trait d'union, à la différence de *en contre-haut*) – **c*l*aire** (cette épithète ne qualifie que le second nom, *mosaïque*) – l'**on n'entend plus** (ne pas oublier le *ne* de la locution restrictive *ne… que*) – **c*i*mes** (pas d'accent circonflexe : il était tombé dans l'abîme bien avant la réforme de 1990) – **anoblir** (un seul « n », contrairement à *ennoblir*) – **d*a*vantage** (jamais d'apostrophe quand ce mot veut dire « plus »).

Le mot mystère
Il s'agissait ici du **presbytère**, à l'origine « conseil des anciens ». Rien d'étonnant, quand on y pense, que le mot soit de la même famille étymologique que *presbyte*, ce défaut d'accommodation qui empêche de distinguer les objets rapprochés s'accentuant notablement avec l'âge !

Quèsaco ?
Réponse A. Le mars est en effet un papillon diurne brun tacheté de blanc, aux reflets bleus ou violets, encore appelé *apatura*.

Écrire, c'est choisir !
Il convenait d'ajouter un « m » à **B** (*assommoir*), un « r » à **F** (*occurrence*) et un « s » à **A** (*assoiffé*).

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	F	I	L	A	T	U	R	E
2	A	N	O	U	R	E	■	X
3	N	E	U	F	■	L	E	A
4	G	R	E	■	T	E	U	M
5	O	T	E	R	O	■	R	I
6	T	E	■	A	L	I	E	N
7	H	■	A	S	E	■	K	A
8	E	X	T	E	R	N	A	T
9	R	A	■	■	A	I	■	R
10	A	N	O	N	N	E	■	I
11	P	A	N	E	T	■	O	C
12	I	D	A	■	■	D	I	E
13	E	U	N	U	Q	U	E	S

• DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES par Jacques Perry-Salkow

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Serait-ce alors possible qu'une autre musique se joue derrière les notes figées d'une partition ? »

Celle qui s'aime enfin
Le lien qui me fascine

Dominique Lagrou-Sempere, *Celle qui s'aime enfin. Ma symphonie des cœurs*, Flammarion, 2023

Éloge du rien
Neige lourde

Christian Bobin, Fata Morgana, 1990

Salon de madame Verdurin
Marivauder dans le monde

Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913

« Un chemin spirituel vers la joie du réel retrouvé »

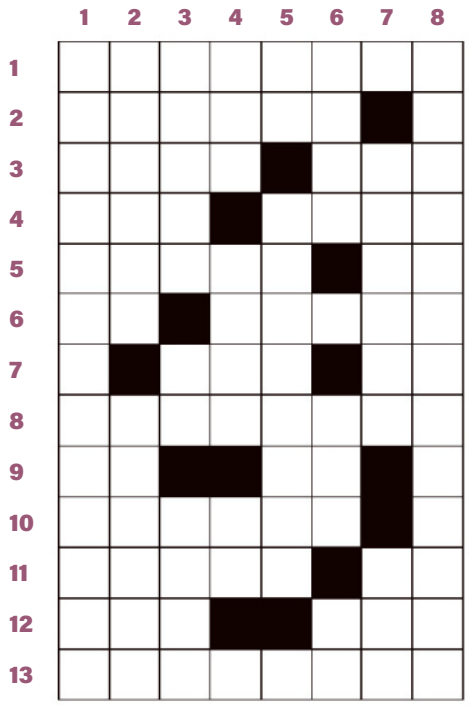
Le Train de Proust
Tout resplendira

Bertrand Leclair, Pauvert, 2022

« Il n'ira pas loin, celui qui n'est pas capable d'une idée folle. »

Eva Dézulier
Alizé du rêve

Les Nuits prodigieuses, Elyzad, 2022



• LES MOTS CROISÉS par Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Demande du suivi ! **2.** On n'en voit pas la queue. **3.** Comme les muses. Prénom féminin. **4.** Dans un plateau, face à la force. En un certain sens, sans paroles. **5.** Caroline du Sud. Abréviation pour une unité militaire. **6.** Personnel. Étranger aux Terriens. **7.** Apparenté à Odin. Symbole d'intensité. **8.** Établissement sans dortoirs. **9.** Obtenu par des coups de baguettes. Forme d'avoir. **10** S'exprime difficilement. **11.** Piège à oiseaux mal construit. Quartier de Sochaux. **12.** Éminence crétoise. A associé son nom à un vin à bulles. **13.** Gardes chastes.

Verticalement

1. Elle nous couvre de boue, et pourtant certains en redemandent ! **2.** Mine de rien, déploie tout de même une force certaine. Résidence impériale mongole. **3.** Félicitée. Incroyant, en texto. Refusa d'assurer la descendance de son frère. **4.** Société d'outre-Rhin, ici perturbée, qui produisit de célèbres bandes des cinés. Barbe. Cardinaux. **5.** Petit tour. Qui montre de la souplesse. **6.** Alimente l'Oubangui. N'est pas reconnaissant. Noté sur l'ardoise. **7.** Annonce une idée, voire la solution. Elle glousse ou cacarde. **8.** Elles prennent tout en compte.

Maurice, perle du français dans l'océan Indien

Patrie d'un grand nombre d'écrivains, ce territoire insulaire abrite près d'un million de locuteurs francophones. Pourquoi ? Explications.

Située dans l'archipel des Mascareignes (qui comprend également Rodrigues et La Réunion), l'île Maurice a été abordée par les premiers Européens – des navigateurs portugais – entre 1500 et 1513. Elle est alors inhabitée, et le demeure jusqu'à l'arrivée des premiers colons hollandais en 1598. Suivront les Français, qui colonisent Maurice de 1715 à 1810, puis les Britanniques. Ces derniers s'emparent de l'île par la force. Les Français leur cèdent finalement le territoire par le traité de Paris de 1814. Maurice reste une possession britannique jusqu'à son indépendance le 12 mars 1968.

L'IDIOME LE MIEUX COMPRIS APRÈS LE CRÉOLE MAURICIEN

Si la Constitution ne mentionne aucune langue officielle, l'anglais peut revendiquer ce statut car il est la langue de l'administration, du gouvernement, de la justice et des entreprises. La Constitution de Maurice et toutes les lois sont écrites en anglais. À l'Assemblée nationale, les députés s'expriment en anglais, mais ils peuvent également communiquer en français.

En effet, 926 000 locuteurs revendiquaient de parler couramment français en 2014 (sur une population de 1,2 million d'habitants) à Maurice. Le pays est membre de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) depuis 1970. La francophonie y brille notamment par son nombre d'écrivains mondialement reconnus, dont le Prix Nobel de littérature J.-M.G. Le Clézio, les écrivaines Ananda Devi, Nathacha Appanah, Marie-Thérèse Humbert et Shenaz Patel, ou encore les romanciers Barlen Pyamootoo et Carl de Souza, pour ne citer qu'eux.

Davantage parlé en ville qu'à la campagne, langue principale de la littérature et des médias (80 % de la presse écrite est francophone), le français est perçu comme une langue de prestige. Cela explique que sa pratique soit en constante progression à Maurice. Cet attrait n'empêche pas la langue de Molière d'être dans une situation « paradoxale », selon les spécialistes. Seule une élite composée de Franco-Mauriciens (les descendants des colons) et de la bourgeoisie métisse parle français à la maison. Très répandu dans la population où il est donné comme l'idiome le mieux compris après le créole mauricien, même s'il n'est pas toujours maîtrisé, le français n'a pas de statut officiel : c'est une langue étrangère.

UNE ÎLE, TROIS LANGUES

La langue principale de Maurice est le créole mauricien : avec 68 % d'habitants qui la déclarent comme leur langue maternelle et 88 % de la population qui la parlent à la maison, elle peut revendiquer le statut de langue nationale. Toutefois, elle n'est lue et écrite que par 3 % de la population, et elle est dévalorisée par les Mauriciens en quête d'ascension sociale.

On pourrait donc identifier trois langues « officielles », c'est-à-dire parlées de manière supra-communautaire : l'anglais, le français (ces deux langues sont enseignées à l'école dès le CP) et le créole mauricien (enseigné, ainsi que les langues asiatiques, comme une option). On parle depuis longtemps plusieurs langues en même temps à Maurice. Le créole mauricien a été créé pendant la période de l'esclavage : de base lexicale française, il est né du mélange avec les langues africaines et malgaches parlées par les esclaves africains et les travailleurs forcés déportés de Madagascar et des Comores. Au XIXe siècle, les travailleurs sous contrat venus d'Inde et de Chine ont apporté le bhojpuri (langue maternelle de 42 % d'habitants en 2011, qui ne sont toutefois que 5 % à la parler à la maison), le tamoul, le bengali, ou encore le mandarin. Ces langues asiatiques complètent la mosaïque linguistique mauricienne.

Si la francophonie à Maurice se porte toujours bien, une nouvelle génération d'écrivains mauriciens anglophones, nés ou basés à l'étranger, arrive dans les librairies de l'Hexagone. Citons Natasha Soobramanien, autrice du roman *Genie et Paul*, traduit en français en 2012 par sa compatriote Nathacha Appanah. Ou encore la jeune Priya Hein. Elle parle anglais, français et créole et vit en Allemagne. Son premier roman, *Riambel*, paru l'été dernier, a reçu le prix Jean-Fanchette. ■ **Gladys Marivat**

TYNA_JANOCHPIXABAY

CÉCILE LADJALI

Unique en uniforme

Le succès planétaire de *Harry Potter* n'est pas à démontrer. Depuis des décennies, J. K. Rowling a imposé à la conscience collective les frasques d'une bande de collégiens anglais, en convoquant le plus pur esprit *old school,* formules latines, lexique grec et uniforme à la clé. Voilà vingt ans que la jeunesse copie ses héros. On ne compte plus les produits dérivés du roman qu'elle arbore fièrement : lunettes rondes, écharpe à rayures, cape noire Gryffondor, ornée de l'écusson Poudlard.

Au lycée, les adolescents qui revendiquent haut et fort leur singularité sont tous habillés de la même manière. Les différences se mesurent alors à l'aune du pouvoir d'achat, marques ou contremarques, sachant que dans les milieux ultra-bourgeois celles-ci sont devenues le nec plus ultra. Leopardi écrivait : « *La mode est la mère de la mort.* » L'engouement pour un style ne dure qu'un temps. Sitôt débarqués des usines du Bangladesh, les chiffons tendance passent aux oubliettes des *dress codes*. Tout va vite : nos poubelles débordent, les phtalates inondent les océans et nos enfants deviennent débiles. Aller à l'école, c'est se rendre à la *fashion week*. Ce qui prime, c'est l'avoir aux dépens de l'être. Alors, puisque l'uniforme ne semble pas poser de problème, pourquoi ne pas l'imposer une bonne fois pour toutes, en faisant entendre aux élèves qu'ils sont les premiers à rechercher l'uniformité, puisqu'ils s'habillent tous de la même façon ?

Le rêve d'une école égalitaire donnant à chacun, quel que soit son milieu d'origine, les mêmes chances de réussite a échoué. L'écart se creuse entre les nantis et les autres. Ceux qui ne parviennent pas à se distinguer par l'immatérialité si valorisante du symbolique pensent accéder à leur moi grâce aux marques engendrées par la mondialisation. Sinistre divertissement qui oblitère l'essentiel : le savoir. Réintroduire l'uniforme pousserait les élèves à rester concentrés sur les apprentissages. Ceux qui n'ont pas les moyens de parader avec les bons vêtements éviteraient de vivre une humiliation de plus. Le corps étant oublié, seul l'esprit serait plébiscité.

L'Angleterre n'est pas un pays où la laïcité est vécue avec passion. Les communautés cohabitent et le port du vêtement religieux n'est pas sujet à polémique. Au pays de Voltaire, c'est différent. L'uniforme pourrait désamorcer les tensions communautaires : à l'école, tout le monde serait semblable et la question ne serait plus de savoir qui l'on est, mais ce que l'on veut construire ensemble. Notons au passage que les métiers où l'on porte l'uniforme ont la cote chez les adolescents : policier, agent de sécurité, militaire.

> LE CORPS ÉTANT OUBLIÉ, SEUL L'ESPRIT SERAIT PLÉBISCITÉ

De 5 à 10 ans, j'ai porté un uniforme. Bleu. J'étais un trop petit gabarit pour la blouse « jeune fille », alors je portais la blouse « garçonnet ». Et j'avais l'impression d'une transgression incroyable. J'étais une autre et je pouvais faire croire aux camarades à tous les enchantements : sexe incertain, appartenance sociale inconnue. La seule manière que j'avais de dire qui j'étais était les récitations de poésie. Je me souviens du jour où je fus l'Âne, affirmant au Tigre fâché « *— L'herbe est bleue* […] *— Non, l'herbe est verte. La dispute s'envenime* […] *Le Lion lui répond : — Effectivement, l'herbe est bleue.* »

Et la folie poétique, cautionnée par le roi des animaux, avait la même couleur que mon vêtement : j'étais devenue la matière de la fable. Je n'étais pas celle qu'on voyait mais celle que j'avais envie d'être. J'étais libre. ■

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art des personnages
1. Le tragique

Ne nous mentons pas : la plupart du temps, ce qui nous reste d'une lecture est le personnage. Il a maintenu notre vigilance le livre ouvert, il subsiste en nous celui-ci fermé, car il dépasse tout, l'intrigue, l'action, l'intelligence, le style. J'ai connu des écrivains à la phrase enchanteresse, souple, ductile, savoureuse, qui ne rédigèrent aucun roman mémorable faute de personnages. J'ai parcouru des récits pétris d'intelligence, d'érudition, de subtilités qui ne me laissèrent nul souvenir faute de personnages. Les librairies fourmillent de thrillers à l'action efficace qui demeurent creux, interchangeables, faute de personnages. Et la meilleure intrigue ne captivera qu'en ses prémices si des personnages ne la relaient pas rapidement.

L'humain est ainsi constitué qu'il s'intéresse d'abord à l'humain. Et la littérature s'est instituée en spécialiste de l'humain. Ulysse, son premier héros, en témoigne, passionnant, déconcertant, inspirant presque trois mille ans après sa création. Pourquoi ? Parce qu'il se montre divers, ondoyant, bourré de qualités et de défauts, parfois malin, parfois sanguin ; surtout parce qu'il est traversé par un vibrant paradoxe existentiel : il désire rentrer chez lui retrouver Pénélope, cependant il s'arrange pour ne pas y arriver. Voilà donc que cet amoureux éperdu, ce mari fidèle, tombe longuement – sept ans – dans les bras de la nymphe Calypso. Beaucoup d'actes ponctuent l'*Odyssée*, mais, fort heureusement, de nombreux actes manqués. Cette contraction entre des buts opposés rend Ulysse vivant, épais, proche. Même si ses aventures nous amusent, il forme un personnage tragique, c'est-à-dire un être habité par une tension contradictoire.

> CES HÉROS-LÀ NE FLAMBOIENT PAS. NI SUPERBES NI ADMIRABLES, ILS SONT NOUS

Attention, un personnage tragique ne se fond pas forcément dans une tragédie. Une béance dynamique le définit, pas un ton. Au théâtre, il peut appartenir à la comédie ; dans le roman, il relève de tous les genres, sentimental, psychologique, réaliste, naturaliste, social, politique, policier, expérimental…

Paradoxalement, vous trouverez moins de héros tragiques dans les tragédies que dans les comédies ou les drames. Les tragédies proposent en effet un conflit tragique : Antigone s'oppose à Créon, soit la raison du cœur contre la raison d'État. Cependant, ni Antigone ni Créon ne sont tragiques, car chacun ne défend qu'un point de vue, le sien, jamais contaminé par celui de l'autre. À eux deux, ils font la tragédie, mais pas seuls.

Le personnage tragique naît lorsqu'il y a intériorisation du conflit tragique. D'extérieur et séparé, l'affrontement devient intime. Le personnage tragique incarne en même temps Antigone et Créon. Le débat réside en lui. Ainsi Shakespeare offre-t-il un personnage tragique avec Hamlet, ce fils de roi qui veut agir sans jamais commencer. De la sorte, Molière croque le rôle-titre de son sublime *Misanthrope* : Alceste aime celle que, justement, il ne devrait pas aimer, cet homme exigeant, authentique, avide de vérité s'éprenant de la coquette, mondaine et fausse Célimène. Le Swann de Proust reproduira une semblable erreur en face d'Odette… D'ailleurs, le narrateur d'*À la recherche du temps perdu* se révèle, lui aussi, un héros tragique puisqu'il se destine à l'écriture et n'y réussit pas. Ces héros-là ne flamboient pas. Ni superbes ni admirables, ils sont nous.

Mon conseil : contrairement aux préconisations des manuels, ne limitez pas les conflits à des relations entre les personnages, faites-les entrer dans le personnage. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE FÉVRIER ET MARS

NOUVEAU

→ **Rencontres, ruptures et retrouvailles**
avec Frédérique Anne
Pendant ce nouvel atelier de trois heures, vous allez travailler sur ces sujets incontournables de la littérature de fiction. Vous œuvrerez sur ces trois thématiques ou choisirez la vôtre, explorerez votre style et rencontrerez vos premiers lecteurs, les autres participants !
● Lundi 27 février à 18 heures

ET TOUJOURS

→ **Le voyage immobile**
avec Frédérique Anne
● Mardi 28 février à 18 heures

→ **Écrire une histoire personnelle**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 2 mars à 18 heures

→ **Comment promouvoir son livre ?**
avec Vanessa Lavergne
● Samedi 11 mars à 10 heures

→ **5 secrets pour écrire son roman**
avec Frédérique Anne
● Mardi 14 mars à 18 heures : atelier en présentiel

→ **Lancez-vous dans le polar !**
avec Frédérique Anne
● Mardi 28 mars à 18 heures

Inscriptions et renseignements :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures

Prenez aussi le temps de consulter notre programme de balades littéraires parisiennes et offrez-vous une expérience émotionnelle intense qui vous plonge dans les chefs-d'œuvre de la littérature :
lire.fr/collections/les-visites-litteraires

DR

« ChatGPT ne doit pas nous effrayer »

Spécialisé dans les humanités numériques, le chercheur et critique littéraire Alexandre Gefen revient sur les enjeux de la révolution ChatGPT, ce robot conversationnel capable de produire des textes littéraires. Ou presque…

Quelle peut être l'originalité d'une « création » littéraire réalisée par ChatGPT ?
Alexandre Gefen. Cet intelligence artificielle ne fait que régurgiter un savoir littéraire, un apprentissage sur ce qu'est un récit, à partir de centaines de milliers de textes littéraires. Les IA sont une formidable machine narrative. ChatGPT raconte beaucoup mieux qu'il ne raisonne car ce sont des moteurs statistiques qui vous prédisent les enchaînements de textes. Pour les mathématiques, cela entraîne des erreurs, mais il est capable de fabriquer des récits. Maintenant, peut-on étudier le style, la personnalité, l'originalité de ces textes ? Et à qui appartiennent-ils ? Des questions extrêmement importantes qui sont en train d'émerger et de bouleverser nos théories littéraires, nos philosophies esthétiques. Elles doivent composer avec de nouveaux objets très troublants. Par exemple, vous pouvez faire écrire les IA à la manière de Flaubert ou de Proust.

Peut-on créer des univers ou des personnages avec ChatGPT ?
A.G. C'est plus difficile à définir. Car un univers nouveau tient à une personnalité, une vie, une existence, un corps et pas seulement à des modèles statistiques. Pour le moment, ces machines ont une mémoire courte de ce qu'elles écrivent elles-mêmes. Elles ne sont pas capables de raconter des histoires très longues et, de fait, de développer un raisonnement complet.

Mais alors, les écrivains n'ont pas à craindre, sur le moyen ou long terme, la concurrence de cette technologie ?
A.G. En fait, cette technologie va être très utile pour mieux comprendre ce qu'est vraiment la littérature. Les intelligences artificielles telles qu'elles se présentent actuellement, c'est-à-dire de purs outils statistiques – on les appelle les « perroquets stochastiques » –, ne doivent pas nous effrayer. Elles peuvent remplacer un être humain pour faire un bulletin météo par exemple, pour résumer des textes, pour avoir un aide-mémoire. Pour décrire un rapport nouveau de la sensibilité humaine au monde, les IA nous renvoient au passé. Ce sont en réalité des machines rétrogrades et conservatrices. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

CRÉATIVITÉS ARTIFICIELLES. LA LITTÉRATURE ET L'ART À L'HEURE DE L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE
ALEXANDRE GEFEN (DIR.)
264 P., LES PRESSES DU RÉEL, 15 €.

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

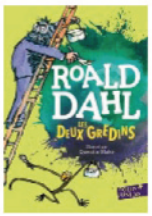
Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Eliott Ackerman, James Stavridis	*2031*	Totem	81	★★☆☆☆
Philippe Aghion, Céline Antonin, Simon Bunel	*Le Pouvoir de la destruction créatrice*	Odile Jacob	102	★★★☆☆
Henning Ahrens	*Les Péchés des pères*	Gallmeister	78	★★★★☆
Alain Bauer	*Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie*	Plon/L'Abeille	102	★★★☆☆
Philippe Besson	*Paris-Briançon*	Pocket	75	★★★☆☆
Solange Bied-Charreton	*L'Acceptation*	Stock	54	★★★★☆
T.C. Boyle	*Parle-moi*	Grasset	78	★★★☆☆
Rémy Brague	*Sur l'islam*	Gallimard	101	★★★☆☆
Camille Brunel	*Ecatepec*	Alma	72	★★★☆☆
Michel Bussi	*Trois vies par semaine*	Presses de la Cité	86	★★★☆☆
Mélissa Da Costa	*Les Femmes du bout du monde*	Albin Michel	6	★★★☆☆
Jonathan Dee	*Sugar Street*	Les Escales	78	★★★☆☆
Don DeLillo	*End Zone*	Actes Sud	80	★★★☆☆
Erri De Luca	*Itinéraires. Œuvres choisies*	Galllimard/Quarto	76	★★★★☆
Erri De Luca	*Grandeur nature*	Gallimard	76	★★★★☆
Robert Desnos	*Poèmes de Minuit. Inédits 1936-1940*	Seghers	91	★★★★☆
DOA	*Rétiaire(s)*	Série noire	86	★★★★☆
John Dos Passos	*Manhattan Transfer*	Folio	81	★★★★★
Florence Dupré La Tour	*Jumelle (t. 1). Inséparables*	Dargaud	89	★★★☆☆
Quentin Ebrard	*Pourvu que mes mains s'en souviennent*	Belfond	73	★★☆☆☆
Kossi Efoui	*Une magie ordinaire*	Seuil	74	★★★☆☆
Bret Easton Ellis	*Les Éclats*	Robert Laffont	66	★★★★★
Dominique Fernandez	*Dictionnaire amoureux de Stendhal*	Plon/L'Abeille	75	★★★★☆
Alice Ferney	*Deux innocents*	Actes Sud	70	★★★★☆
David Foenkinos	*Numéro deux*	Folio	75	★★★☆☆
Michelle Gallen	*Ce que Majella n'aimait pas*	Joëlle Losfeld	79	★★★★☆
Carolyn de Gruyter	*Monde d'hier, monde de demain*	Actes Sud	99	★★★☆☆
Tess Gunty	*Écoutez-moi jusqu'à la fin*	Gallmeister	81	★★★★☆
Jürgen Habermas	*Espace public et démocratie délibérative : un tournant*	Gallimard	100	★★★★☆
Pascal Jardin	*La Stratégie de la main invisible*	Bouquins	99	★★★☆☆
Laurent Joly	*Le Cas Darquier de Pellepoix*	Tallandier	99	★★★☆☆
Franz Kafka	*Les Fils*	Allia	90	★★★★☆
Andréï Kourkov	*Journal d'une invasion*	Noir sur Blanc	98	★★★☆☆
Marc Lambron	*Le Monde d'avant*	Grasset	71	★★★☆☆
Annie Le Brun	*La Vitesse de l'ombre*	Flammarion	96	★★★★☆
J.-M.G. Le Clézio	*Avers. Des nouvelles des indésirables*	Gallimard	74	★★☆☆☆
Frédérique Leichter-Flack	*Pourquoi le mal frappe les gens bien ?*	Flammarion	97	★★★★☆
Amy Liptrot	*L'Instant*	Phébus	78	★★★★☆
Christophe Lucand	*Le Vin des nazis*	Grasset	99	★★★★☆
Sonia Mabrouk	*Reconquérir le sacré*	L'Observatoire	98	★★★☆☆
Cormac McCarthy	*Le Passager*	L'Olivier	63	★★★★★
Édouard Manceau	*Une histoire*	Sens dessus dessous	88	★★★☆☆
Jean Mariani, Danièle Tritsch	*Sexe et violences. Comment le cerveau peut tout changer*	Seuil	33	★★★☆☆
Pierre Maurel	*L'Arme à gauche*	Glénat	89	★★★☆☆
Louise Mey	*Petite sale*	Le Masque	86	★★★☆☆
Lydia Millet	*De l'espoir et autres créatures ailées*	Les Escales	79	★★★★☆
Mahsa Mohebali	*Teheran Trip*	La Croisée	79	★★★★☆
Tom Mustill	*Comment parler baleine*	Albin Michel	102	★★★☆☆
Asta Olivia Nordenhof	*De l'argent à flamber*	Les Argonautes	87	★★★☆☆
Laura Odello, Peter Szendy	*La Voix, par ailleurs*	Minuit	100	★★★★☆
Véronique Ovaldé	*Fille en colère sur un banc de pierre*	Flammarion	73	★★★☆☆
Michel Pastoureau	*Dernière visite chez le roi Arthur. Histoire d'un premier livre*	Seuil	38	★★★★☆
Bruno Pellegrino	*Tortues*	Zoé	72	★★★☆☆
Hugues Pernet	*Journal du premier ambassadeur de France à Kiev*	Flammarion	98	★★★☆☆
Sylvia Plath	*La Cloche de détresse*	Denoël	91	★★★★☆
Michaël Prazan	*Varlam*	Rivages	75	★★★★☆
Lorena Salazar	*Vers la mère*	Grasset	80	★★★★☆
Stéphanie Sauget	*Le Cercueil de verre du Père-Lachaise*	CNRS	101	★★★☆☆
Françoise Schwab	*Vladimir Jankélévitch*	Albin Michel	101	★★★☆☆
Brian Selznick	*Kaléidoscope*	Bayard Jeunesse	88	★★★☆☆
Ruta Sepetys	*Si je dois te trahir*	Gallimard Jeunesse	88	★★☆☆☆
Jessica Serra	*La Bête en nous*	Le Livre de Poche	102	★★★☆☆
Nadja Spiegelman, Sergio Garcia Sanchez	*Blancaflor*	Rue de Sèvres	89	★★★☆☆
Reiner Stach	*Kafka. Le temps des décisions*	Le Cherche-Midi	90	★★★★★
Peter Stamm	*Les Archives des sentiments*	Christian Bourgois	80	★★★★☆
Neal Stephenson	*Choc terminal*	Albin Michel	87	★★★☆☆
Yoko Tawada	*En éclaireur*	Verdier	77	★★★★☆
Françoise Theillou	*Je pense à votre destin. André Malraux et Josette Clotis, 1933-1944*	Grasset	91	★★★☆☆
David Thomas	*Partout les autres*	L'Olivier	74	★★★★☆
Laurent Tillon	*Les Fantômes de la nuit*	Actes Sud	102	★★★☆☆
Fernanda Trias	*Crasse rose*	Actes Sud/Exofictions	87	★★★★☆
Didier Tronchet	*L'Année fantôme*	Dupuis	89	★★★☆☆
Emmanuel Venet	*La Lumière, l'Encre et l'Usure du mobilier*	Gallimard	64	★★★★☆
Emmanuel Venet	*Schizogrammes*	La Fosse aux ours	64	★★★☆☆
Julia Wollenstein	*La Route des Estuaires*	P.O.L.	72	★★★☆☆
Jakub Zulczyk	*Éblouis par la nuit*	Rivages Poche	81	★★★★☆

à demain
GRAND PRIX
poésie
RATP
Du 15 mars au 18 avril 2023
Pour voir votre poème affiché, participez sur
ratp.fr/grandprixpoesie

SÉBASTIEN MARNIER

Outre la réalisation de films, dont le thriller chabrolien *L'Origine du mal* (qui sort en DVD), le cinéaste s'est aussi illustré dans l'écriture *(Mimi)*. À l'occasion du dernier Festival du film fantastique de Gérardmer – où il était membre du jury –, nous avons échangé autour de quelques ouvrages essentiels dans son parcours.



VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Les Deux Gredins*, de Roald Dahl, est le livre que j'ai lu mille fois dans ma chambre d'enfant. La vacherie et la drôlerie de ces deux vieux "dégueus", la bouffe dans la barbe de compère, l'œil de verre de commère, les singes qui organisent la révolution, quelle imagination ! J'ai toujours rêvé de l'adapter. »

LE LIVRE QUE VOUS AVEZ AIMÉ ÉTUDIER?

« J'ai adoré la période où l'on étudiait *Les Fourberies de Scapin*. Je trouvais ça tellement moderne et drôle. On jouait des scènes en classe et je me souviens avoir fait rire les autres mais, pour une fois, pas à mes dépens ! Je me replonge souvent dans Molière, c'est incroyable, ce mélange des genres. C'est sans cesse surprenant parce que ça ne rentre jamais dans une case. »

LA PIÈCE DE THÉÂTRE QUE VOUS PRÉFÉREZ?

« *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès – qui reste toujours mon auteur préféré. J'ai découvert le texte en voyant Chéreau et Pascal Greggory à la Manufacture des œillets. Je n'avais jamais vu un truc aussi puissant sur scène. J'avais 18 ou 19 ans, je n'avais rien compris sauf que ça m'avait fait pleurer. Par la suite, j'ai lu tout Koltès et sa langue résonne encore dans ma tête avec *Karmacoma* de Massive Attack en bande originale. »

VOS DERNIÈRES LECTURES?

« J'ai toujours un roman et un essai sur ma table de nuit. En ce moment, c'est le dernier livre de Fanny Saintenoy, *Les Clés du couloir*, édité chez Arléa, un roman dont l'héroïne est incarcérée pour… athéisme ! Et puis *Enquête sur un roman. L'Épervier de Maheux* de Patrick Cabanel, qui revient sur la descente aux enfers de Jean Carrière après avoir gagné le Goncourt en 1972. »

POUR FINIR, VOTRE PLAISIR COUPABLE? ET LE LIVRE QUE PERSONNE (OU PRESQUE) NE CONNAÎT ET QUE VOUS AIMERIEZ FAIRE DÉCOUVRIR?

« Aucun plaisir n'est coupable ! Aller acheter un livre, prendre le temps de le lire, c'est un acte militant aujourd'hui parce qu'il en faut, du courage, pour délaisser son téléphone. Dans le métro, quand je vois une personne qui lit au milieu des autres zombies, même si c'est une lecture populaire, j'ai envie de lui décerner une médaille. C'est un jugement de classe quand on parle de plaisir coupable. Quant au livre inconnu à découvrir, je dirais… les miens ! *[rires]* »

L'ORIGINE DU MAL
de Sébastien Marnier, avec Laure Calamy, Jacques Weber, Dominique Blanc, Doria Tillier… (En DVD chez The Jokers)

Propos recueillis par Baptiste Liger

PHILIPPE QUAISSE/UNIFRANCE

JULIE ANDREWS, MIA FARROW, VANESSA REDGRAVE
LES GRANDES ACTRICES DES 70's DANS LEURS PLUS BEAUX RÔLES

Un drame historique
d'une intensité folle

Une comédie musicale
pleine de mordant
signée George Roy Hill

Le dernier chef-d'oeuvre
de Sir Carol Reed

NOUVELLES
RESTAURATIONS
HAUTE-DÉFINITION

DISPONIBLES LE 14 MARS 2022
EN COMBO BLU-RAY + DVD & DVD COLLECTOR

INFORMATIONS & COMMANDES : 01 55 17 16 16 / elephant1@wanadoo.fr

DANS LA MÊME COLLECTION

ARTWORK, LAYOUT AND DESIGN © 2022 BY ELEPHANT FILMS.

UNIVERSAL.
A COMCAST COMPANY

ELEPHANT Classics FILMS

Un design suédois à l'âme verte
Belle et printanière avec le manteau matelassé "Kimono", 219 €, la blouse tissée "Yayoi", 79 €, et la robe en jersey "Pumpkin", 94 €
Gudrun Sjödén
www.gudrunsjoden.com
Numéro vert 080073 00 03 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS